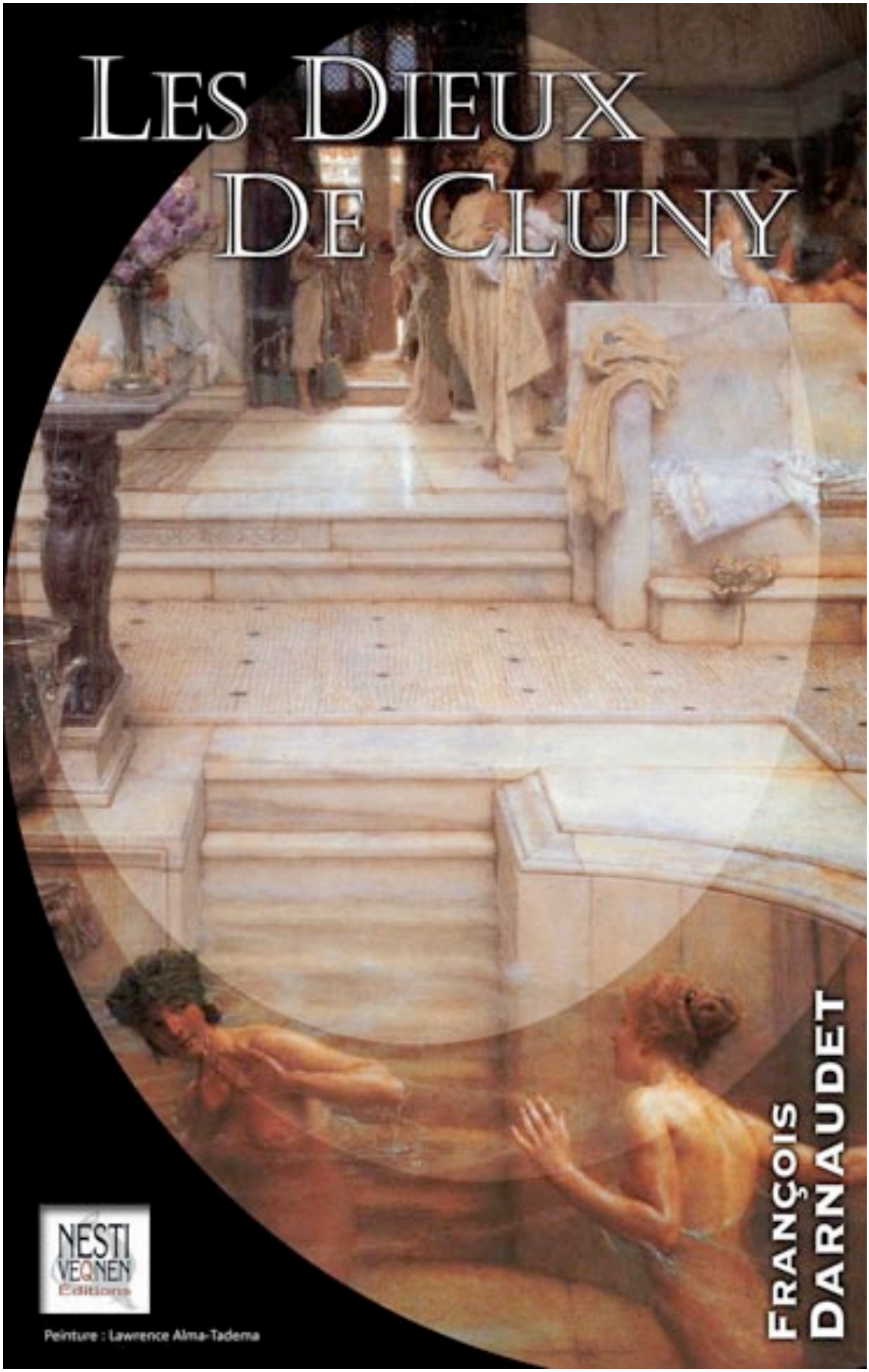
Les Dieux de Cluny



François Darnaudet

Nesti Veqnen Editions

Peinture : Lawrence Alma-Tadema

LES DIEUX DE CLUNY

Roman

François Darnaudet

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQNEN :
(voir le résumé des ouvrages en fin de volume)

• *Le fantôme d'Orsay*, 2003
• *Le papyrus de Venise,* 2006

Collection Fractales/Fantastique dirigée par Fabrice Bourland

NESTIVEQNEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
http://www.nestiveqnen.com
© François Darnaudet, 2003
Tous droits réservés pour tous pays

AVERTISSEMENT

La mise en scène des légendes de cette fiction a nécessité des repérages incessants à Paris, Bruxelles, Florence et Rome. Parmi la multitude de gens rencontrés dans les musées, les hôtels et les organismes officiels, je tiens à souligner l'incroyable sympathie que j'ai éprouvée pour les égoutiers de Paris, véritable corps de passionnés ravis de faire partager leurs connaissances du sous-sol parisien au sein du musée in situ *de l'Alma.*

Je tiens également à manifester mon profond respect pour mon « contact » à la Société des gardiens des fissures, organisation secrète créée quelques années avant la révolution française par le marquis de Valard, et sans lequel la rédaction de ce livre n'aurait pas été possible.

L'auteur.

PREMIERE PARTIE

LES DIEUX GAULOIS

– EROLOGUE –

Rome, 29 octobre, 22 h 30

Une pluie froide collait les K-way des deux hommes qui gravissaient les pentes du Palatin. Ils marquèrent une pause après avoir quitté la *via Sacra* du Forum. Le plus âgé, un grand à la démarche souple, portait un étui en cuir qui aurait pu contenir un saxophone alto tandis que le plus jeune, taillé en Hercule, supportait le poids d'un sac à dos lourdement chargé et tenait à la main une sorte de gaffe enveloppée de plastique.

Deux *carabinieri* emmitouflés dans leurs tenues imperméables ouvrirent les grilles du portail sans dire un mot puis, aussitôt après le passage des visiteurs nocturnes, ils reverrouillèrent l'accès au site historique.

Les hommes aux K-way abandonnèrent finalement le chemin boueux pour attaquer un petit escalier en pierre qui les mena sur une terrasse en vieux dallage.

Le plus vieux s'approcha de la rambarde usée par les siècles.

— Tout Rome est à nos pieds ! dit Joachim Belloy. Regarde, Tristan, les ruines du Forum et le palais de Victor-Emmanuel se côtoient en un raccourci de plus de vingt siècles !

— Rome ne s'est pas faite en un jour… répliqua ironiquement le jeune homme.

En contrebas, la fosse aux colonnades inégalement éclairée témoignait de la grandeur passée. Plusieurs siècles auparavant, les maîtres de l'univers connu avaient défilé sur ces pavés disjoints. La Curie et l'arc de Septime Sévère défiaient désormais la civilisation des satellites et de l'informatique. Comme Joachim demeurait debout sous la pluie à contempler la ville et ses ruines latines, Tristan se permit de relancer son mentor :

— Joachim… ils nous attendent ! De plus, notre intervention semblait urgente.

— Le temps n'est pas ce que nous croyons, répondit Joachim, sibyllin.

Ils tournèrent le dos à regret aux vestiges de la Rome antique et se dirigèrent vers un nouvel escalier.

Soudain, Joachim stoppa net près d'une fontaine dont la source paraissait se tenir à l'intérieur d'une grotte masquée par une couverture végétale épaisse.

— Qu'y a-t-il ? demanda Tristan, habitué aux intuitions de son maître spirituel.

— Cette grotte est située à quelques mètres de l'endroit où nous nous rendons… je ne serais pas étonné qu'elle communique avec notre couloir !

— Il pourrait sortir par là aussi ?

Joachim acquiesça du chef.

— Vous êtes certain qu'il est bien seul ? continua Tristan.

— Avec eux, on ne peut jamais être sûr de rien. J'ai beau les traquer depuis quatre-vingt-dix ans, les zones de mystère demeurent plus nombreuses que mes certitudes.

Ils gravirent une trentaine de marches puis débouchèrent sur les jardins Farnèse.

Un petit homme encapuchonné fumait une cigarette en arpentant la terrasse.

— Ah, bien… nous vous attendions ! dit-il avec une pointe d'accent italien.

Joachim serra vigoureusement la main du policier en civil.

— Je vous présente mon assistant, Tristan Monier… dit Joachim. Tristan, voici le commissaire Marco Nori, notre contact à Rome.

Nori jeta son mégot incandescent sur le sol de silice mouillé :

— Je vous ai appelé, Joachim, car l'affaire me semble très grave. Depuis quelques jours, on retrouve des corps déchiquetés dans les jardins Farnèse ou près du temple de la *Magna Mater*. Des vagabonds ou des couples d'hommes qui s'introduisent sur le Mont Palatin en escaladant les grilles… et que l'on ramasse morts, au petit matin !

La voix du policier avait hésité en parlant des couples homosexuels. Il avait failli dire « pédérastes » mais, par respect pour Joachim et Tristan, il s'était abstenu.

Joachim sourit en passant un bras autour des épaules de Nori :

— Ne vous inquiétez pas, Marco ! Je crois savoir à quoi ou à qui nous avons à faire…

Une lueur angoissée brillait dans les yeux du commissaire Nori. Ce n'était pas la première fois que l'Italien était confronté à des manifestations aussi violentes. Il avait même été choisi comme « contact » pour son expérience antérieure et ses qualités de sang-froid. Cependant, contrairement à Joachim et Tristan, il avait vu et étudié les cadavres du Mont Palatin…

— Méfiez-vous, Joachim ! Ce ne sont pas les tueurs habituels.

Le visage de Joachim Belloy devint subitement grave :

— Marco, je n'ai jamais sous-estimé les êtres qui hantent les couloirs. Certains d'entre eux seraient capables de détruire Rome en une nuit… et vous n'y pourriez rien !

— *Si, bene,* Joachim… excusez-moi, dit Nori en entraînant les nouveaux venus vers un escalier qui s'enfonçait sous la terre.

Le commissaire alluma sa torche. Leurs pas résonnaient sous la voûte des anciennes demeures princières. Ils prirent sur la droite et empruntèrent un long couloir horizontal qui débouchait à angle droit sur un nouveau boyau.

— Ce lieu s'appelle le cryptoportique, commenta Nori. D'après les chroniques romaines, c'est ici que Caligula aurait été poignardé.

— Charmant ! fit Tristan.

Trois *carabinieri* armés de fusils faisaient le guet devant une barrière de bois improvisée. Un panonceau bricolé à la hâte expliquait :

CRIPTO PORTICO

ATTENZIONE

PONTEGGIO

IN

ALLESTIMENTO

Joachim se tourna vers Nori et lui fit d'un ton ironique :

— Votre dispositif de sécurité est des plus légers, Marco !

— J'ai pris sur moi de jouer la carte de la discrétion… c'est mon rôle de contact, non ?

Joachim considéra le court tunnel qui tournait à angle droit dans deux directions opposées

— Leur repaire doit se trouver à gauche, commenta Nori. Le chemin de droite donne sur des quartiers à ciel ouvert que l'on peut observer de la terrasse des jardins Farnèse.

— Très bien, allons-y ! dit Joachim en regardant Tristan.

Ils fixèrent à leurs fronts deux cercles de cuir incrustés de lampes-torches.

Les deux hommes enjambèrent la barrière et s'enfoncèrent dans le boyau, emboîtant le pas, à travers les siècles, aux plus grands empereurs romains.

Ils avancèrent rapidement jusqu'à la bifurcation puis firent quelques mètres dans le goulot suspecté. À l'abri du regard des policiers, les deux hommes, sans dire un mot, déballèrent leur paquetage.

Tristan extirpa de sa gaine une longue gaffe en polyvinyle dont l'extrémité se terminait en un crochet de tungstène articulé tandis que Joachim sortit de son étui un modèle bricolé de lance-flammes. Les deux hommes déposèrent à même le sol l'étui et la gaine, puis Tristan actionna un interrupteur dans le manche de la gaffe. Un bourdonnement rompit aussitôt le silence du lieu. Le crochet prit une teinte bleutée dans la lumière des torches frontales.

En un rituel maintes fois éprouvé, Tristan ouvrit la marche, gaffe tendue, suivi par Joachim qui tenait l'embout meurtrier du lance-flammes dans sa main droite.

De temps à autre, le crochet métallique raclait les parois de pierre, crépitant de gerbes électriques.

— Trois mètres à droite ! lança Tristan.

Le jeune homme venait de repérer une brèche dans la muraille. Une plaie minérale d'environ deux mètres de hauteur pour un mètre de large. Tristan se positionna face à elle, légèrement sur la gauche. Joachim resta en retrait, prenant appui sur le mur d'en face, prêt à déclencher son déluge de feu dans la faille.

— Ce ne sont que des visqueux, dit Tristan, l'ouverture est trop étroite pour des Immortels !

— Ils ne sont peut-être pas seuls… méfie-toi !

Lentement, Tristan fit pénétrer le crochet sous tension dans la déchirure de pierre.

Les murs de la faille réduisaient l'angle de rotation de la longue gaffe. Avec précaution, Tristan fouillait le trou noir. Réduisant du mieux qu'il le pouvait l'angle mort.

Il allait retirer la gaffe lorsqu'il sentit que le crochet dérapait sur un corps visqueux. Au même instant, une gerbe bleue crépita, illuminant la faille.

— Là, j'en tiens un ! hurla-t-il, soulagé d'en découdre enfin.

Un brame accompagna le choc.

Dans la lumière bleutée du court-circuit électrique, une silhouette grise qui rappelait vaguement un écorché dépourvu de sang se découpa, quelques secondes, le visage sans yeux et sans traits. Une bouche sans dents renouvela son cri de bête. Puis, le visqueux s'enfuit dans la profondeur des ténèbres.

— Pousse-toi ! ordonna Joachim.

Le vieil initié colla la bouche du lance-flammes dans l'ouverture. La langue de feu illumina l'intérieur de la fissure mais aucun monstre ne fut touché par la fournaise artificielle.

Les deux hommes comptèrent mentalement jusqu'à cinq puis ils s'engagèrent à leur tour dans la faille provisoirement désinfectée. L'air chaud était suffocant et une odeur d'insectes brûlés agressait les narines.

Tristan désigna les corps noircis des petits êtres qui achevaient de se consumer.

— Les parasites habituels des portes…, dit le jeune homme. Ce n'est qu'un nid à visqueux !

Joachim désigna les profondeurs du nouveau couloir :

— Cherchons la pierre aux inscriptions !

Avec une extrême lenteur, les deux hommes avancèrent, respectant les règles séculaires de prudence édictées par les membres de leur confrérie.

Le redoutable crochet électrifié fouettait l'air vicié du goulot, crachant de temps à autre ses étincelles bleutées contre les parois visqueuses.

L'ellipsoïde de lumière accrocha une plaque parallélépipédique enchâssée dans le sol et haute d'une cinquante de centimètres. Fixée au milieu du boyau, personne ne pouvait aller plus avant dans le sous-sol sans y buter dessus.

— Recule-toi ! ordonna Joachim.

Une nouvelle langue de feu fouilla l'obscurité et stérilisa le couloir sur une dizaine de mètres. L'odeur de parasites brûlés redoubla.

Les deux chasseurs comptèrent mentalement puis, le délai écoulé, ils enjambèrent la pierre aux inscriptions.

Tristan prit place en aval du couloir infernal. Il agitait sa gaffe de gauche à droite et de bas en haut afin de prévenir toute attaque. Lui tournant le dos, Joachim s'accroupit. Sa torche éclairait des écritures cunéiformes, latines et grecques, linéaires A et B, en partie recouvertes par des moisissures grisâtres.

— Alors ? demanda Tristan sans se retourner.

— Comme d'habitude, il s'agit des inscriptions apotropaïques effacées par des mousses… ce qui permet aux visqueux de s'infiltrer !

Extirpant d'une poche extérieure de son blouson, sous le K-way, un gant de chirurgien et une pierre ponce, Joachim entreprit de rénover la borne aux formules.

— Nos prédécesseurs l'ont élevée contre un Immortel universel, dont les dernières manifestations ont eu lieu dans l'empire romain. Ce qui explique qu'il n'y ait ni de l'hébreu, ni de l'arabe. La plaque date de la Révolution Française ou juste après… une des plus anciennes, donc ! De l'époque Valard…

— C'est fini ? fit Tristan. Je sens une présence au bout de la perche… un ou deux visqueux qui tournent autour…

— Attends ! Il me reste à nettoyer le haut… on dirait qu'il y a un caractère caché sous un amas de terre et de mousse…

Un crachement électrique secoua l'embout de la gaffe tenue par Tristan.

— Joachim, bordel, envoie une giclée avec ton lance-flammes ! Il y a une saloperie au bout qui n'est pas un visqueux ordinaire…

La ponce arracha les derniers débris de végétaux incrustés dans un unique caractère de haute taille.

— C'est l'Aleph hébraïque ! hurla Joachim.

Immédiatement, le vieux chasseur comprit toute l'étendue de son erreur d'appréciation.

Lâchant la pierre, Joachim Belloy se jeta sur la bouche du lance-flammes et, du même mouvement, se retourna. Prêt à tirer.

Au même instant, une gerbe blanche et bleue jaillit au bout du crochet. Tristan poussa un cri de rage et s'arc-bouta sur sa perche pour contrer la poussée de l'être maléfique. Malgré le puissant voltage, la chose menaçante gagnait du terrain.

La gaffe se cassa net sous le choc d'un monstre furieux qui chargeait.

Il sembla à Joachim que son jeune protégé venait d'être empalé par des cornes de taureau tandis qu'une horde de visqueux envahissait le goulot.

Des cris de grues hystériques se répercutèrent étrangement contre les parois.

– OHAPITRE PREMIER –

Paris, 5 juillet, 3 h 45

La sonnerie du portable se joignit inopportunément aux cris de jouissance de la blonde. Les ahanements des amants se poursuivirent pendant quelques secondes comme un train à vapeur qui a du mal à s'arrêter puis l'homme s'extirpa des draps pour saisir le téléphone :

— Commissaire Couput, j'écoute.

— …

Avachi en travers du matelas, Couput écoutait sans rien dire le rapport de l'inspecteur qui venait de le contacter. Encore dans les brumes de l'alcool et dans l'ivresse du sexe, il avait du mal à comprendre les atrocités que lui débitait d'un ton monocorde la voix de son subordonné. Abattu, il coupa le portable puis se retourna vers le corps nu, bronzé, drapé de blanc.

— Je suis désolé… il faut que j'y aille !

Il aurait aimé appeler la fille par son prénom mais il ne s'en souvenait plus. Dans la pénombre, il ne voyait guère que des yeux qui l'observaient à la manière d'un animal craintif. Couput se rappela qu'il l'avait rencontrée, la veille, à une soirée organisée par Véro. Ils avaient beaucoup bu, un peu fumé, énormément baisé. À moins qu'il n'allumât soudainement un halogène, il serait incapable de la reconnaître s'il la croisait de nouveau.

— C'est pour ton boulot, c'est ça ? dit-elle, d'une voix cassée assez agréable.

— Oui, tu sais bien, je suis un… « putain de flic ».

La fille gloussa. Heureuse, sans doute, qu'il se soit remémoré cette expression qu'elle lui avait servie lors de leurs présentations.

Les lumières de la ville filtraient à travers les stores. Couput ramassa ses vêtements puis il s'habilla en pestant contre son « putain de métier ». Décidément, il n'était pas fait pour ce boulot. Il perdait son temps et son énergie dans une vie trop étriquée et trop crasseuse. Le pire était sûrement que, plus le temps passait, plus il devenait un flic crédible. Il grimpait les échelons, presque malgré lui. Son salaire augmentait, son pouvoir aussi.

Il aurait bientôt quarante ans et la décision de tout larguer devenait de plus en plus difficile à prendre… il serait bientôt piégé ! D'autant qu'il avait été nommé commissaire à la suite des incidents au musée d'Orsay. Une manière habile d'acheter son silence.

— Tu es dans l'annuaire ?… je t'appellerai…

La fille ne dit rien. Elle s'était peut-être rendormie.

La lumière crue du palier lui fit mal aux yeux. Derrière lui, la porte du studio se referma avec un léger déclic électronique. Il appela l'ascenseur.

Il se demandait où il avait garé son Escort.

Les portes d'acier coulissèrent en chuintant.

Il plissa les sourcils.

La lumière de l'ascenseur était encore plus agressive que la précédente.

Finalement, cela lui fit du bien de se retrouver à l'air frais. Quelque part dans la longue rue des Pyrénées.

Il consulta sa montre.

Quatre heures pile.

La voiture d'un rouge cru l'attendait de l'autre côté de la rue. Apparemment intacte.

Il grimpa dans l'habitacle. Brancha sa radio sur le central. Il désirait avoir plus de détails sur le meurtre décrit par l'inspecteur Bertrand, le numéro six de son groupe à la Crime.

Il démarra en trombe, direction Cluny, le Quartier latin.

***

Il se gara sur le trottoir, boulevard Saint-Michel.

Des silhouettes de flics en uniforme et d'infirmiers apparaissaient et disparaissaient dans les ruines des thermes de Cluny. Quelques rares noctambules tentaient d'apercevoir la scène du drame à travers les vieilles grilles en fer forgé. Couput alluma un cigarillo Panther et se tint immobile derrière le portail de l'ancien hôtel des abbés de Cluny.

Il avait beau détester ce métier, il commençait à aimer ces instants qui précédaient le plongeon dans l'horreur. Un plaisir malsain qui remontait à l'enfance. La joie des pochettes-surprise, ces cônes en papier verts ou jaunes qu'il déchirait pour découvrir une voiture ou un soldat en plastique uni. Parfois, inexplicablement, la surprise était un jouet original et fascinant.

Ce matin, alors que Paris s'éveillait à peine, il sentait que la surprise serait originale et fascinante…

Il tira sur le Panther et se dirigea vers l'entrée principale du musée.

— Inspecteur ! Inspecteur Couput !

La voix de la jeune femme le surprit agréablement. Il se retourna.

Elle traversait en oblique le boulevard Saint-Michel, venant vraisemblablement de la place de l'Odéon. Il ne l'avait pas revue depuis neuf ou dix mois mais cette fille-là, il s'en souvenait. L'unique bon souvenir de cette nuit d'enfer au musée d'Orsay.

Grande, les cheveux châtains coupés court, un sourire ironique et provocant que soulignait un grain de beauté au bas de la joue gauche, Odile était une belle plante.

— Inspecteur, je suis heureuse de vous revoir…

Elle stoppa sa course à un mètre à peine du flic. Aussitôt elle se cambra, le toisant avec une lueur amusée dans le regard. Des effluves de Saint-Laurent piqués de pointes de sueur titillèrent agréablement les narines de Couput. Une odeur typique du cœur de la nuit.

Il pensa aussi à cette phrase de Brel sur l'arrogance des femmes qui ont de la poitrine…

— Commissaire, désormais.

Il s'en voulut aussitôt de cette repartie vaniteuse.

Odile ne releva pas :

— J'ai été très heureuse d'apprendre que vous étiez sorti du coma au bout de deux jours. Je comptais vous rendre visite à l'hôpital, et puis…

— Et puis… la vie de tous les jours, le train-train professionnel… les bonnes résolutions jamais concrétisées. Le dégoût des visites en hôpital. N'ayez crainte, je connais parfaitement !

— Enfin… quand je vous ai aperçu, j'ai eu très envie de vous reparler ! Nous sortions juste d'une cave de jazz… que se passe-t-il à Cluny ?

— Rien de bien réjouissant, un meurtre !

En point de mire, Couput remarqua le manège d'un quinquagénaire habillé avec recherche qui allumait une cigarette d'un geste énervé. Le type demeurait en retrait sur le boulevard Saint-Germain mais il lançait de temps à autre des coups d'œil agacés en direction d'Odile.

La jeune femme se retourna pour voir ce qui intriguait tant le commissaire.

— Ah, c'est Jean-Michel, mon directeur de recherche à Censier, se justifia-t-elle.

— Jean-Michel s'impatiente, dit Couput. Vous devriez y aller !

Elle acquiesça, tout en fouillant dans son sac à main. Elle en retira un petit bristol.

— Si j'ai une chance de me faire pardonner… n'hésitez pas à m'appeler !

Il la regarda partir. Habituellement, avec les femmes, le problème premier, c'est d'arriver à les mettre dans un lit. Avec celle-ci, Couput pressentit que les problèmes surgissaient après.

Lorsqu'elle arriva à hauteur de son prof de fac, elle lui agrippa la nuque d'un mouvement brusque et sembla lui rouler un patin fantastique. Le type se débattit faiblement avant de céder.

Pour Couput, il ne faisait aucun doute que cette démonstration de force lui était particulièrement destinée. Un message du style : « Attention, je baise mais c'est moi qui mène la danse ! »

Puis l'odeur du sang détourna le commissaire de ses cogitations. Il contourna les grilles de Cluny et fila droit sur les lumières bleutées des voitures de flics qui trouaient la nuit, en silence, à un rythme hypnotique. Messagères d'ordre et de mort.

La réalité prenait les teintes du cauchemar. Couput sentait qu'il était en train de déchirer le cône cartonné de sa surprise. Il troua la foule de ses subordonnés qui s'écartaient respectueusement devant lui. Il se souvint alors de tous ces papiers d'emballage qu'il fallait retirer de la surprise avant d'atteindre l'objet convoité.

Il se dirigeait à travers les ruines de Cluny, marchant dans un mini-chaos de pierre et de terre. Il obliqua vers un groupe de sept hommes d'où émergeait la silhouette familière de son « procédurier » préféré. Un mètre quatre-vingt-trois, des petites lunettes rondes de vue, un crâne parfaitement lisse bordé par une très fine épaisseur de chevelure brune rescapée, l'inspecteur Brosser cultivait le genre anglo-saxon. C'était son inspecteur le plus intelligent et le plus méticuleux. À côté de lui, l'adjoint Samuel coordonnait le ballet des infirmiers, du photographe et des policiers en uniforme. Samuel n'était pas un type très intéressant en dehors du boulot mais, professionnellement, rien ne lui échappait.

— Ah, enfin vous voilà ! lança agressivement le légiste Lavallé, un toubib complètement allumé. Encore une heure et tout se répandait dans le sol.

— Nous avons affaire à un meurtre de dément ! dit Brosser, en tapotant son stylo contre le cuir de son agenda.

— Oui, mais un dément qui fait de la musculation ! ricana Lavallé.

Le corps de la victime reposait sur un brancard. Les infirmiers l'avaient enroulé dans un tissu de protection, cependant la forme sanguinolente paraissait extraordinaire. Au lieu de ressembler à l'habituelle baguette de pain géante enrobée dans son papier, le cadavre possédait une protubérance aux deux tiers de sa hauteur. Il débordait même du brancard comme si la victime avait eu le thorax anormalement développé.

Puis le commissaire Couput comprit ce qui déformait ainsi le corps. Le macchabée n'était plus d'un seul bloc. Il avait été véritablement « cassé » puis « recollé » à la hâte par les infirmiers.

Lavallé déroula avec précaution la momie.

Un rictus où se mêlaient l'écœurement et la concentration déformait les traits du médecin légiste.

— Il a été coupé en deux ! commenta Brosser.

— Plus exactement, il a été cisaillé par un coup porté de haut en bas, en travers, de la base du cou, côté droit jusqu'à la hanche gauche, récita le légiste. Le type qui a fait ça doit être un géant à la force colossale.

Dans ce décor irréel, artificiellement éclairé par les halogènes blancs ou bleus, surgit le corps coupé en deux d'un homme barbu d'une soixantaine d'années. L'entaille sanglante en travers du thorax le faisait ressembler au roi de trèfle d'une carte à jouer.

– AHAPITRE II –

Bruxelles, 4 juillet, 7 h 20

Debout devant la grande baie vitrée de sa chambre, Éric Bernadi contemplait le goudron luisant et les trottoirs. L'architecture de ce quartier où s'entrecroisaient anarchiquement des ruelles désertes lui rappelait les peintures urbaines d'Edward Hopper. Éric épiait maintenant les immeubles en vis-à-vis. Il s'attendait à voir une femme lasse à sa fenêtre ou un homme fumant d'un air fatigué une cigarette sans goût. Les maisons de la rue du Béguinage ressemblaient donc à une ville américaine… cette ville triste inlassablement décrite par les pinceaux d'Hopper. Était-ce Chicago ou Detroit… ou une autre ?

Éric avait oublié ce détail appris lors de son cursus universitaire, en histoire de l'art.

Il songea que, pour un piéton qui passerait en ce moment rue du Béguinage, il ressemblerait trait pour trait à l'homme triste entr'aperçu à sa fenêtre dans une toile célèbre du peintre. Un renversement de point de vue qui collait parfaitement à la réalité. Cette pensée lui arracha un sourire désenchanté.

Il était maintenant sept heures et demie. Il descendit l'escalier de velours rouge de l'hôtel *Noga* et se dirigea vers sa place habituelle dans la salle réservée au petit déjeuner.

Une mini-chaîne diffusait de vieilles chansons de Serge Lama qu'il ne connaissait absolument pas avant son séjour bruxellois. Le même programme depuis cinq jours. Avant-hier, exceptionnellement, il avait eu droit à du Cabrel. Il aurait tant aimé écouter du Brel… mais le sympathique patron qui trônait derrière un superbe zinc, assisté par une jolie Antillaise, devait avoir une dent contre Brel. À moins qu'il ne refuse d'assumer sa « belgitude » en passant du grand Jacques à ses clients. Et pourtant, comme disait l'autre, Brel et Simenon sont sûrement les plus grands artistes français de cette moitié du XXe siècle.

Éric prit place sur la petite estrade encombrée de tables carrées. Le patron l'apostropha en souriant de derrière son comptoir :

— Un chocolat, monsieur Bernadi ?

— Oui, merci…

Éric ne prenait plus de calmants depuis trois mois. Il avait provisoirement abandonné sa thèse en histoire de l'art, ses vacations de guide des bateaux-mouches ainsi que son boulot de vigile à la Forks. De plus, il avait rompu avec Odile. Cela

avait eu lieu sans heurt. Le temps des psychodrames avec son ancienne maîtresse était désormais révolu.

Lors des quarante-huit heures qui avaient précédé le drame, il avait rencontré une jeune infirmière, Aurélie, il l'avait aimée puis perdue. Un véritable cauchemar qu'il vivait de manière récurrente, tous les dix jours environ, la nuit ou lors de somnolences malsaines.

Il revoyait cette scène infernale : Aurélie accompagnée par le spectre rouge du musée d'Orsay qui s'engouffrait au-delà de *La Porte de l'Enfer* d'Auguste-François Rodin. Il s'apprêtait à la suivre lorsqu'Odile surgissait pour le plaquer. Lui sauvant la vie, en fait. Par son geste désespéré, Odile avait sûrement évité à Éric une mort atroce dans ce couloir lumineux d'un autre monde aperçu entre les vantaux de plâtre.

Pendant quelques semaines, Odile avait tenté de lui faire oublier cette nuit atroce vécue à Orsay parmi les sculptures de Camille Claudel et de Rodin. Éric s'était enlisé dans les étreintes machinales avec Odile, abruti par les calmants et par la routine des jours de boulot. Récemment, il s'était réveillé. Il avait jeté les gélules rouges du pharmacien à la poubelle et, dans le même mouvement, téléphoné à Odile et à la Forks pour leur annoncer son départ. Odile n'avait pas protesté. Elle avait compris à demi-mots.

Éric termina son croissant puis repoussa sa tasse vide sur le plateau. L'hôtel *Noga* au décor jazzy délicieusement rétro était une excellente adresse, calme et apaisante mais le chocolat chaud, trop « à la française » était son unique point faible. Éric préférait les chocolats épais « à l'italienne ».

Comme d'habitude, il avait été le premier à prendre son déjeuner dans la salle commune de l'hôtel. Accompagné par une ritournelle de Lama, il descendit de l'estrade.

— Bonne journée, monsieur Bernadi !

— Merci, bonne journée…

Trois minutes plus tard, il remontait le quai du Bois à Brûler, admirant Sainte-Catherine resplendissante sous le soleil du matin. La place rectangulaire bordée de quais ressemblait à une ancienne écluse cimentée. Ce qu'elle était presque. En flânant, il songeait à la Senne, ce fleuve que les Bruxellois avaient emprisonné, pour des raisons d'hygiène, sous le béton et les jardins. Tel un Christ moderne, il marchait en ce moment même sur les eaux, à l'emplacement exact du dernier port de la ville. Il obliqua à droite, passant devant *Chez François*, puis il prit une artère rectiligne qui le mena sur le boulevard Anspach.

Après avoir étudié sous toutes les coutures les *Porte de l'Enfer*, du musée d'Orsay et du musée Rodin, à Paris, il avait décidé de reprendre la piste Rodin à zéro. Depuis le début de la carrière du peintre.

Éric pensait qu'il y avait un mystère Rodin à élucider.

Comment le sculpteur avait-il eu l'idée de créer cette Porte ? Pourquoi avait-il repris certaines des scènes de la Porte dans des œuvres isolées ? Pourquoi avait-il ajouté tout le long de sa vie certaines compositions ? Et, finalement, Rodin savait-il qu'il avait créé là, une véritable porte pour accéder aux enfers ?…

Le trio Rodin composé de Rose, sa compagne, de leur fils Auguste-Eugène et du sculpteur lui-même, Auguste-François avait longtemps vécu dans la misère, du côté des Gobelins. Puis, un jour, Rodin avait été remarqué par un sculpteur à la mode,

Carrier-Beleuse qui l'avait embauché dans son atelier. Cet artiste dandy employait de nombreux nègres, fondeurs ou sculpteurs, qui exécutaient ou terminaient les œuvres à sa place. Dans le cas de Rodin, Carrier-Beleuse se contentait souvent de crayonner des silhouettes qu'Auguste modelait entièrement.

Lors de la guerre de 1870, Carrier-Beleuse avait fui avec sa famille à Bruxelles. La capitale belge était en pleine mutation, et l'architecte Suys avait sollicité le sculpteur parisien le plus à la mode pour ornementer la façade de la nouvelle Bourse du Commerce. Carrier-Beleuse avait très vite envoyé un passeport à son assistant et nègre préféré, Auguste-François Rodin. Le jeune artiste venait d'être démobilisé et avait aussitôt saisi l'opportunité, laissant sa compagne et son fils à Paris. Rose allait connaître les rigueurs du siège et les affres de la Commune, ne rejoignant son compagnon qu'en 1872.

Rodin était demeuré à Bruxelles de 1871 à 1877, à l'exception d'une escapade italienne en 1875. Parmi les œuvres de sa période belge, les spécialistes recensaient une dizaine de cariatides sur le boulevard Anspach. Éric avait déjà vu les plâtres de certaines d'entre elles au musée Rodin, dans un style inspiré de Michel-Ange. De facture néo-classique, elles ne se différenciaient guère des cariatides élaborées par d'obscurs techniciens à Paris, Bruxelles ou ailleurs. À cette époque, Rodin n'était pas encore devenu Rodin !

Sa plus grande déception venait des trois cariatides des 37-39 boulevard Anspach qui avaient été retirées à une période indéterminée. Aujourd'hui, elles avaient été remplacées par l'enseigne d'une taverne danoise au décor « à l'ancienne »… mais sans cariatides !

Vers huit heures et quart, il se décida à quitter le grand boulevard pour faire le tour, nez en l'air, de la Bourse du commerce. Sur une façade latérale, deux groupes monumentaux, *L'Asie* et *L'Afrique* témoignaient du travail de Rodin.

À la fin du XIXe siècle, Bruxelles avait été prise par une fièvre urbanistique, et la ville avait fait peau neuve comme Paris, en son temps, sous l'ère du baron Haussmann. L'opportuniste Carrier-Beleuse avait profité de cette mini-révolution architecturale pour augmenter sa fortune déjà importante. Outre Rodin, Carrier-Beleuse employait un assistant belge de grande qualité, Joseph Van Rasbourg. Les deux nègres s'entendirent à merveille puisqu'ils s'associèrent par la suite, le temps de quelques marchés. Rodin signa des pièces de Van Rasbourg afin de les vendre plus facilement en France tandis que le Belge assuma la paternité de certaines œuvres de Rodin exécutées à Bruxelles.

La veille, Éric avait fait un crochet par le palais des Académies au faîte duquel trônait un groupe d'amours signé Van Rasbourg. En réalité, une composition de Rodin.

À l'intérieur de la Bourse, une fois encore, Éric étudia les cariatides colossales symbolisant le Commerce, l'Industrie et les Arts mais il s'en alla, déçu. À ce stade de la carrière de Rodin, il était décidément très difficile de déceler le futur génie dont la puissance des compositions allait révolutionner la sculpture de la fin du XIXe. Le déclic qui avait transformé un habile faiseur en un monstre artistique avait, de toute évidence, eut lieu postérieurement à la période bruxelloise…

À huit heures trente, il pénétrait dans *La Chaloupe d'or*, un café de la Grand Place pour y boire un véritable chocolat belge. Éric s'installa confortablement dans une

banquette profonde en forme de lune puis il extirpa de sa veste un petit livre. Un florilège des textes rares de Nadar.

Il ne remarqua pas cet homme d'une soixantaine d'années, à l'élégance aristocratique, qui lui emboîtait le pas pour s'installer à trois tables de lui, commandant un thé ambré avec un nuage de lait.

– IHAPITRE III –

Paris, 5 juillet, 5 h 00

Les employés de l'institut médico-légal venaient de quitter les lieux. Couput se tourna vers Samuel et Brosser :

— Bon, on reprend depuis le début ! Comment avons-nous été informé de ce crime, en pleine nuit ?

La voix habituellement monocorde de Samuel s'anima :

— Ah ça, c'est le premier mystère ! J'étais de permanence lorsque mon portable personnel a sonné… j'ai décroché. Il s'agissait d'une voix avec une tonalité très basse qui m'a supplié de venir constater la présence d'un cadavre dans les ruines de Cluny, à l'emplacement des anciens thermes gallo-romains.

— Le tueur ? demanda Couput.

— Je ne crois pas. Mon correspondant était visiblement essoufflé mais il semblait en même temps extraordinairement calme. Il tenait à ce que nous venions nous occuper du corps…

Samuel hésitait à livrer un second commentaire. Couput savait que son subordonné n'aimait pas donner des informations mal étayées ou de simples impressions. Il le poussa donc aux confidences :

— Quelque chose d'autre qui clochait ?

— C'est-à-dire… ce type, ou cette femme, j'entendais à peine et la voix était grave et cassée comme celle de Signoret, j'ai cru comprendre qu'il voulait surtout qu'on se déplace pour établir un périmètre de sécurité autour de Cluny.

— Qu'a-t-il dit exactement ? insista le commissaire.

— Un truc du genre : « Venez vite chercher le corps et éloignez les gens de cet endroit pendant quelques jours ! » Il a ajouté : « Faites-le, je vous en prie ! » puis il a raccroché.

— Tu veux dire qu'il voulait qu'on boucle l'endroit comme s'il existait un danger permanent autour de Cluny ? intervint Brosser.

— Effectivement, admit Samuel, j'ai pensé à quelque chose de ce style.

Couput se retourna. Au-delà des grilles, le boulevard Saint-Michel s'animait peu à peu. Le fatidique « cinq heures du matin » chanté par Dutronc. Tout semblait aller pour le mieux. Paris s'éveillait, à peine plus pollué qu'il y a quelques années… aucune trace apparente de danger.

Enfin, le commissaire considéra l'ouverture des thermes :

— On peut voir l'intérieur ?

Samuel acquiesça.

— Cette entrée donne sur le *frigidarium* des anciens thermes romains, commenta Brosser.

L'inspecteur agita un petit prospectus bleu.

— Je me doutais que vous voudriez visiter Cluny. Je me suis fait donner de la doc par le veilleur de nuit.

— Au fait, il n'a rien vu celui-là ? dit Couput.

Brosser fit une grimace expressive :

— Rien à en tirer… si ce n'est ce prospectus.

Les trois policiers pénétrèrent dans la grande salle antique. Les murs paraissaient avoir été récemment ravalés. Quelques veilleuses éclairaient le *frigidarium*, vaste pièce parallélépipédique d'une quinzaine de mètres de hauteur. Le blanc et le jaune des vieilles pierres coloraient étrangement la scène. Couput songea qu'à cette heure de la nuit, le lieu redevenait intemporel. Les murs épais étouffaient complètement les bruits du boulevard Saint-Michel. Les trois hommes auraient tout aussi bien pu se trouver à l'époque de l'empire romain. Paris semblait être redevenu ce Lutèce tiré au cordeau que les Latins avaient façonné à leur goût. Des sculptures et des piliers décorés créaient des silhouettes menaçantes savamment dispersées. Dans les trous d'ombre sommeillaient des présences malveillantes.

— Les hommes ont déjà passé le musée au peigne fin, dit Brosser. Si le tueur était encore là, nous l'aurions alpagué.

Couput ne répondit pas. Le commissaire demeurait debout au milieu de la salle, tête levée vers une très haute ouverture qui donnait sur le côté du boulevard Saint-Germain.

— Que représente cette sculpture, là en-haut ? fit-il. On dirait la proue d'un bateau…

— Vous m'en demandez trop, commissaire, répondit Brosser. Faudra me donner quelques heures de plus pour pouvoir potasser le guide complet du musée.

Couput n'aimait pas se servir de son arme à feu mais, s'il n'y avait eu ses subordonnés, il l'aurait volontiers sortie de son holster. L'énigmatique proue qui émergeait du mur, une dizaine de mètres au-dessus du sol, le mettait mal à l'aise.

— Ces piliers sculptés en pierre me fichent la chair de poule, fit Brosser, avec un petit rire forcé.

— Dire qu'il y a des types qui prennent leur pied en étudiant toutes ces vieilleries ! surenchérit Samuel.

Les trois policiers tourbillonnaient à pas lents, têtes en l'air, autour des statues et des totems mystérieux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Couput en désignant l'une des colonnes.

Brosser se pencha sur un panonceau explicatif. Il sortit de sa poche un porte-clefs qui éclairait sur une portée de quelques centimètres.

— C'est un pilier des Nautes ! commenta l'inspecteur. Les bas-reliefs représentent des divinités romaines et gauloises. C'est une rareté, paraît-il, de les voir réunies sur un même monument.

Le commissaire Couput considérait un motif sculpté représentant un colosse brandissant une sorte de faux. Une légende mentionnait sur le pilier même :

ESUS

Couput s'arracha à sa contemplation. Il marmonna :

— Les Nautes ?…

Songeur, il regagnait la sortie à l'air libre lorsqu'il stoppa net devant un trou d'ombre :

— Brosser, passe-moi ton porte-clefs, s'il te plaît !

À quelques mètres de l'entrée, sur la droite, un escalier de sept ou huit marches s'enfonçait dans le sous-sol. Couput s'avança prudemment, éclairé par la loupiotte de Brosser.

— Vous trouvez quelque chose ? demanda Samuel.

Couput tâtonna pendant quelques secondes, avant de répondre :

— Non, rien… à l'origine, cela devait descendre quelque part mais, en l'état, c'est muré. Un renseignement de plus à demander auprès du conservateur de ce musée.

Avec soulagement, les trois policiers retrouvèrent le bruit des voitures qui dévalaient le boulevard Saint-Michel.

— Alors, que fait-on, commissaire ? questionna Samuel. Par rapport à mon coup de téléphone anonyme…

Couput ruminait sa décision depuis qu'il avait pénétré dans le *frigidarium*. Quelque chose dans ce lieu mystérieux lui rappelait ce qu'il avait vécu au musée d'Orsay. Il avait approché l'Enfer, une fois, il n'avait pas l'intention de revivre cette expérience.

— On va condamner cette salle pendant deux ou trois jours, le temps d'y voir plus clair. Vous me mettez quatre hommes, deux, côté musée et deux, côté Saint-Michel.

— Que dit-on officiellement au conservateur ? dit Samuel.

— Il nous faut du temps pour étudier tous les indices…

— Et, officieusement, qu'en est-il ? demanda Brosser.

— Vous faites le maximum pour me retrouver notre correspondant anonyme. Vous me confrontez toutes les empreintes que vous trouverez dans les cabines téléphoniques qui sont dans un rayon de cinq cents mètres autour de Cluny avec le fichier STIC. En même temps, vous vous documentez sur toutes les vieilleries que l'on vient de voir et l'on se méfie…

— Pardon, on se méfie de quoi ? s'étonna Brosser.

— On se méfie de cet endroit. Exactement comme nous l'a dit notre indicateur inconnu.

– AHAPITRE IV –

Bruxelles, 4 juillet, matinée

« Donc, selon Balzac, chaque corps dans la nature se trouve composé de séries de spectres, en couches superposées à l'infini… chaque opération photographique détachait et retenait en se l'appliquant une des couches du corps objecté. De là pour ledit corps, et à chaque opération renouvelée, perte évidente d'un de ses spectres. »

Éric lisait *Quand j'étais photographe,* recueil de textes de Nadar en savourant un des merveilleux chocolats chauds de *La Chaloupe d'or*.

Félix Tournachon, dit Nadar, avait été photographe, écrivain et aéronaute lors du siège de Paris. Il avait connu tous les grands personnages artistiques et politiques de son époque. Dans le passage en cours, Nadar expliquait pourquoi Balzac n'aimait pas poser pour des daguerréotypes. Finalement, comme les Indiens, le romancier craignait de se faire voler avec son image un peu de lui-même. Éric avait acheté cet ouvrage car il avait pris l'habitude de lire tout ce qui se rapportait de près ou de loin à la Commune de Paris et à Rodin. Il s'imprégnait insensiblement de l'air européen de la fin du XIXe siècle… il avait désormais l'impression d'avoir vécu au plus près de Rodin !

De temps à autre, il relevait la tête de son livre, jetant un regard circulaire sur l'immense salle du café. Trois jeunes filles gloussaient autour d'une débauche de menthes à l'eau, un quatuor de vieux touristes anglo-saxons sirotait en silence un thé accompagné de gâteaux ronds, un couple de quadragénaires avec un enfant étudiait un plan de Bruxelles déployé entre deux verres de Kriek moussantes et… plus loin, un curieux personnage d'un âge indéfini buvait son thé de la main gauche, tout en gardant la droite appuyée sur une canne d'une rare beauté. Éric avait déjà remarqué cet individu lorsqu'il tournait autour de la Bourse, tout autant à cause de cette canne que pour ce qui émanait de l'homme. Il avait apparemment la souplesse et l'allure d'un sexagénaire bien conservé mais son regard incroyablement clair semblait rincé par les ans. Éric trouvait que les regards des hommes se vidaient de leur expression au fur et à mesure qu'ils vieillissaient. L'être humain proche de la mort possède des yeux brillants que la vie déserte…

Le personnage à la canne exhibait un regard de mort ou de vieillard de cent cinquante ans.

Éric goûta pendant quelques minutes supplémentaires l'atmosphère sereine du grand café puis il se décida à reprendre sa quête. S'arrachant à la contemplation de la Grand Place par-delà les fenêtres de la brasserie.

Manifestement, d'après ses constatations *in situ*, le Rodin de la période bruxelloise n'était qu'un bon sculpteur parmi d'autres. D'ailleurs, sa production se fondait parfaitement avec celle de Carrier-Beleuse ou de Van Rasbourg. Selon toute vraisemblance, un événement ou un choc postérieur avait eu lieu dans la vie de l'artiste qui lui avait fait toucher au mystère de la création. Comme dans la fresque de Michel-Ange à la Sixtine qui représente Adam effleuré par le doigt de la divinité, Rodin avait été touché par une grâce inconnue.

Éric dépassa la librairie Malpertuis. Il longea une rue pleine de galeries de peintures puis il atteignit l'entrée de la galerie Bortier, véritable paradis pour les bibliophiles de tous poils. Ce passage à l'ancienne faisait communiquer entre elles deux des plus cossues rues de Bruxelles.

Du poche érotique à l'édition originale de Flaubert, en passant par les Série Noire à jaquettes, les Bob Morane en Marabout ou les livres les plus rares, le collectionneur averti pouvait passer plusieurs heures à chiner entre les grandes consoles. Toujours tiraillé entre son désir d'en savoir plus sur Rodin et son ancien sujet de thèse, désormais abandonnée, concernant l'œuvre d'Eugène Delacroix, Éric se campa devant les rayons consacrés aux monographies d'artistes.

À feuilleter un livre consacré aux fresques de Saint-Sulpice réalisées par le grand Eugène, il en oublia la raison de sa présence à Bruxelles. Pendant cinq ans, il avait tenté de décrypter la signification profonde des œuvres de Delacroix à l'aide d'une grille sémiotique inspirée par les écrits du philosophe et mathématicien américain Charles Peirce. Il avait pressenti quelques trouvailles sans réellement pouvoir les formuler rigoureusement. Cependant, il avait beau avoir abandonné toute prétention universitaire, il demeurait imprégné par ses années de recherche. Delacroix le fascinait toujours autant… il repéra, par hasard, le livre sur Camille Claudel. Il le tira précautionneusement des rayonnages. En couverture, lui sauta à la figure la photographie la plus célèbre de Camille Claudel, par César.

Un cliché en noir et blanc d'une Camille jeune et arrogante. Un fin chignon dégageait son beau visage volontaire. Ses grands yeux noirs agressaient le photographe et le spectateur… en fait, ce feu ardent qui couvait ne devait guère détruire que la pauvre Camille elle-même. !

Un frisson parcourut Éric. Un sentiment étrange et pénétrant le possédait soudainement. La vérité surgit, atroce, dans son esprit : Camille Claudel lui rappelait Aurélie !

Les deux femmes ne se ressemblaient pas vraiment mais il ressentait devant ce portrait de Camille la même émotion amoureuse que lui avait inspiré Aurélie.

L'homme s'approcha sans bruit près d'Éric accroupi entre deux rayons de livres.

— Cette superbe jeune fille, dans l'éclat triomphal de la beauté et du génie…, déclama le vieil homme.

Tout d'abord, Éric vit la canne sculptée puis il releva les yeux.

L'homme continuait de réciter, un fin sourire en virgule sur le visage :

— Un front superbe, surplombant des yeux magnifiques, de ce bleu foncé si rare à rencontrer ailleurs que dans les romans, cette grande bouche plus fière encore que sensuelle, cette puissante touffe de cheveux châtains, le vrai châtain que les Anglais nomment auburn… un air impressionnant de courage, de franchise, de supériorité, de gaieté. Quelqu'un qui a reçu beaucoup…

— Elle avait les yeux bleus ? demanda Éric incrédule, en se redressant au niveau de son interlocuteur.

— Ah, c'est ainsi que la décrivait son frère Paul Claudel. Imaginez ce qu'aurait donné ce cliché en couleur !

Il retira un fin gant blanc, dévoilant une main parcheminée. Il serra celle d'Éric d'une poigne incroyablement ferme.

— Je me présente, Joachim Belloy… cela fait plusieurs semaines que je désirais vous rencontrer mais j'ai eu un empêchement majeur, par ailleurs. Je vous suis dans votre quête depuis votre arrivée à Bruxelles.

— Vous me connaissez ?

— Monsieur Bernadi, j'ai beaucoup de choses à vous expliquer concernant Rodin et *La Porte de l'Enfer*… mais, également, j'aimerais avoir votre version des faits sur ce qu'il s'est réellement passé lors de cette fameuse nuit d'incendie au musée d'Orsay.

– IHAPITRE V –

Bruxelles, 4 juillet, fin d'après-midi

Joachim Belloy avait baladé Éric dans des endroits peu connus du vieux Bruxelles. Les guides touristiques et les livres d'art n'étaient pas exhaustifs quant aux réalisations belges de Rodin. Le vieil homme à la canne l'avait entraîné devant les grilles du jardin du Palais des Académies sur lesquelles trônait un angelot géomètre, gras et bâclé. Puis ils avaient poussé jusqu'à l'entrée du Conservatoire de musique où montaient la garde, près d'un Beethoven crispé, deux cariatides exécutées par le maître français. Des œuvres que les deux hommes avaient jugées extrêmement décevantes.

Plus enrichissante avait été l'incursion dans le quartier des Marolles, à quelques centaines de mètres du monstrueux Palais de justice. Chez un vieil antiquaire du nom de Francis Bernstein, Joachim avait désigné un bronze représentant un homme et une femme qui s'enlaçaient avec une violence inhabituelle, dans une étreinte qui relevait à la fois de la lutte et de la copulation.

— Francis, combien vendez-vous cette pièce ? avait demandé Belloy, avec un sourire entendu.

— Joachim, vous savez bien qu'elle n'est pas à vendre ! avait répondu le vieil antiquaire.

Cela faisait maintenant trois bonnes heures qu'Éric écoutait l'homme à la canne et il commençait à saisir sa tournure d'esprit agile et provocatrice :

— Pourquoi m'avez-vous amené ici ? dit Éric. Vous voulez me faire croire qu'il s'agit d'un petit bronze de Rodin, c'est cela ?

— Ce jeune homme a l'esprit vif ! constata Bernstein.

— D'après Francis, en lequel j'ai une absolue confiance, cette pièce étonnante est une réalisation conjointe de Camille Claudel et de Rodin !

— Incroyable ! s'étonna Éric. Comment est-elle arrivée là ? Et comment le savez-vous ?

Francis Bernstein compléta la réponse de Joachim :

— Je crois pouvoir vous préciser que le plâtre qui a servi au moulage fut la dernière œuvre achevée par le couple maudit dans leur atelier commun. Camille l'a terminé, quelques heures après avoir fait l'amour avec son ingrat d'amant. Trois jours plus tard, dans une crise de rage, elle a brisé la pièce originale… c'est un modeste

élève de Camille qui en a réalisé deux bronzes dans le court laps de temps d'existence du plâtre. En voici l'un des deux !

Les amants à la teinte noire s'étreignaient dans un combat charnel. L'enchevêtrement des corps matérialisait une virgule métallique. En examinant de plus près les visages hurlants des deux êtres, Éric eut l'impression que le couple était un serpent bicéphale prêt à mordre.

— D'où tenez-vous cette histoire ? insista Éric.

— De l'assistant de Camille, lui-même…

— Il vous aura menti ! rétorqua Éric.

Joachim Belloy et Francis Bernstein rirent en chœur devant l'incrédulité du jeune homme puis ils parlèrent d'autres choses. Finalement, Joachim et Éric prirent congé de l'antiquaire.

Une fois sur la place du Jeu de Balle, Éric revint sur l'anecdote de la sculpture.

— Je ne vous comprends plus. Comment pouvez-vous apporter un quelconque crédit à cette histoire d'assistant de Camille Claudel qui…

— Ah, mais vous n'avez pas saisi tout le sel de cet épisode ! Francis croit en cette histoire car l'assistant de Camille, c'est lui !

Éric stoppa net au milieu de la grande place :

— C'est impossible ! Rodin et Claudel se sont séparés en 1898. À supposer que votre ami ait eu vingt ans à cette époque, il aurait plus de cent vingt ans…

Joachim Belloy se racla la gorge.

— Nous en reparlerons plus tard, mon cher…

Éric hésitait à suivre le vieil homme.

— Allons, reprit Joachim, venez ! Nous allons manger un morceau dans un endroit bien sympathique. Je vous expliquerai tout.

D'un pas vif, ils quittèrent le quartier des Marolles. Ils firent un détour par la Bourse pour revoir les allégories de Rodin puis enfilèrent le boulevard Anspach jusqu'à la taverne danoise.

— Comme vous le savez, mon ami, commenta Joachim, il y avait trois cariatides de Rodin, perchées en façade du premier étage.

— Elles sont maintenant à Paris, répliqua Éric.

— Je suis le cadet de Francis Bernstein de quelques années, voyez-vous… et pourtant… j'ose à peine vous avouer que je les ai vues au début de ce siècle… ici même !

Avec un petit rire ironique, Joachim reprit sa marche vers la rue d'Aremberg. Sans écouter les protestations d'Éric.

***

Bien calés dans les banquettes en bois de la brasserie *Arcadi*, Éric et Joachim terminaient leurs tartes chaudes à la coriandre. Éric buvait une Kriek à petites gorgées tandis que Joachim reposait son verre vide de Gueuze.

— Effectivement, jeune ami, Francis et moi, nous avons un âge proche de cent vingt ans. Le temps nous est désormais compté mais une certaine discipline mentale nous a permis d'atteindre en bon état cette limite du corps humain. Pour être plus précis, je dirai qu'il s'agit d'une ascèse spirituelle mise au service d'une grande cause.

L'image du petit bronze de Camille Claudel travaillait désagréablement l'esprit d'Éric. Il ne savait pourquoi mais depuis quelques minutes il commençait à croire ce que les deux vieillards lui avaient narré.

— Vous pourriez préciser ce qu'est cette cause ? demanda le jeune homme.

Joachim Belloy avait déjà vécu à deux reprises une scène analogue. La première fois, il avait écouté avec effarement dans une brasserie de la rue Soufflot à Paris celui qui allait devenir son maître. Cela se passait en 1907. Quand son tour fut venu de trouver un disciple, il dut répondre aux questions anxieuses de Tristan. C'était à Venise, dans une salle du *Florian*, en 1965. Par la suite, il avait appris à Tristan la Discipline, cet art de bien vieillir ainsi qu'une myriade de secrets.

Puis Tristan était mort dans le sous-sol du Palatin.

Alors que Joachim était toujours là. Trop vieux et trop fatigué pour affronter le désastre qui semblait se préparer.

— Je suis un gardien… une sorte de gardien des fissures de notre monde. Dès qu'il y a une fissure, je dois la « réparer » !

Joachim avait hésité avant d'employer le verbe « réparer ».

— J'ai l'impression, continua-t-il, que vous avez assisté à l'ouverture d'une de ces fissures. J'aimerais que vous m'en parliez !

Un picotement de joie fit tressaillir le corps d'Éric. Il eut soudain le sentiment que cette quête qu'il menait depuis plusieurs mois pour rouvrir *La Porte de l'Enfer* n'était pas vaine. Joachim venait de prononcer le mot « fissure ».

— Vous voulez dire que ce spectre rouge qui a enlevé Aurélie est passé par une fissure ? demanda-t-il.

— Aurélie ? Le spectre rouge ?… expliquez-vous jeune homme, je vous rappelle que je n'ai pas eu les détails concernant votre affaire.

— En 1579, Catherine de Médicis fit assassiner un brave homme prénommé Jean à quelques centaines de mètres de son nouveau Palais des Tuileries. Le meurtre fut tellement atroce et injuste qu'une partie de cet homme a survécu sous forme spectrale. Une légende est née, celle du fantôme rouge des Tuileries…

— Derrière cette légende, vous avez trouvé une part de vérité, n'est-ce pas ?

Éric ricana sinistrement :

— Une part de vérité ? Je peux vous dire que cette saloperie existe bel et bien. Ce fantôme a été libéré en 1871 par un commandant de la Commune, Servat, lors de l'incendie des Tuileries. Le spectre a maudit tous les occupants successifs des Tuileries. Quand le palais fut détruit, il attendit sa libération ultime dans une sculpture de Carpeaux, le *Ugolin*. Cette œuvre fut finalement installée au musée d'Orsay, pas

très loin du *Ugolin* de Rodin et de sa fameuse *Porte de l'Enfer* où figure également le Ugolin en miniature.

Joachim écoutait en plissant les yeux. Il songeait au monstre rencontré dans les souterrains du Palatin, cette créature que l'Aleph avait stoppé *in extremis* avant qu'elle ne se jette sur lui. Depuis le temps que les gardiens existaient et tenaient leur registre, Joachim pensait qu'ils avaient localisé tous les êtres des fissures. Il n'en était rien.

– AHAPITRE VI –

Paris, Quartier latin

Lucien Ward enclencha le bouton de lecture de son baladeur. Pour la quinzième fois depuis midi, l'enregistrement de la Mano Negra lui fouetta les tympans. Une décharge défoulatoire et revigorante.

L'attente devenait de plus en plus pénible. Romuald avait promis de passer dans la journée… mais il était maintenant presque dix-huit heures et toujours pas de Romuald !

Le vieux Python 357 déformait à ses côtés le dessus de lit. Ward en avait marre de rester allongé pendant des heures dans cette piaule d'hôtel à attendre un vieux pote qui ne venait toujours pas.

Il se leva, risquant un coup d'œil à la fenêtre.

L'endroit était calme. Il y avait peu de passage dans cette rue du Sommerard. Au début, la proximité du commissariat de quartier l'avait inquiété. Finalement, le choix s'était avéré bon. L'école d'ingénieurs en face de l'hôtel était déserte à cette époque de l'année. Malgré le voisinage du musée de Cluny, les touristes n'empruntaient pas cette artère sans intérêt particulier. Comme il n'y avait personne à surveiller ou contrôler, les flics n'y passaient guère, préférant patrouiller sur le boulevard Saint-Germain ou rue Monge.

Et si Romuald s'avisait à jouer les balances ?

Hormis le Python et les cinq balles qui restaient dans le barillet, il lui semblait ne plus avoir le moindre allié dans cette ville pourrie.

Il fallait à tout prix que Romuald se pointe avec des munitions, du fric et de nouveaux papiers.

Lucien Ward se donna trois heures à patienter. Après, il retenterait le coup d'appeler Romuald d'une cabine de la rue Saint-Jacques ou du boulevard Saint-Michel.

La question le tarauda une nouvelle fois : « Et si Romuald jouait les balances ? »

– AHAPITRE VII –

Paris, 5 juillet, 11 h 45

Couput vida le gobelet de café brûlant, le cinquième de la matinée, avant de le broyer et de le jeter, épave dérisoire, dans la poubelle du service.

Brosser compulsait le catalogue du musée de Cluny et un guide parisien sans prêter la moindre attention à son supérieur. Samuel, un mini Meharis planté au coin des lèvres, fit irruption au milieu des bureaux :

— Ça y est, le STIC est lancé… Valérie nous appellera dès qu'il y aura un résultat !

Brosser releva la tête en grimaçant.

— Quelque chose qui ne te plaît pas ? lui demanda Couput.

— Je n'aime pas ce fichier, répondit l'inspecteur Brosser. On a quatre-vingts millions de fiches récoltées dans tous les commissariats de France et je dis que c'est n'importe quoi. On a des renseignements sur des délinquants et criminels mais aussi sur leurs victimes et pire, sur des gars qui ont été innocentés… tout ça en vrac !

Samuel retira son cigarillo :

— Tu déconnes, tout est bien précisé, ricana le flic. Si le type est un Noir qui a été agressé par un Blanc, on a ces indications, noir sur Blanc, si on peut dire. Le Noir est classé « victime » et le blanc « agresseur ». Avec l'ancien Fichier Automatisé des Empreintes Digitales, on n'avait qu'un million de types enregistrés… maintenant, c'est Byzance !

— Ce n'est pas ma vision de ce boulot !

Couput qui écoutait attentivement la discussion entre ses deux subordonnés se résolut à intervenir :

— En fait, je suis d'accord avec vous deux. STIC est un outil qui me semble suspect déontologiquement parlant car il mélange trop de choses. Cependant, pour le cas nous concernant, c'est exactement ce qu'il nous faut. Notre mystérieux indicateur de cette nuit n'est sûrement pas un truand mais il se peut qu'il ait été victime ou témoin dans une affaire passée. Si cette affaire a été intégrée dans le programme STIC, nous aurons une piste toute chaude à flairer…

Brosser continuait à afficher une moue de désapprobation.

— Bon, je vais dans mon bureau. Vous m'appelez dès qu'il y a du neuf, lança Couput en quittant ses inspecteurs.

Il rejoignit son local à l'abri des oreilles inquisitrices. Ce bureau individuel était sûrement l'avantage le plus intéressant lié à sa soudaine promotion au titre de commissaire. Il alluma un Panther et sortit son portable. Il n'avait pas envie que la conversation à venir passe par le standard.

Un bristol écorné reposait sur le bureau en formica.

Couput composa le numéro inscrit sur le petit rectangle cartonné. Il n'eut pas le temps d'entendre la première sonnerie. Elle avait décroché tout de suite.

— Oui, j'écoute ?

La voix était suave comme celle des hôtesses dans les aéroports. Il semblait que la personne au bout du fil était une jeune fille de quinze ou seize ans. Couput savait qu'il n'en était rien.

— Commissaire Couput. Vous m'aviez dit de vous rappeler dès que j'aurais pardonné. J'hésite encore à user de ma clémence mais…

Un petit rire débuta la réponse d'Odile :

— Vous m'accordez le droit de plaider ma cause *de visu* ?

— Le jugement aura lieu ce soir, vers vingt heures, à *L'Aubergeade*, un restaurant, rue de Chaligny, à deux pas du boulevard Diderot… vous y serez ?

— Hon-hon, je ne voudrais pas être condamnée par contumace.

— À ce soir.

— D'accord…

Il raccrocha avant elle. Exprès.

C'est alors qu'il éteignait son portable qu'il comprit ce qui clochait réellement dans le mystérieux appel anonyme de Cluny.

***

Brosser venait de trouver ce qu'il cherchait à la page 110 du guide des collections des thermes de Cluny :

« Pilier des Nautes

« Paris, entre 14 et 37 après J.-C.

« Quatre éléments sculptés de forme cubique, présentés isolément, forment les vestiges d'un monument qui, suivant l'inscription dédicatoire conservée, fut offert à Jupiter sous le règne de Tibère par les nautes parisiens. Par comparaison avec des exemples helléniques antérieurs et avec des témoignages postérieurs, en Gaule et en Germanie, on a pu reconstituer, dans ses grandes lignes, un pilier formé par l'empilement de ces éléments, que couronnait sans doute la statue de Jupiter. Se côtoyaient, selon un ordre difficile à rétablir, les représentations de divinités gauloises (Esus, Cernunnos, Smertrios, Tarvos Trigaranus) et romaines (Jupiter, Vulcain, Castor, Pollux…), désignées le plus souvent par des inscriptions, et six personnages

traditionnellement identifiés avec les magistrats de la cité ou les nautes qui contrôlaient la navigation sur la Seine. Le syncrétisme du programme sculpté, qui mêle le panthéon local à des divinités romaines, témoigne de la réussite de la fusion culturelle initiée par César entre les deux cultures. »

L'inspecteur nota sur un bloc-notes les quatre noms qu'il redoutait tant de voir apparaître et qui venaient de surgir dans la notice érudite :

ESUS — CERNUNNOS — SMERTRIOS —
TARVOS TRIGARANUS

Sa science du grec ancien et du latin lui laissait subodorer le pire concernant ces divinités gauloises. Pour l'instant, il ne pouvait rien faire de mieux que de contempler ces noms avec un sentiment mêlé de crainte et d'impuissance. Ce soir, il relirait le récit du marquis de Valard. Pour la troisième ou quatrième fois.

Samuel revint dans le bureau à l'improviste :

— Toujours rien au STIC… et toi ?

— J'ai appris ce qu'étaient les nautes. Ce matin, le patron nous avait demandé qui étaient ces hurluberlus…

— Et alors ?

— C'était la corporation des bateliers de la Seine dont le siège se trouvait à Lutèce, à l'époque gallo-romaine.

— C'est tout ? glissa Samuel.

— Oui, c'est tout ! reprit Brosser. Pour l'instant, je navigue dans le brouillard. Tous ces historiens ont le don d'écrire pour ne rien dire.

Samuel prit un air dégoûté devant la masse de papiers accumulée sur le bureau de son collègue. Il sortit un mini Mehari de sa boîte en carton ocre.

— Bon, je vais asticoter Valérie pour qu'elle fasse cracher ses empreintes à STIC, dit l'inspecteur en repartant.

Brosser huma l'odeur désagréable du cigarillo puis il se pencha à nouveau dans les livres historiques.

– AHAPITRE VIII –

Bruxelles, 4 juillet, 23 h 40

Ils levèrent la tête vers le Mammouth.

Le porche imposant les toisait de ses quarante mètres de haut. La coupole verte culminait à cent mètres. La nuit, sur la colline qui surplombait le quartier des Marolles, le Palais de justice, mastodonte de pierre à l'architecture démente, prenait des allures de monument diabolique. La construction semblait sortir d'un dessin animé fantastique de Grimaud. L'édifice était comme un pavé de pierre ornementé de lions méprisants, déposé là par un Titan mythologique, sur lequel une coupole trop petite avait été ajustée en guise de poignée. Par dérision et par colère, les Bruxellois l'avaient surnommé, dès 1883, « le Mammouth ».

Après avoir échangé de longues confidences sur leurs expériences cauchemardesques respectives, Joachim et Éric avaient quitté le cadre rassurant de la brasserie Arcadi pour se jeter dans les ruelles ténébreuses de la ville assoupie. Ils avaient remonté la rue Haute puis, une trentaine de mètres avant la place du Jeu de Balle, ils avaient bifurqué dans la venelle où se terraient Francis Bernstein et ses antiquités mystérieuses. Le vieil homme les attendait, assis dans la pénombre de son magasin, absorbé dans la contemplation du bronze de Camille Claudel. Sans dire un mot, il avait pris une veste en cuir puis ils étaient sortis tous les trois pour gravir une rue sombre qui menait tel un chemin de croix antechristique à la base même du Mammouth.

Ils contournèrent le pesant édifice aux façades syro-byzantines pour atteindre une porte plus discrète sur le côté.

— Le Palais de justice fut achevé cinq ans après la découverte des premiers fossiles complets d'iguanadons dans la mine de Bernissart en Belgique, commenta Bernstein. La mode était alors aux animaux préhistoriques, c'est pour cela que les Bruxellois lui ont donné le surnom de Mammouth.

— Qui est responsable de ce pompiérisme architectural ? demanda Éric. Ne vous vexez pas devant ma question ! Malgré l'adjectif « pompier », j'aime bien le côté gothique flamboyant de… l'animal !

— Officiellement, c'est Léopold II qui en fit la commande à l'architecte Poelaert, répondit l'antiquaire en insistant bien sur le mot « officiellement ».

— Et officieusement… ? reprit Éric.

— Vous allez voir !… dit Joachim en le poussant fermement vers une volée d'escaliers. Vous allez contempler de près votre deuxième « fissure » du monde physique !

Une fois arrivé en haut des degrés de pierre, Francis Bernstein sortit un téléphone portable de sa veste. Le vieil antiquaire jeta un regard amusé à Éric :

— La première qualité d'un bon gardien des fissures est de savoir s'adapter au monde moderne ! dit-il ironiquement.

Délaissant Joachim et Éric, il marmonna dans le petit morceau de plastique :

— Jacques-François ? C'est Francis,… nous sommes à l'entrée numéro trois, je n'ai pas pris mon passe !

Trente secondes plus tard, la porte en métal s'ouvrit. Une pâle lueur nimbait un gigantesque couloir de marbre que les visiteurs ne pouvaient encore que deviner.

Un sentiment d'angoisse frappa soudainement Éric. Cette scène lui rappelait étrangement l'ouverture de *La Porte de l'Enfer* de Rodin telle qu'il l'avait vécue, un an auparavant, à l'étage médian du Musée d'Orsay.

***

Il eut à peine le temps d'apercevoir le visage de l'assistant de Francis Bernstein. Tout de suite, les sens d'Éric furent troublés par la construction de ces escaliers monumentaux enchevêtrés dans un labyrinthe à la Escher. Ils montaient aussi vertigineusement qu'ils descendaient vers une pénombre désespérément silencieuse.

Pour Éric qui avait longtemps travaillé sur une thèse en sémiotique autour de l'œuvre d'Eugène Delacroix, ce lieu mal éclairé lui donnait l'impression d'être entré dans une des fresques les plus connues de la chapelle des Saints-Anges à l'église Saint-Sulpice. Delacroix avait peint *Héliodore chassé du temple* dans un tourbillon d'escaliers qui se perdaient dans la nuit de la perspective. Quasiment à la même époque, touchés par le doigt de la création, les visionnaires Poelaert et Delacroix avaient conçu leurs spirales infernales.

— Nous allons d'abord descendre ! dit Francis. Suivez-moi bien…

Avec lenteur, le quatuor s'aventura vers la base de l'hélice de pierre. Au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient, le silence se troublait. Une discrète onde de choc se répercutait faiblement dans les fondations du Mammouth. Un martèlement lent et irrégulier ébranlait la structure de l'édifice.

À chaque palier, Jacques-François actionnait un interrupteur électrique, allumant l'étage inférieur et éteignant le niveau supérieur.

— Officiellement, cette partie du bâtiment n'existe pas ! dit l'assistant avec un sourire crispé. Elle n'est répertoriée sur aucun plan.

Cinq étages plus bas, le petit groupe atteignit le bout de l'escalier. Ils venaient de déboucher dans une salle circulaire de dix mètres de diamètre. Au centre, une dalle carrée de cinq mètres de côté monopolisait l'attention du quatuor. Des symboles religieux ou philosophiques qui remontaient parfois à l'aube de l'humanité bordaient le périmètre du quadrilatère.

En son centre, étaient gravées treize lettres latines usées par les siècles :

En haut, à droite, avait été malhabilement creusée une étoile de David.

— Vous entendez ces coups ? demanda Francis Bernstein. Il est en dessous, emprisonné par cette dalle. Nous piétinons en fait un couvercle de béton de quinze mètres d'épaisseur.

— De qui parlez-vous ? fit Éric. Qui est ce « il » ?

— Un gigantesque dieu gaulois. Un colosse nommé Smertrios puis latinisé en Mars Smertrius !

Alors, Joachim Belloy qui n'avait rien dit jusque-là, articula sur un ton monocorde :

— Mon cher Éric, ce que vous devez comprendre, c'est que le pesant et controversé édifice du Palais de Poelaert est un bouchon granitique inébranlable qui emprisonne dans son cul de basse-fosse un être monstrueux. Rien de plus et rien de moins !

– AHAPITRE IX –

Paris, 5 juillet, 12 h 20

Couput entra en trombe dans le bureau des inspecteurs :

— Où se trouve Samuel ? dit-il. Il est à la cafète ?…

L'inspecteur Brosser releva la tête de ses dossiers.

— Non, patron, on doit manger ensemble avec Eris et Cervantès. Il serait passé me prendre… je crois plutôt qu'il harcèle Valérie pour qu'elle fasse cracher son verdict à STIC.

— Je viens de penser à un détail important concernant notre informateur de Cluny.

Couput semblait se délecter à l'avance de la démonstration qu'il allait donner.

— Que ferait, d'après toi, un quidam qui trouve un corps mutilé et qui a l'intention de prévenir la police ? fit le commissaire.

— Il appelle police secours ou les pompiers…

— Tout à fait d'accord ! Donc, on lui passe un standard téléphonique de garde et sa conversation est automatiquement enregistrée… O.K. ?

— Oui, mais dans notre cas le type a directement appelé la Crime !

— Plus exactement, rectifia Couput, il a appelé directement le fonctionnaire de garde à la Crime, c'est-à-dire Samuel. Il a donc shunté tous les standards et toutes les étapes durant lesquelles il aurait pu être enregistré.

Brosser haussa les épaules :

— Nous l'avions plus ou moins déduit lors de notre réunion avec le groupe d'enquête, ce matin…

Couput émit un grognement de désapprobation, étonné plus qu'énervé que son procédurier ne sente pas où il voulait en venir.

— Ce qui est grave, martela le commissaire, c'est que notre informateur possédait le numéro direct de Samuel, celui qui lui permettait d'éviter tous les filtres téléphoniques…

— Soit il me connaît, soit on lui a donné cette astuce pour contacter directement notre groupe d'enquêteurs ! fit la voix de Samuel qui venait d'apparaître, un listing à la main, dans l'encadrement de la porte.

Avant d'accéder au grade d'adjoint au chef de groupe, Samuel avait été l'un des procéduriers les plus méticuleux et retors du Quai des Orfèvres. Il n'avait pas

l'intelligence et la culture de Brosser mais cela était compensé par un instinct quasi-animal de chasseur.

— Oui, je suis persuadé que notre correspondant anonyme voulait nous contacter, insista Couput. Nous et pas un simple commissariat ou un autre groupe de la Crime.

Brosser acquiesça en se lissant le haut du crâne.

— STIC a craché son venin ? dit ironiquement le procédurier.

Samuel posa son Mehari dans un cendrier et agita les feuilles de listing informatique sous les yeux de ses collègues.

— Sept noms, avec le pedigree complet des loustics.

— Seulement sept ? dit Brosser.

— C'est ce que j'ai fait remarquer à Valérie… d'après elle, la majorité des empreintes sont effacées et ne donnent rien. Quant aux autres, elles ne sont pas dans le fichier STIC.

Couput sortit une paire de lunettes de vue et étala le rouleau de feuillets sur le bureau en formica.

— Bon, voyons ce que nous donne ce bon STIC… ah, voilà de braves gens et de parfaits inconnus… je vous lis, c'est donné par ordre alphabétique :

Jordi Altamiras : indépendantiste catalan, arrêté à deux reprises pour avoir tagué la préfecture de Perpignan. Aucune adresse fixe, un marginal qui se déplace sans cesse…

— Rien d'excitant ! commenta Samuel.

— Je continue : Jacques Armand, un procès-verbal pour avoir tué un sanglier en dehors de la période de chasse en Lozère, scénariste de bandes dessinées. On a son adresse en banlieue parisienne et en Lozère… Dominique Deghilage, architecte, a témoigné lors de l'incendie du Trocadéro, l'an dernier. Elle aurait prévenu les pompiers. On a son adresse dans le treizième arrondissement…

— Ah ! fit Samuel. On a une spécialiste des coups de fil aux autorités, celle-là est plus intéressante que le chasseur du Larzac ou que le tagueur catalan.

— Oui, mais elle se comporte suivant la procédure normale… le fameux appel aux pompiers. Elle ne cherche pas à contacter une équipe en particulier, remarqua Brosser.

— On verra, on verra, reprit Couput. Le quatrième est Paul Gilan, ingénieur en électronique, a été mis en examen pour trafic de logiciels piratés. On a son adresse à Conflans-Sainte-Honorine… La cinquième, c'est Sylvie Hourcau, une prof de philo qui a eu deux PV pour stationnement illicite de sa voiture à Montpellier. On a son adresse à Nice.

— Dur pour l'interroger celle-là ! fit Brosser. Ce que je ne comprends pas c'est comment on a pu avoir les empreintes de ces gars dans nos fichiers. On ne relève pas les empreintes pour un simple stationnement interdit.

— Il suffit de corréler le fichier des infractions et témoignages avec celui des nouvelles cartes d'identité infalsifiables délivrées par les sous-préfectures de France et de Navarre. STIC, c'est le fouille-merde numéro un, le lien informatique intégral entre tout ce qui peut être collecté par un organisme d'état dépendant plus ou moins de notre maison. Ne sont pas dans STIC, les gens qui n'ont jamais eu affaire avec nos services et n'ont pas encore les nouvelles cartes d'identité électroniques.

Couput interrompit ses inspecteurs :

— Le sixième, c'est Loïs Labèque, un chercheur du CNRS qui s'est fait piquer son portefeuille, il y a trois ans, à Nancy. Adresse parisienne… et le septième…

Couput s'arrêta. Ajustant nerveusement ses lunettes.

— Ah merde ! pesta le commissaire. Le septième, c'est Lucien Ward, un braqueur de banques qui s'est fait la malle de Fresnes, il y a trois mois… quinze attaques à main armée, trois flics tués lors de son arrestation. On a l'adresse de ses parents à Bordeaux. C'est peu de dire qu'il est dangereux !

Les deux adjoints écoutaient attentivement le monologue de leur patron.

Couput réfléchit quelques secondes puis, excité par une nouvelle chasse en perspective, lança :

— Il faut que vous me trouviez à qui téléphonaient tous ces gars ! Parmi eux, il y a le correspondant de Ward à choper. C'est notre suspect numéro un !

— Bon, je m'occupe de contacter les télécoms pour obtenir ces renseignements, fit Samuel.

— Merci STIC, j'avais peur que l'on s'ennuie ! se contenta de dire le procédurier Philippe Brosser.

– AHAPITRE X –

Bruxelles, 5 juillet, 0 h 45

— Smertrios fait partie des quatre-vingt-cinq créatures antédiluviennes que nous avons identifiées, répertoriées et emprisonnées dans les fissures ! continua Joachim Belloy. Dans le cas de Smertrios, sa capture par la légion romaine doit dater de la guerre des Gaules, à une époque où Bruxelles n'existait pas ! Notre confrérie de gardiens datant de la fin du XVIIIe siècle, nous ne l'avons jamais réellement vu mais nous entretenons sa prison…

Après la visite à la salle de la dalle, le quatuor refit le chemin en sens inverse, montant au niveau zéro du Palais de justice. Cette fois, Jacques-François fermait la marche afin d'inspecter l'état des lieux à chaque palier de surveillance de l'escalier.

Joachim complétait l'initiation d'Éric :

— Les capitales européennes grouillent d'anciens dieux enfermés dans les fissures de la Terre. Ces divinités sont en fait des créatures titanesques coincées entre notre monde et un ailleurs qui nous est inconnu. Chaque grande ville a son gardien des fissures, secondé par un assistant plus jeune qui le remplacera à sa mort…

Francis Bernstein prit le relais :

— Joachim est notre grand gardien du continent européen. Il nous supervise et n'hésite pas à payer de sa personne lorsqu'une fissure non gardée ou non répertoriée s'ouvre.

— Comme à Rome ? demanda Éric.

Dans la brasserie Arcadi, Joachim avait eu l'occasion de raconter au jeune homme la bataille dans le sous-sol du Palatin et la mort de Tristan.

— Oui, comme à Rome… reprit Joachim sur un ton infiniment triste. L'Italie est pleine de ces fissures et nous n'avons pas assez de gardiens pour les inspecter régulièrement. Il faudrait des surveillants à Rome, à Venise, à Florence, à Pise, à Naples… et c'est le même problème en Grèce.

— Quel était le monstre ? fit Éric. Vous ne me l'avez pas précisé.

Un instant, Joachim hésita à faire entrer le jeune Parisien plus avant dans le monde de folie et d'angoisse des gardiens.

— Un dieu à tête de taureau, une sorte de Minotaure mais ce n'est pas le Minotaure, lâcha Joachim. Le véritable Minotaure est réellement mort. Nous en avons eu la preuve, il y a une cinquantaine d'années lors d'une mission archéologique un peu mouvementée en Crète.

Francis Bernstein stoppa son ascension et se tourna vers Joachim :

— J'ai effectué des recherches. Le symbole Aleph, qui t'a finalement sauvé la vie, était bien utilisé par les Hébreux pour dompter les êtres liés au taureau. J'ai découvert dans mes archives quelques divinités asiatiques et un dieu gaulois sur lequel on sait très peu de choses…

— Oui… un dieu gaulois oublié qui essaierait de forcer le passage dans les galeries du Palatin, c'est fort possible ! commenta Joachim. Quel est son nom ?

— Tarvos Trigaranus… le taureau aux trois grues !

Ils venaient de déboucher dans le grand hall du Palais de justice. Éric émit un sifflement d'admiration. L'éclairage électrique de veille renforçait l'impression d'éloignement de la voûte. Les petits hommes dérisoires tentaient d'apercevoir le plafond menaçant qui les dominait du haut de ses quatre-vingts mètres.

— C'est immense ! dit Éric. Pourquoi avez-vous construit quelque chose d'aussi colossal puisque l'objectif premier était seulement de bloquer une issue souterraine ?

Les yeux de Francis Bernstein pétillèrent dans la clarté irréelle :

— Imaginez, jeune ami, que Smertrios franchisse le barrage des formules mystiques… qu'il fasse voler en éclats la dalle de béton ! Bref, qu'il pulvérise toute la structure que nous venons d'explorer…

Éric tentait d'imaginer l'irruption de ce Titan, dans un fracas de pierres brisées, sur les hauteurs de Bruxelles.

Le vieux Bernstein poursuivit son monologue apocalyptique :

— Alors, notre dernière chance de le vaincre avant qu'il ne détruise Bruxelles se trouve ici ! Ces murs pourront le retenir quelques minutes encore et, peut-être… je dis bien peut-être… que le dispositif d'enveloppement imaginé par Poelaert pourra le neutraliser !

— Qui était réellement Poelaert ? fit Éric.

— Poelaert fut l'un des plus inventifs gardiens des fissures. Il fut le gardien de Bruxelles de la seconde moitié du XIXe siècle. Mon propre maître fut son assistant et disciple !

La sonnerie d'un téléphone portable interrompit le discours exalté de Francis Bernstein.

Joachim et Francis gesticulèrent de concert pour trouver leurs appareils respectifs. Éric s'amusa du hiatus profond entre les confidences occultes de ces deux vieillards et leur goût pour ces gadgets modernes.

C'était finalement l'appareil de Joachim qui avait retenti.

Le maître des gardiens se détourna légèrement pour ne pas importuner Francis dans ses révélations sur le Palais de justice. Débutée sur un ton bas, la conversation de Joachim s'amplifia rapidement :

— Dominique, dit-il vivement, tu vas appeler notre contact à Paris. Tu lui expliqueras tout ! Il faut que la police française établisse un périmètre de sécurité autour de Cluny… oui, il t'indiquera une clinique sûre où te soigner… dépêche-toi, le temps presse ! Je serai à Paris dans une dizaine d'heures…

Il rangea prestement le portable puis se tourna vers Francis Bernstein :

— Franz est mort et Dominique est blessée ! Un dieu gaulois est sorti par Cluny. Éric, voulez-vous m'accompagner ? Nous avons un train à grande vitesse Thalys qui part de Bruxelles-Sud pour Paris dans quelques heures…

– IHAPITRE XI –

Paris, 5 juillet, début de soirée

D'habitude, Couput arrivait dix minutes en retard à son premier rendez-vous. Histoire de montrer à la future conquête qu'il n'était pas un amoureux transi à manœuvrer sans délicatesse.

Ce soir, il avait tout juste eu le temps de quitter le Quai des Orfèvres en voiture, de vider son peu d'influx nerveux restant dans un embouteillage à la Bastille et de se présenter au restaurant sans même avoir eu le temps de se doucher et de se raser. Il s'aspergea d'un échantillon de Cacharel qui restait à demeure dans la Ford pour les cas d'urgence et se dirigea vers *L'Aubergeade*. Il passa rapidement le dos de sa main droite sur sa barbe naissante. Il alluma un Panther et se jeta dans l'arène amoureuse.

Relevant la tête, il la vit dans la baie vitrée du restaurant. Elle fumait une cigarette, prenant la pose dans une attitude artificielle. Elle était en avance, elle aussi.

Si ce n'était la cigarette, Odile aurait pu passer pour une de ces demi-mondaines de luxe peintes par Gervex ou Boldini. Une moderne Valtesse de la Bigne. Elle était la femme-objet bourgeoise et triomphante.

À l'arrivée de Couput, Odile se leva. Elle était presque aussi grande que lui. Son sourire fit grimper son petit grain de beauté sur la joue gauche.

— Vous êtes ponctuel ! dit-elle. C'est une marque de grande classe chez quelqu'un d'aussi haut placé que vous.

— Haut placé ?… c'est de l'ironie ? fit-il en prenant la chaise en face d'elle.

— Vous m'avez bien fait remarquer, l'autre soir, que vous étiez devenu commissaire, non ?

— Touché ! Vous repérez tout de suite les défauts des gens, non ? J'ai eu un réflexe de vaniteux… En ce moment, au Quai, on ne parle que de la réforme des grades !

Une jeune serveuse vint leur apporter la carte.

— Vous prenez un apéritif ? Moi, je vous préviens que j'en prends un… la journée a été éprouvante ! Un Jack Daniel's, s'il vous plaît !

— Très bien. Dans ce cas-là, un Kir au champagne.

Ils se turent le temps que la serveuse reparte.

— Ce que je vais vous dire n'est pas dans le ton de la soirée, dit Odile en exhalant la fumée, mais… comment avez-vous digéré ce que nous avons vécu près de *La Porte de l'Enfer* ?

Couput fit un geste circulaire de la main, cherchant ses mots :

— Ce n'était pas un cauchemar, c'est sûr ! Ni le résultat d'une hallucination collective comme l'explication officielle aimerait nous le faire croire… je crois que nous avons approché l'irrationnel mais…

— Mais ? dit Odile, les traits du visage exceptionnellement tendus.

— Mais personne ne cherche à savoir ce qui nous est réellement arrivé. Vous savez cette fameuse promotion au titre de commissaire, je ne me fais aucune illusion, c'est une manière élégante d'acheter mon silence.

— Hum, personne n'a tenté de m'acheter. Alors, pourquoi vous ?

— J'étais quand même la seule personne assermentée des quatre survivants. L'affaire a été bel et bien étouffée.

Ils s'interrompirent au retour de la serveuse.

Après avoir prolongé le temps de la première gorgée, Couput reprit :

— Je vais être indiscret mais qu'est devenu votre ami ?

— Éric ? Je ne sais pas… j'ai tenté de lui faire oublier cette fille mais…

Quelques larmes perlèrent sur le visage d'Odile.

— Il a commencé par aller au musée d'Orsay tous les jours, plusieurs heures par jour. Il… il restait des heures sans bouger à fixer la sculpture de Rodin. Espérant que cette fichue porte allait se rouvrir.

Elle se força à boire une gorgée de kir.

— Il était auprès de moi mais son esprit était continuellement absent. Il ne pensait qu'à retrouver cette fille qui a disparu derrière la porte avec le monstre… il a fini par me quitter, le mois dernier. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Je suis passée chez lui plusieurs fois. Son studio est fermé…

Couput hocha la tête, ne sachant quoi dire. Il lui prit la main, à la fois pour provoquer un premier contact mais aussi pour tenter de l'apaiser :

— Et le second veilleur, vous avez des nouvelles ?

Odile retira sa main pour prendre un Kleenex avec lequel elle se sécha le visage. Elle vida son verre.

— Polo a quitté Paris dès sa sortie de l'hôpital. On ne sait pas où il est allé. Cela faisait longtemps qu'il voulait repartir au Japon où il avait appris le judo. Je suppose qu'il a mis son projet à exécution.

La serveuse revint :

— Vous avez choisi ?

Couput et Odile se regardèrent puis éclatèrent de rire. Ni l'un ni l'autre n'avait ouvert le menu.

***

— Tu prends un verre avec nous ? demanda Samuel.

Un groupe d'inspecteurs traînait dans les locaux du quai des Orfèvres. Le Ricard ou le demi pression avec Eris, Cervantès et des policiers des autres groupes était devenu un rituel auquel Brosser se soumettait en général de bonne grâce. En effet, il n'y avait rien de tel que ces quelques minutes de décompression dans un bar près de Notre-Dame pour souder un peu plus les équipes d'intervention. Ce soir, il n'avait absolument pas le temps de boire le coup avec ses collègues du Quai.

— Non, j'ai un mal de tronche terrible ! dit Brosser.

— Tu me rappelles ma femme, ricana Cervantès. Viens, l'alcool, ça détend !

— Non, j'ai tous ces foutus bouquins sur le musée de Cluny à dépecer…

Samuel le regarda, cherchant à comprendre ce qui clochait chez le procédurier du groupe Couput. D'habitude, Brosser était toujours d'humeur égale, totalement impassible et insensible à la fatigue.

— O.K., mais repose-toi bien car demain on lance une opération coup de poing dans le Quartier latin. Avec un peu de chance, on débusquera Ward ou un autre lapin d'envergure… et on interrogera les loustics que nous a livrés STIC ! T'auras le choix des activités.

— C'est encore mieux que le Club Méd ! fit Brosser.

Les inspecteurs rirent de bon cœur et serrèrent à tour de rôle la main du procédurier du groupe Couput. Entre eux, ils disaient le groupe Cou-Cou. C'était la nouvelle mode au Quai, depuis la création des groupes d'intervention, que de surnommer chaque équipe en redoublant la première syllabe du chef.

Une fois la ronde des saluts achevée, Brosser se dirigea vers le distributeur automatique de café. Il prit le gobelet brûlant et s'en retourna à son bureau. Seul le numéro cinq du groupe Cou-Cou, un certain Laulom faisait des allées et venues entre le bureau des inspecteurs et les couloirs désertés. Brosser sortit son portable :

— Allô, Deghilage ?… Comment allez-vous ?… Je n'ai pas le temps de passer à la clinique… D'accord, je serai chez moi dans une heure… je dois étudier le document que vous et Franz m'aviez fait passer… je crois que j'ai du nouveau… à bientôt.

Laulom entra à ce moment :

— Tu n'es pas allé boire un coup avec les autres ?

— Non, un rencard…

— Brune ou blonde ? fit Laulom.

— Je ne sais pas encore, elle est chauve !

Et Brosser, pince-sans-rire quitta le bureau des inspecteurs, accompagné par le rire du jeune numéro cinq.

CHAPITRE XII

Paris, 5 juillet, 22 h 00

Pendant le repas, Couput succomba aux charmes d'Odile. La fille n'était pas seulement une jeune bourgeoise délurée et appétissante. Au fur et à mesure qu'il l'écoutait parler de sa vie, il observait ce visage qui vibrait à l'unisson de ses passions. Il remarqua tout d'abord le grain de beauté qui se promenait sur la joue gauche, près des lèvres, tel un radeau ballotté sur les vagues de l'océan. Ensuite, il fut sensible à son sourire puis à ses larmes.

Vers onze heures, il régla l'addition et la retrouva sur le trottoir du boulevard Diderot.

Elle s'éloignait à pas très lents du restaurant, lui laissant le temps de la rejoindre.

Elle se retourna au bruit de ses chaussures sur l'asphalte.

Il allait lui proposer de la raccompagner chez elle. Il ne voulait pas la considérer comme un nouveau gibier à épingler à son tableau de chasse. Il la reverrait. Il voulait que la relation se construise en douceur. Comme un raz de marée qui prend sa source au-delà de l'horizon et enfle jusqu'à l'explosion orgasmique.

Odile leva ses yeux vers lui, le toisant avec une morgue qu'il ne lui avait pas encore vue :

— Vous me ferez l'amour toute la nuit, je vous en prie ?

***

Brosser se versa un thé fumant avec beaucoup de sucre et de lait puis il mit en sourdine un laser de Manset pour combattre son angoisse du silence.

Il regarda d'un air dubitatif tous les principaux documents en sa possession : *Les inscriptions antiques de Paris* par Duval, paru aux éditions de Paris en 1961, *La naissance de Paris*, numéro spécial de la revue « Le nouvel Archéologue », *Sur la trace des Dieux gaulois*, de Planchou, aux publications du Limonaire, édité en 1985, *Le Guide des collections des Thermes de Cluny* et l'incontournable *Guide de Paris mystérieux* chez Tchou.

À l'autre bout de la grande table en bois, attendait, lourd de menaces, l'ouvrage manuscrit relié par Franz Kappus et intitulé *Les dieux de Cluny*. Le texte avait été

rédigé pour l'essentiel par un gardien des fissures au début du XIXe siècle, le marquis Gérard de Valard. La confrérie des gardiens avait été créée par son père, le marquis Guy de Valard.

Franz Kappus avait confié à Brosser cette précieuse archive, trois jours avant le drame. Le vieux gardien de Lutèce avait sûrement eu un sombre pressentiment avant de descendre dans les entrailles de Cluny.

Manset distillait son pessimisme glacé :

« *Aujourd'hui, ou demain*

On a tous rendez-vous avec le destin

Et quand il te tient

Il n'a pas dit son dernier mot. »

Brosser consulta une nouvelle fois la synthèse écrite concernant les quatre dieux gaulois identifiés :

RACINES ÉTYMOLOGIQUES

1. SMERTRIOS de la racine indo-européenne *smer* qui pourrait se traduire par « le pourvoyeur ».

2. CERNUNNOS vient de *cern*, la « corne » en gaulois.

3. ESUS, du latin *herus* : le maître.

4. TARVOS TRIGARANUS du gaulois *tarvos*, le taureau et de *garanus*, la grue : le « taureau aux trois grues ».

LE MONUMENT DES NAUTES

(Thermes de Cluny)

1. SMERTRIOS y est un dieu barbu brandissant une courte massue ou un arbre mystérieux.

2. CERNUNNOS est un être infernal, mi-homme, mi-bête, à tête de cerf monstrueux.

3. ESUS a l'apparence d'un géant gallo-romain qui abat un arbre d'un coup de serpe.

4. TARVOS TRIGARANUS est un magnifique taureau au poitrail bombé qui porte trois grues sur sa croupe. Il est représenté à côté d'un arbre, réplique de celui qu'abat Esus. Ce qui laisse à penser, d'après les historiens, qu'Esus et Tarvos Trigaranus faisaient partie de la même mythologie gauloise liée à un arbre magique… mythologie aujourd'hui oubliée !

Le procédurier du groupe Cou-Cou fixait les notes de son calepin. Il lapa trois gorgées chaudes de son thé.

Puis, exactement comme lorsqu'il étudiait inlassablement ses rapports de procédure au Quai des Orfèvres, il fut frappé par une évidence.

Brosser reposa son bol. D'une main tremblante de trouille, il inscrivit en majuscules au marqueur rouge sur la description d'Esus, en face de la proposition : « un géant gallo-romain qui abat un arbre d'un coup de serpe ».

FRANZ KAPPUS COUPÉ EN DEUX PAR LA SERPE D'ESUS ! ?

Ironie du hasard, Manset chantait :

« *Descendre au fond du tunnel*

Quelqu'un tient la lampe droit devant elle,

Et quand je passe

Le pont

Elle me dit

Tiens bon

Au-dessous, c'est le vide… »

Brosser tentait de maîtriser l'impression de suffocation qui gagnait sa poitrine.

On sonna à sa porte.

– CHAPITRE XIII –

Frontière de l'Empire romain et de la Germanie, le *limes*, an 193

Le centurion Octavius Salvius surveillait l'avancement des travaux, derrière l'abri précaire des palissades en bois du limes. Il disposait de cinquante esclaves et de cent vingt légionnaires d'origine gallo-romaine pour édifier deux grandes tours de guet destinées à renforcer cette partie exposée de la grande muraille. D'après certains éclaireurs, les Germains préparaient une offensive d'envergure contre ses hommes. Ils s'amassaient depuis plusieurs jours dans la forêt, attendant d'être en grand nombre pour opérer une attaque-éclair destinée à tous les massacrer.

Octavius Salvius avait fait remonter les informations au général de la province. Ce dernier lui avait intimé l'ordre de continuer les travaux. Pour seul renfort, le général lui avait envoyé un vieux druide gaulois escorté par une décurie.

Une trentaine de mètres séparaient le limes de la forêt en territoire germain. Autant dire que les barbares pouvaient atteindre la palissade avant que l'état d'alerte ne soit proclamé…

Le centurion se retourna, observant la tente où le druide se cloîtrait. Quand on passait à proximité, on entendait le vieil homme psalmodier des incantations en gaulois. Depuis la pacification romaine, les druides étaient en voie de disparition. Octavius ne comprenait pas pourquoi la légion devait s'occuper de celui-ci comme s'il s'agissait d'un grand personnage de l'Empire.

Une pluie fine commença à tomber. Salvius remarqua que nombreux étaient les hommes qui levaient la tête vers les cieux en maugréant. Dans quelques minutes, le fin rideau de pluie se transformera en averse… une averse qui durera sûrement toute la journée. Bientôt, les esclaves et les légionnaires trempés d'une eau froide grelotteront malgré leur activité intense. Le seul point positif était que le terrain boueux serait moins propice à une attaque…

Des clameurs rauques sortirent de la forêt !

Ils étaient cinq à six cents guerriers germains hurlants et gesticulants. Leur front s'étirait sur une centaine de mètres autour du chantier. À peine avaient-ils poussé les premiers cris de guerre qu'ils étaient arrivés au pied des palissades du limes. Ils portaient des torches pour enflammer les fortifications. Le début de la pluie avait précipité leur attaque.

Le centurion hurla ses ordres et la légion se mit en place sur les remparts. Les esclaves regagnèrent précipitamment l'abri précaire du limes mais certains étaient déjà tombés sous le fer des Germains. Les légionnaires d'Octavius Salvius étaient de

rudes Gaulois formés à la discipline romaine. Ses troupes étaient à la fois pugnaces et bien rôdées aux tactiques défensives de la légion. Le premier assaut germain se brisa net sur la petite garnison bien soudée. D'un coup d'œil, le centurion évalua à une vingtaine d'esclaves et à une dizaine de légionnaires l'étendue de ses pertes. Les Germains emportèrent les corps d'une cinquantaine des leurs à l'abri de la végétation obscure. La pluie glacée était devenue torrentielle. Pendant quelques instants, Salvius fut saisi par le découragement : n'avait-il vécu jusqu'à présent que pour crever sur une palissade devant une forêt inhospitalière ?

Les rugissements des Germains éclatèrent à nouveau !

Les survivants de la première attaque avaient été renforcés par des troupes fraîches et, cette fois, les légionnaires allaient se battre à un contre dix…

« CERNUNNOS ! CERNUNNOS ! CERNUNNOS ! »

L'incantation avait jailli dans le dos des Gallo-romains.

La bouche du druide éructait des formules gauloises.

Le vieil homme était sorti de sa tente et, les bras levés au ciel, une longue branche d'arbre brandie à la main droite, il invoquait l'inquiétant Cernunnos…

Le centurion faillit crier de le faire rentrer de force dans la tente mais la lueur de panique qui habitait le regard de ses légionnaires l'en empêcha… ses hommes connaissaient et redoutaient Cernunnos… les légionnaires d'origine gauloise continuaient parfois en cachette d'adorer ces divinités cruelles en voie d'abandon. Rome poussait à la fusion des religions mais certains cultes ne pouvaient être assimilés aux dieux latins.

Dans un premier temps, les Germains profitèrent de la confusion créée par l'arrivée du druide sur le lieu du combat. Avec férocité, les barbares enfoncèrent la ligne de défense du limes. L'affrontement tournait au massacre de la légion lorsqu'un brame terrifiant retentit à quelques pas du druide…

Une créature de cinq à six mètres de haut dont la tête ressemblait à la gueule d'un ours géant surmontée de bois de cerf hurlait sous les trombes d'eau. Sur ordre du druide, la bête chargea le limes à l'endroit où les Germains avaient pénétré. Au contact de Cernunnos, une dizaine de guerriers s'effondrèrent dans la boue. L'ignoble dieu à la mâchoire puissante arracha des gorges, brisa des corps de grands guerriers. Des haches et des glaives s'abattaient sur sa carapace sans même l'entamer. Dans sa rage destructrice, Cernunnos massacrait aussi bien les Germains que les légionnaires. Des flots de sang jaillissaient au milieu du rideau de pluie.

Octavius Salvius était demeuré en retrait, écœuré par le spectacle qui se déroulait devant lui… un dieu gaulois mi-homme, mi-bête détruisait à lui seul une centaine de légionnaires et près de mille Germains… Cernunnos ne pouvait être arrêté, broyant, mutilant, écrasant, labourant les guerriers les plus braves de la Terre.

Le centurion tremblant de peur et de froid courut vers le druide, glaive menaçant :

— Druide, arrête ce monstre,… si tu le peux !

Le vieil homme contempla le Romain d'un air méprisant puis il considéra la branche mystérieuse qu'il tenait dans sa main droite.

Le druide éructa une formule lapidaire.

La branche s'enflamma avec un éclat parfaitement blanc.

En un cri de douleur, Cernunnos devint lui aussi une immense braise blanche. Et la bête se consuma d'un feu violent qu'aucune pluie ne pouvait éteindre…

Quand le brasier s'acheva, il ne restait plus que le druide et Octavius Salvius de vivants autour du limes.

DEUXIEME PARTIE

LE PREMIER COMBAT

– EHAPITRE XIV –

Extrait des *Histoires parisiennes* du marquis Gérard de Valard, texte rédigé aux environs de 1830, localisé et archivé par le gardien parisien, Christian Surieux en 1869 et relié par Franz Kappus sous le titre de *Les Dieux de Cluny* en 1985 :

« Paris, thermes de Cluny, 2 octobre 1784

« Jean Despons remontait le couloir qui menait au *frigidarium* des anciens thermes romains. Il brandissait dans sa main gauche une longue torche dont la flamme orangée repoussait difficilement les noirceurs de la nuit renforcées par l'obscurité naturelle du grand bâtiment sans orifice extérieur. Son patron, le tonnelier Cazade, lui avait ordonné cette ronde tardive afin de surprendre les vandales responsables du saccage quotidien de nombreux tonneaux de vin. Martin Cazade avait racheté ce vestige encombrant de l'ancienne Lutèce pour une poignée d'écus. Le bâtiment trop délabré ne pouvait guère servir que d'entrepôt. Quand Cazade mourrait, les thermes seraient sûrement détruits pour céder la place à des constructions plus fonctionnelles. En attendant, le seul *frigidarium* contenait quelque cinq cents tonneaux vides ou remplis d'alcool. Depuis trois jours, les ouvriers trouvaient au petit jour des tonneaux fracassés dispersés à travers la grande salle. Cela n'obéissait à aucune logique apparente : cinq tonneaux explosés dans un coin, deux autres broyés cinq mètres plus loin puis trois autres irrémédiablement endommagés, une dizaine de mètres en retrait. Des vides ou des pleins pourrissant dans leur jus.

« Pour Cazade, à qui son épouse avait donné trois beaux enfants turbulents, ce carnage nocturne semblait être le fait d'un grand garnement écrasant les jouets en bois de sa chambre à coucher. Plus raisonnablement, il pensait que d'anciens employés mis à la porte revenaient à la nuit pour se livrer à ces exactions.

« Un vent coulis fit trembloter la flamme orangée. Jean Despons frissonna malgré lui. Sa main droite se crispa sur la planche en bois munie d'un gros clou rouillé qui lui servait d'arme. Muni d'un tel gourdin trafiqué, Despons se sentait capable d'affronter deux hommes armés de couteaux. Le pistolet de Cazade passé dans sa ceinture était une sécurité supplémentaire pour le cas où les vandales auraient été plus nombreux qu'escomptés.

« Il fit quelques pas dans la sinistre chambre du *frigidarium* encombrée de tonneaux et infestée de gros rats agressifs. D'habitude, quand on pénétrait de nuit dans l'immense pièce, des bruits de galopades retentissaient dans tous les coins. Les rongeurs évitaient la confrontation avec les êtres humains. Depuis qu'il avait vu un rat piégé par l'irruption des ouvriers sauter au visage d'un homme, Jean Despons

marquait un temps d'arrêt à l'entrée de l'entrepôt. Ainsi les sales bêtes avaient le temps de le voir et de prendre la fuite.

« Despons demeurait immobile, hésitant à entrer plus en avant. Le silence angoissant prit possession des lieux. Il n'y avait pas de rats. Les rongeurs avaient fui depuis longtemps mais Despons ne le savait pas.

« L'obscurité quasi-parfaite et la fraîcheur du lieu lui donnaient l'impression d'être enfermé dans une immense cave.

« Il allait de nouveau se mettre en marche lorsqu'un craquement sinistre se produisit, tout en haut, au niveau des consoles des nautes. Despons tressaillit. L'absence de rongeurs et ce bruit signifiaient sans aucun doute qu'un rôdeur avait grimpé l'échelle qui montait sur la passerelle en bois et se baladait à trois ou quatre mètres au-dessus du sol.

« Cazade ne s'était pas trompé. Un ou deux vagabonds mettaient à sac l'entrepôt pendant la nuit.

« Despons s'avança, le bâton clouté prêt à frapper.

« Pestant contre la faible portée de la flamme orangée qui n'éclairait que dans un rayon de cinq mètres, il essayait de deviner ce qui se cachait sur la passerelle supérieure.

« Il sentit un choc au pied droit.

« Surpris, il stoppa net.

« Ce n'était que le bois d'une roue de charrue qui traînait par terre, à quelques mètres des premiers tonneaux.

« Il releva la tête et il le vit !

« L'être mesurait six à sept mètres et le regardait avec l'indifférence d'un loup qui déchiquète sa proie.

« Le rôdeur n'était pas à l'étage supérieur comme l'avait cru Despons. Simplement, il contenait à peine dans le *frigidarium*. Après avoir maladroitement écrasé quelques tonneaux entreposés sur la passerelle, il dégagea son bras droit gigantesque. Un éclat métallique refléta la lueur orangée de la torche de Despons. Le monstre brandissait une faux.

« En hurlant, Despons jeta le brandon enflammé vers le démon puis il se coucha sur le sol.

« La faux fouetta l'obscurité à quelques centimètres de l'ouvrier.

« Tremblant de tous ses membres, Despons arracha le pistolet de sous son ventre. Il tira au jugé vers l'endroit où il avait aperçu pour la dernière fois le géant. Puis, sans savoir s'il avait ou non touché son agresseur, il rampa frénétiquement vers l'entrée de la salle.

« Un fracas de bois brisé retentit derrière lui, à quelques mètres.

« En fuyant, il vit que le feu de la torche se répandait dans l'entrepôt, mordant les jambes du monstre de cauchemar. Ce fut la dernière image qu'il garda de la bête. Déjà, il courait à perdre haleine dans les couloirs obscurs des anciens thermes, se cognant violemment contre les vieilles parois de pierre jusqu'à la sortie. Dans la fraîcheur de la nuit parisienne. »

– AHAPITRE XV –

Paris, le 5 juillet, une clinique privée du cinquième arrondissement

— Il avait connu Rainer Maria Rilke lui-même ! dit Dominique Deghilage en sanglotant. Vous saviez que le jeune correspondant des *Lettres à un jeune poète*, c'était lui ?

Joachim acquiesça :

— Franz Kappus était un homme remarquable, un artiste, un érudit, ami de Rilke… encore jeune, à peine cent vingt ans… il tenait remarquablement son rôle de gardien lutécien !

Dominique Deghilage rejeta furieusement le drap de son lit. Sous les regards médusés d'Éric et de Joachim, la jeune femme se leva prestement et s'arracha le vêtement de papier donné par les infirmières. Elle se dirigea vers la chaise où reposaient ses propres habits. Pendant quelques secondes, les deux hommes eurent l'occasion d'admirer la plastique musclée de la jeune femme. Dominique avait le bras gauche en écharpe et un énorme bandage balafrait son corps musclé du sein droit à la hanche.

Jamais Éric n'aurait songé que le gardien Dominique Deghilage puisse être une gardienne. Elle avait la beauté de certaines sportives, grande, saine, pleine d'énergie contenue prête à exploser. Une voix basse à la Lauren Bacall entretenait cette ambiguïté fascinante entre les deux sexes.

Cela faisait à peine cinq minutes que Joachim et Éric venaient d'entrer dans la chambre. La jeune gardienne leur avait expliqué qu'elle avait le bras cassé et une blessure superficielle causée par une énorme faux rouillée.

— Il a surgi par surprise. Son premier coup m'a juste frôlée, me mettant tout de suite hors de combat… c'est le second mouvement qui a coupé Franz en deux !

Elle se débattait avec sa chemise en jean :

— Voulez-vous m'aider ? demanda-t-elle à Éric, d'un ton agacé.

Éric s'approcha de la jeune femme. Il ne put s'empêcher de lorgner sur les petits seins en poire. Une odeur de savon et de Bétadine s'envolait par bouffées du corps de Dominique. Éric se surprit à la humer avec délectation.

— Franz ne pensait pas que le monstre était aussi proche de nous. Un éboulement a détruit le couloir originel près des Catacombes, dans lequel il avait été enfermé précédemment. Nous cherchions la pierre aux symboles mystiques lorsqu'il a surgi de l'ombre des carrières… nous ne pouvions rien faire !

— Comment vous en êtes-vous sortie ?

— Lors du combat, il nous assenait des coups formidables avec sa faux… cela a ébranlé un pilier de soutènement. Un éboulis de gravats nous a momentanément protégés de sa fureur. Je me suis traînée jusqu'à la sortie en tirant le corps de Franz.

Ils devinèrent au ton de Dominique qu'elle avait vécu cette nuit-là une scène cauchemardesque que n'auraient pas reniée Dante et Michel-Ange.

Elle était maintenant entièrement vêtue en pantalon et veste de jean. La veste était lacérée et ensanglantée au niveau de la blessure. Le sang séché et le bleu du tissu se mêlaient atrocement.

— Vous ne pouvez pas sortir dans cette tenue ! dit Éric. Prenez mon blouson ! Il fait suffisamment chaud dans Paris et nous nous ferons moins remarquer…

— Dominique, écoutez-moi bien, maintenant ! ordonna Joachim. Avez-vous eu le temps de rétablir un symbole d'arrêt avant de ressortir de Cluny ?

La jeune femme regarda le grand maître des gardiens :

— Une trentaine de mètres avant de remonter vers la salle du *frigidarium*, j'ai tracé au sol avec mon sang une croix celtique surmontée d'un VADE RETRO… puis j'ai remis en place comme j'ai pu la maçonnerie qui dissimule l'entrée du souterrain !

— Hm, c'est déjà ça ! acquiesça Joachim. Cela nous laisse quelques mois devant nous…

— Excusez-moi, Joachim ! l'interrompit Dominique. J'ai dû mal m'exprimer tout à l'heure… AVANT l'attaque, Franz et moi, nous venions de constater que le couloir des fissures avait implosé cinq ou six jours auparavant… le reliant ainsi aux galeries du sous-sol parisien.

— Ce qui signifie ? demanda Éric.

Joachim blêmit. Il venait de comprendre la nature du danger :

— Ce qui signifie que le monstre se promène en toute impunité dans les carrières de Paris… peut-être même est-il déjà remonté dans les égouts ou le métro… Imaginez !

***

Couput se réveilla à la fin de *My heart belongs to Daddy*, musique de Cole Porter, voix de Marilyn Monroe. Il avait lancé le laser de Marilyn en boucles, le son judicieusement réglé. Après un premier affrontement sexuel avec le grand corps d'Odile, ils avaient joué avec leurs corps pour s'endormir enfin comme des lions gavés de chair sur un lit transformé en savane. La voix de fausse ingénue de l'actrice américaine les avait cadenassés dans un sublime songe érotique.

Le commissaire jeta un œil sur le réveil électronique : une heure du mat.

Odile dormait sur le dos. Ses gros seins subissaient harmonieusement les lois de la gravitation, s'écrasant sur eux-mêmes comme deux sphères presque pleines. Les traits de son visage étaient détendus. Le grain de beauté restait pour une fois en place.

Puis, il bougea.

Odile souriait.

Elle se réveillait, elle aussi.

Marilyn chantait *Bye bye baby*.

— Par-derrière, tu as quelque chose contre ? marmonna-t-elle.

— Hein ?

— Comme ça, tu n'aimes pas ?

Elle venait de se mettre sur les genoux, croupe en l'air. Son visage souriait comme celui d'une adolescente innocente.

— Ah, comme ça !

Cette fois les forces de gravité travaillaient les sphères mammaires dans l'autre sens.

– AHAPITRE XVI –

Paris sous Paris, 5 juillet, 23 h 15

La peur de la leptospirose ne l'avait jamais quitté depuis qu'il travaillait pour la Section de l'Assainissement de Paris. Lors du stage de formation pour entrer au service des égouts parisiens, Alain Boissou avait été traumatisé par un film consacré aux rats. Au début, le documentaire expliquait que les rats servaient de signaux d'alerte pour les égoutiers. Un rat mort, c'était chose courante dans les égouts, mais dix rats morts sur quelques dizaines de mètres, c'était une alerte au gaz ! Il fallait mettre son masque et remonter au plus tôt à la surface.

Puis, la voix off du film avait expliqué ce qu'était la leptospirose. Cette redoutable maladie était transmise par l'urine du rongeur. L'imprudent qui se promenait sans gants de caoutchouc risquait à tous moments de poser sa main sur une trace d'urine séchée… et de s'inoculer ainsi l'infection ! Des images en gros plan de membres humains atteints par la leptospirose le hantaient encore, quinze ans après ce foutu stage. À cause de ces visions traumatisantes, Boissou revêtait toujours la tenue vert caca d'oie dite « du scaphandrier » quand il descendait dans les égouts. Il perdait du temps à enfiler la combinaison intégrale avec des bottes oranges et des gants très longs. Il marchait avec plus de difficulté que ses collègues plus légers mais, au moins, il se disait qu'il ne crèverait pas de cette fichue pourriture de leptospirose.

David Chalmizo lui, n'avait jamais cru en la maladie du rat. Il soutenait qu'il n'avait jamais connu en dix ans de boîte un seul pote atteint de la lepto-machin. Chalmizo optait régulièrement, sauf en temps de fortes pluies, pour les bottes avec jambières accrochées à la ceinture et la simple veste imperméable.

La différence de tempéraments entre les deux techniciens se retrouvait dans le port des lampes. Boissou fixait sa lampe sur son casque tandis que Chalmizo se contentait de la tenir à la main. L'un travaillait dans la crainte permanente de la chute dans l'eau tandis que le second se promenait sur les banquettes avec la décontraction d'un garde-chasse dans la forêt des Landes.

Ce soir-là, on les avait appelés à cause d'une inondation au bas de la rue Saint-Jacques, tout près de la Seine. Ils étaient partis à trois : Boissou, Chalmizo et Blondeau qui était resté à l'air libre pour ouvrir les tampons de surface.

À cette époque de l'année, le niveau des eaux usées demeurait très bas dans les cunettes d'évacuation. Les banquettes sur les côtés étaient quasiment sèches et permettaient une circulation rapide sans risque de glissade. Néanmoins, Boissou s'obstinait à suivre le lit d'eau. Mieux valait avoir les bottes mouillées plutôt que de risquer un vol plané occasionné par un tronçon glissant.

Ils obliquèrent vers la rue de la Huchette. Pas la fameuse rue de la Huchette animée où flottent des odeurs de Chich Kebab, de couscous et de brochettes grillées, où croisent des touristes émerveillés, des étudiants désœuvrés ou des clochards agressifs. La Huchette des égoutiers était une galerie noire et suintante avec cunette centrale et deux banquettes de part et d'autre, une galerie d'égout comme tant d'autres avec un panneau dérisoire et sale :

RUE DE LA HUCHETTE

Chalmizo actionna le talkie-walkie pour prévenir Blondeau du changement de secteur. Ils étaient dans une portion expérimentale où ils pouvaient se servir de talkies-walkies comme à l'Alma. Normalement, quelques mètres plus haut, dans le monde des vivants, Blondeau devait refermer le tampon par lequel ils étaient entrés pour en ouvrir un autre, une cinquantaine de mètres plus loin sur leur itinéraire. Le rituel de patrouille des égoutiers était immuable : ceux d'en bas étaient protégés par ceux d'en haut qui veillaient à la sécurité de leurs collègues en cas de crue ou, beaucoup plus grave, de fuites de gaz.

Boissou et Chalmizo arpentaient l'un des quartiers les plus célèbres du monde. Les puissantes lampes électriques éclairaient de temps à autre la plaque d'une rue au nom évocateur. Ici, cependant, il n'y avait pas un seul touriste japonais pour immortaliser la scène. Le clapotement des bottes dans la cunette des eaux usées rythmait la marche des deux techniciens.

— On pousse jusqu'au siphon le plus proche ? demanda Boissou.

— Si on trouve rien, va bien falloir ! lâcha Chalmizo.

Ils croisèrent le collecteur de Bièvre qu'ils délaissèrent pour obliquer vers des collecteurs secondaires en direction de l'île de la Cité.

— Oh, merde ! s'énerva Boissou. On s'éloigne de la rue Saint-Jacques.

— Hum, d'accord ! marmonna Chalmizo. J'appelle Blondeau.

L'appareil grésilla. Comme d'habitude, la communication était très imparfaite. L'expérimentation du talkie-walkie serait sûrement un échec sans lendemain…

— On trouve rien d'anormal ! cracha Chalmizo dans l'émetteur.

— Patrouillez encore un peu vers le collecteur de Seine, comme ça, je repasserai du côté de la fuite pour voir si c'est toujours pareil… fit la voix lointaine de Blondeau.

Les instructions du collègue en surface rassurèrent Boissou. Ils allaient quitter les boyaux sombres et étroits pour retrouver un des plus anciens collecteurs d'égout : une véritable autoroute de coupe ellipsoïdale datant du XIXe siècle. Le grand axe horizontal de la section en ellipse devait mesurer dans les huit mètres tandis que le petit axe vertical avoisinait les cinq mètres. Un éléphant pourrait s'y promener à son aise…

Les deux hommes précipitèrent le pas, inconsciemment pressés de se retrouver dans un volume plus spacieux. Boissou avançait dans la cunette centrale avec de l'eau à la cheville tandis que Chalmizo arpentait d'un pas vif la banquette de droite.

Soudain, Boissou interpella son collègue :

— Ah, merde, l'eau monte dans la cunette… elle m'arrive presque aux mollets !

— C'est pas possible ! dit Chalmizo en stoppant net.

Les lampes des deux hommes se braquèrent instantanément devant eux, dans la rigole centrale d'évacuation.

— On dirait qu'il y a un barrage en aval, fit Boissou énervé par le contre-temps.

— Pas possible, répéta Chalmizo, en aval c'est le vieux déversoir… on pourrait y circuler en camion !

L'égoutier hésita à rappeler son collègue de surface mais il n'en fit rien, persuadé que la solution du problème apparaîtrait dans un instant.

Les deux hommes étaient presque au pas de course, se forçant à ne pas courir pour ne pas prendre trop de risque. En cas de chute dans les eaux usées, ils seraient bon pour une visite médicale d'urgence.

Vingt mètres devant eux, le boyau étroit qu'ils visitaient se raccordait au grand collecteur de Seine. Ils s'attendaient à trouver un amas de branchages et de saletés diverses amalgamés en un bouchon immonde au niveau de l'intersection des galeries.

— L'eau monte jusqu'aux genoux ! dit Boissou d'une voix tremblante. On dirait qu'il flotte depuis trois jours sur Paris…

— Ouais, sauf que ça fait trois semaines qu'on n'a pas vu une goutte d'eau…

Chalmizo quitta la banquette inondée pour prendre la mesure des dégâts en se déplaçant dans la cunette. Le croisement entre les deux collecteurs semblait normal à la lueur des torches. Cinq mètres devant eux.

— Merde, j'en ai jusqu'aux cuisses ! pesta Chalmizo. Et je vois toujours pas ce qui cloche !

— T'avais qu'à prendre l'intégrale, s'énerva Boissou. Bon, je passe devant… je te dirai si tu peux me suivre sans risque de te prendre la flotte dans le slibard !

À la queue leu leu, les égoutiers progressaient lentement dans la cunette centrale. Obnubilés par l'angoisse de la montée des eaux, ils ne songèrent pas à recontacter Blondeau.

— On dirait que ça se stabilise ! lança Boissou à son compagnon qui était demeuré en arrière. J'arrive au coude de raccordement… tu peux me suivre… ce qui bloque n'est pas loin…

L'égoutier surgit avec soulagement dans le vaste collecteur centenaire. Il s'attendait à un changement de luminosité. Normalement, en point de mire, à cent cinquante mètres, Boissou aurait dû apercevoir l'ellipse du déversoir d'orage. Les lumières de Paris qui se réfléchissaient sur les eaux noires de la Seine ricochaient selon les lois de l'optique géométrique pour créer une teinte blafarde à l'extrémité du large boyau.

Au lieu de l'ellipse grisâtre en bout de tunnel, il ne vit qu'une masse informe absolument noire, une trentaine de mètres en aval, qui se découpait en ombre chinoise sur un petit écran blême.

— Y a un énorme tas de saloperies, droit devant nous ! cria-t-il à Chalmizo.

En réponse, un ignoble concert de cuivres discordants résonna en amont du tunnel. La cacophonie prenait sa source dans la profondeur parfaitement noire du collecteur.

Chalmizo qui venait d'entrer dans l'artère principale, déclencha impulsivement le talkie-walkie.

— Blondeau ?… on est en plein potage, ici !

Un martèlement furieux couvrit la voix de Chalmizo et les cris de trompettes des grues. Une bête chargeait du secteur amont du collecteur vers les deux égoutiers.

— Qu'est-ce c'est que cette merde ?… lâcha Chalmizo.

Il releva sa torche, le temps d'apercevoir un formidable taureau noir surmonté de trois grues criardes.

La corne droite perfora le thorax de l'égoutier.

Un jet de sang gicla à cinq mètres en une parabole parfaite jusque sur le visage horrifié de Boissou. Le liquide poisseux couvrit le verre de sa torche frontale modifiant l'éclairage de la lampe. Une lumière rouge teinta les lieux à la manière d'un spot vermillon de boîte de nuit.

Le taureau s'acharnait à réduire Chalmizo en charpies.

Boissou était hypnotisé par le spectacle horrible qui se déroulait à quelques mètres de lui. Le sang qui ruisselait sur son visage et sur la torche masquait certains détails de la scène.

Devait-il fuir vers l'amont ou vers l'aval ?

Au prix d'un violent effort, Boissou arriva à s'arracher à sa contemplation morbide. Il tourna la tête vers l'aval.

Comme dans un cauchemar, il vit le tas d'immondices déjà repéré se soulever et venir à sa rencontre. Débarrassé de cet énorme bouchon qui bloquait la sortie, l'eau du collecteur s'évacua à nouveau normalement.

À la droite de l'égoutier, le taureau relevait la tête et le fixait avec un regard désagréablement humain. Trois grues claironnaient sans interruption dans des sonorités de folie pure.

À sa gauche, le tas d'immondices en marche prenait forme…

Il s'agissait d'un géant ignoble accroupi qui rampait dans le collecteur.

Un filet de sang s'insinua subitement dans l'œil gauche de l'égoutier. Il s'essuya instinctivement du revers de la main.

Il recouvrit la vue au moment où le monstre balançait une faux dans sa direction.

Blondeau appuya sur le bouton émetteur :

— Ça y est les gars ! Vous avez fait du bon boulot… le collecteur est débouché… la fuite se résorbe à vue d'œil !

Il actionna le bouton récepteur.

Il ne comprit pas ce qu'étaient ces bruits incongrus aux accents de bêtes en rage qui crépitaient dans l'appareil telle une menace inconnue.

– IHAPITRE XVII –

Paris, 5 juillet, 23 h 45

La sonnerie retentit une seconde fois.

Brosser observa ses visiteurs par l'œilleton puis il libéra les deux verrous.

Joachim lui serra vigoureusement la main :

— Vous connaissez Dominique… je vous présente Éric Bernadi ! Quant à Philippe Brosser, c'est notre contact privilégié au sein de la police parisienne.

Éric pénétra dans l'appartement à la suite des deux gardiens des fissures. Il salua l'inspecteur avec un sourire contrit.

— Vous êtes l'un des rescapés du musée d'Orsay, n'est-ce pas ? fit Brosser.

— Je suis aussi célèbre que cela ?

Les trois hommes et la jeune femme se satellisèrent autour de la table de travail du policier.

— Alors, où en êtes-vous ? demanda Joachim.

D'un geste large, Brosser désigna les documents épars :

— Je crois savoir exactement quelle est la nature de cette menace qui rôde dans le sous-sol parisien…

— Hum, moi aussi ! fit Dominique en se massant la poitrine.

— Précisez votre pensée ! ordonna Joachim.

— Ce que j'ai à dire et à montrer prendra une bonne partie de la nuit… Asseyez-vous !

Puis, pour la première fois depuis plusieurs heures, l'inspecteur Brosser esquissa un sourire :

— Je vais faire chauffer de l'eau… thé ou café ?

***

Paris, 5 juillet, 23 h 55

Lucien Ward repoussa le drap du lit.

Il était gavé de sommeil et saturé de tabac. La chaleur estivale et l'immobilisme lui mettaient les nerfs à vif. Il lui fallait sortir de cette piaule sinon il se sentait capable de tirer dans la porte pour se défouler les nerfs.

Il enfila un pantalon et un t-shirt.

À cette heure-ci, il avait peu de chance de se faire coincer. Il allait téléphoner à Romuald puis défouler sa rage en arpentant le Quartier latin. L'idéal aurait été d'aller voir les putes à Saint-Denis, mais ça craignait trop… trop d'indics… de macs ou de filles qui le connaissaient et risquaient de le balancer.

Il prit suffisamment de fric pour se payer des clopes et de la bière dans un bar. Vérifia que son flingue était bien en place.

Quand il regarda sa montre dans la moiteur de la nuit parisienne, rue du Sommerard, il était minuit et quart.

***

Paris, 6 juillet, 0 h 15

— Ce géant qui vous a attaqués est sans aucun doute Esus, le dieu gaulois à la faux représenté sur un pilier des Nautes dans le *frigidarium* de Cluny, dit Brosser. Ce n'est pas la première fois que votre confrérie a affaire à lui. Je dirais même qu'Esus est à l'origine de la création des gardiens de Paris et, comme vous le verrez dans quelques minutes, Paris ne serait pas Paris sans l'existence de ce monstre !

Joachim se tourna vers Dominique :

— Franz vous avait-il parlé en détails de ce dieu ?

— Je ne suis son assistante que depuis deux ans, comme vous le savez, répondit la jeune femme. Nous nous exercions essentiellement aux techniques de combat et de restauration des inscriptions apotropaïques. En ce qui concerne la mythologie lutécienne, nous en étions aux prémices… Franz se reposait plus sur les facultés de synthèse de Philippe !

Tel un commentateur attentif, Joachim s'adressa à Éric :

— Philippe Brosser est procédurier au Quai des Orfèvres, il est chargé de relever tous les détails concernant la découverte d'un corps lors d'une affaire criminelle. En outre, il travaille sous les ordres d'une personne que vous connaissez bien, le commissaire Couput…

— Ah, Couput ! fit Éric. J'aimerais bien le revoir.

— Tous les gardiens des fissures doivent avoir un contact dans la police des villes où ils officient. Franz avait choisi Philippe à cause de ses qualités d'archiviste et de chercheur d'indices. Il nous avait été recommandé par un ami cadre à l'école des inspecteurs, le commissaire Boniface.

Brosser sourit sous le compliment :

— Mon exposé se déroulera selon deux axes directeurs… d'une part, un bref résumé du mythe gaulois d'Esus… d'autre part, la lecture du manuscrit que voici,

concernant le premier combat de votre confrérie contre le géant à la faux narré par le fils du marquis de Valard, le premier gardien historique de Paris… et d'Europe !

— En effet, le marquis Guy de Valard fut le créateur du corps des gardiens dit de Lutèce ! acquiesça Joachim. Personnellement, j'ai débuté comme gardien à Venise et je connais moins bien l'histoire de notre branche française que celle des filières grecques et italiennes… Combien y a-t-il de feuilles dans ce récit ?

Brosser fit défiler entre ses doigts le paquet de notes manuscrites, luxueusement reliées :

— Une trentaine de feuilles environ…

— Commencez donc par l'exposé de cette légende gauloise… vous nous ferez la lecture juste après !

***

Paris 6 juillet, 0 h 30

Samuel comprit en sortant de la rhumerie qu'il était bourré. Il voulut allumer un cigarillo avec une allumette mais sa main tremblait trop. Impossible d'ajuster la flamme. L'inspecteur divisionnaire, premier adjoint du groupe Cou-Cou, picolait de plus en plus au fur et à mesure que passaient les années. Pendant la journée, il restait sobre. Du moins, se contentait-il de l'apéritif du midi et du quart de vin au déjeuner comme ses collègues. Ensuite, il patientait jusqu'à dix-neuf ou vingt heures. Avec le soir, une angoisse diffuse s'emparait de l'inspecteur.

Il était veuf depuis neuf ans. Il n'aimait pas réellement Sophie et sa disparition ne l'avait pas touché pendant les premières années. Imperceptiblement, il avait augmenté les doses et les fréquences des apéritifs, tout en passant d'un paquet de clopes à deux par jour. L'an dernier, Samuel avait tenté d'organiser sa déchéance, de la ralentir d'une manière compatible avec son boulot. Il avait échangé les deux paquets de Gauloises contre une boîte de Meharis et repoussé l'heure de la picole aux lisières de la nuit.

Finalement, l'inspecteur Samuel ne savait pas pourquoi il avait décidé de se démolir consciencieusement la tronche à l'approche de la quarantaine. Il adorait son métier de flic, se tapait une ou deux putes par mois, parfois une secrétaire du Quai ou sa gastéropode de belle-sœur, la sœur de Sophie. Un bon boulot, du cul à dose raisonnable, suffisamment de fric pour ses rares loisirs, l'inspecteur Samuel n'aurait pas dû être malheureux.

À pas lents, il se dirigeait vers la place de l'Odéon, remâchant le film caricatural de sa vie. Rien ne l'obligeait à boire et à se goudronner les bronches. À une heure du mat, il poussa la porte d'une cave à vin. Commanda un pichet d'un litre de vin à la cannelle. S'enfourna un cigarillo dans la bouche et posa son téléphone portable sur la table.

Il ferait la fermeture de la cave puis rentrerait chez lui pour roupiller quatre à cinq heures avant de repartir au Quai. Où l'attendait sa vraie vie.

***

— En résumant, je dirai que Cernunnos et Tarvos Trigaranus ne se sont jamais manifestés jusqu'à ce jour tandis que Smertrios est emprisonné à Bruxelles sous le Palais de justice, dit Brosser. En ce qui concerne les quatre divinités gauloises du pilier des Nautes, il n'y a donc qu'Esus qui soit libre de ses mouvements !

Joachim Belloy le laissa terminer avant d'ajouter :

— Ce que vous ne savez pas, Philippe, car je ne l'ai moi-même appris que depuis vingt-quatre heures, c'est que Tarvos Trigaranus est la divinité qui a tué mon assistant à Rome. Normalement, le taureau aux trois grues erre en ce moment dans les fissures qui ouvrent sur les galeries du Palatin. Mais il y est emprisonné par l'Aleph hébraïque que j'ai personnellement nettoyé !

Brosser réfléchit pendant quelques secondes puis il livra le fruit de ses cogitations :

— Ce réveil simultané de Tarvos et d'Esus me semble une corrélation préoccupante car d'après mes premières investigations ils participent tous les deux de la même légende gauloise… sur le pilier des Nautes à Cluny, Tarvos est représenté devant un arbre ! Or, Esus, lui, est en train d'abattre cet arbre à coups de faux !

— Et que dit le mythe ? intervint Éric.

Brosser soupira :

— Les ouvrages de vulgarisation que j'ai trouvés disent que l'histoire liant le géant Esus, le taureau Tarvos et cet arbre n'est toujours pas connue des historiens spécialistes de la Gaule !

— Avez-vous cherché dans les archives mondiales des gardiens ? intervint Dominique.

— Je n'ai pas eu le temps !

Joachim s'agita sous le coup d'une inspiration subite :

— Dominique, vous m'avez donné une idée extraordinaire ! Il nous faut à tout prix trouver le lien unissant ces dieux gaulois. Nos prédécesseurs ont dû archiver tout ce qu'ils connaissaient sur les dieux du pilier des Nautes. Il faut se connecter à notre banque de données, au siège central d'Athènes !

***

Odile jouissait en poussant de petits cris. Des piaillements forcés qui ressemblaient à ceux poussés dans les films pornos. La première fois qu'ils s'étaient battus sexuellement, les cris de la jeune femme avaient surpris Couput. Sa manière violente de faire l'amour l'avait également déstabilisé… puis il s'y était habitué !

Elle ne poussait plus ses ahanements geignards. Couput s'activa rapidement et évacua son plaisir avec quelques secondes de retard sur sa partenaire.

Leurs rapports sexuels n'étaient pas encore harmonieux mais une certaine sauvagerie accrochait sérieusement le policier. Son membre encore humide, il songeait déjà à leurs prochaines joutes. Le con d'Odile avait la dureté et le goût d'un

triple bourbon sec. Il fallait boire souvent pour apprécier les alcools forts. Quand on se mettait à les apprécier, on en buvait de plus en plus souvent.

Pendant quelques secondes, Couput se sentit immortel, transfiguré en faune priapique.

Les mots de la jeune femme le cinglèrent comme une lame d'acier souple :

— Il faut que tu me raccompagnes ! Ton réveil indique une heure trente.

— Et alors ?

Pour la première fois, le visage d'Odile perdit toute trace d'ironie :

— Jean-Michel rentre de séminaire dans la nuit. Il doit passer me voir vers huit heures pour le petit dèj' mais…

— Mais ?

— Mais s'il a envie de moi, il risque de passer en pleine nuit !

— Tu es libre ou tu es en couple ? Et ça ne te choquerait pas de rebaiser cette nuit même ?

— Tu peux pas comprendre… c'est mon prof !

— Et alors ?

— Je travaille sous sa direction. Je ne veux pas lui faire un sale coup. Je dépends de lui pour ma carrière universitaire…

Couput dodelina de la tête :

— Bon, toi et moi, c'est trop tôt pour que j'intervienne dans ta vie privée… mais si on continue à se voir, il faudra clarifier certaines choses.

— On verra ! fit-elle. En attendant, raccompagne-moi !

— Où habites-tu ?

— À Vavin. Pas loin du *Balzac* de Rodin…

Tandis qu'ils se rhabillaient, le commissaire prit conscience du laser qui tournait toujours en sourdine :

« *Yes, my heart belongs to my daddy*

Da-da-da-da-da-da-Dy ! »

De rage, Couput coupa la tension du lecteur de CD en plein morceau. En faisant taire Marilyn Monroe, il eut la sensation jouissive de gifler Odile.

– AHAPITRE XVIII –

Bruxelles, 6 juillet, 2 h 15

La secousse réveilla Jacques-François.

Officiellement chargé de la fonction de veilleur de nuit au Palais de justice, il arpentait inlassablement les couloirs biscornus du Mammouth. Voyageur solitaire du labyrinthe de Poelaert, le jeune gardien bruxellois avait l'habitude de ces petits tremblements du sol. Smertrios tentait régulièrement d'abattre sa prison de pierre. Quand elle avait lieu pendant la journée, l'onde de choc passait en général inaperçue au milieu des trépidations des voitures et des tramways environnants le Palais. Dans le silence de la nuit, le séisme reprenait toute sa signification. Un être gigantesque comparable aux Titans mythiques essayait de s'extraire de son Tartare miniature. Cerné par les formules apotropaïques gravées dans la matière, le dieu gaulois crachait sa rage contre les murs de sa prison. Son corps divin sapait, année après année, la gangue qui l'enfermait.

Jacques-François quitta le petit abri dans lequel il s'accordait quelques minutes d'un mauvais sommeil entre deux rondes. Depuis qu'il avait accepté cette charge de gardien, son existence était devenue une longue veille sur le front de l'angoisse. Durant ses longs moments de réflexion en solitaire, il se comparait à son grand-père français qui avait connu la vie de tranchées lors de la Grande Guerre.

Il guettait un ennemi invisible qui, un jour ou l'autre, ne manquerait pas de frapper avec la férocité d'un shrapnell.

Un soir, lui ou son successeur… ou un autre… descendrait dans les entrailles du Mammouth et le cauchemar se matérialiserait au cœur de Bruxelles.

Smertrios, ce dieu que les Gallo-Romains avaient fini par identifier au terrible Mars, viendrait reprendre possession de la Terre originelle.

***

Il sut qu'il rêvait en couleur car il reconnut aussitôt le bleu de son regard.

Camille Claudel était là, devant lui, en train de sculpter sa fameuse œuvre *L'âge mûr* dont un bronze trônait à l'étage médian du musée d'Orsay.

Elle se retourna et l'appela :

— Francis, te souviens-tu de moi ?

— Camille, comment t'oublier ? Toi, si belle, si géniale ! Tu fus ma maîtresse dans l'art de modeler la glaise et dans celui, très proche, de l'amour !

— Je t'ai souvent trahi, Francis !

— Qui pouvait résister au charme du grand Rodin ? Je ne pouvais rivaliser, moi, le modeste apprenti sculpteur !

— Francis, j'ai encore besoin de toi ! Je suis toujours dans ce monde… pas loin de ce monde ! Tu dois venir me délivrer ! Depuis que la Terre a tremblé à Assise, quatre terribles dieux se sont réveillés… tu dois venir me libérer avant qu'ils ne m'avalent !

— Où es-tu, Camille ?

— À Florence, près de la Porte de Ghiberti !… tu es l'un des gardiens, viens me libérer !

— Je suis si vieux, Camille !

— *La Porte du Paradis* à Florence… répéta-t-elle. Préviens Rodin !

— Rodin est mort, Camille…

— Préviens Rodin !…

Francis Bernstein s'avança péniblement vers Camille. L'air semblait d'une densité incroyablement élevée. Le gardien se rapprochait avec difficulté de son ancienne maîtresse.

Le vieil homme se délectait du spectacle de Camille.

Elle était toujours aussi belle, pleine d'une énergie explosive qui l'avait éclaboussé tant sur le plan artistique que sexuel.

— Camille, je suis si vieux !

Francis contemplait maintenant la sculpture de *L'âge mûr :* un homme entre cinquante et soixante ans se faisait happer par la Vieillesse/la Mort qui le tirait en avant tandis qu'une jeune femme, la Jeunesse/l'Amour, tentait, en vain, accrochée à ses jambes, de le ramener en arrière.

Francis Bernstein tendit les mains vers Camille.

Elle lui parla. Ce n'était plus qu'un murmure inaudible.

— Que dis-tu, Camille ? Je ne te comprends plus…

Il n'entendait plus rien.

La silhouette aux harmonieuses formes de contrebasse de Camille s'estompa…

— Camille, je suis si vieux ! marmonna Francis.

Le gardien de Bruxelles rouvrit les yeux. Il avait somnolé dans le vieux fauteuil en cuir après avoir bu son cognac du soir.

Devant lui, les amants de la petite sculpture non répertoriée de Camille Claudel s'enlaçaient dans la fougue et la plénitude de la jeunesse.

— Je suis foutu, Camille ! marmonna encore une fois le vieil homme.

– IHAPITRE XIX –

Paris, 6 juillet, 1 h 25

— Nous nous brancherons sur internet après… lisez-nous maintenant le texte de Valard ! ordonna Joachim.

Brosser jeta un coup d'œil circulaire à son petit auditoire :

— Il s'agit d'un texte rédigé aux environs de 1830 par le marquis Gérard de Valard et relatant la confrontation de son père, le marquis Guy de Valard avec Esus… le texte a été retrouvé, recopié et retouché en 1869 par le gardien parisien, Christian Surieux…

— Ce fut le maître de mon maître ! intervint Dominique.

— Effectivement, c'est Surieux qui avait recruté et formé Franz Kappus, acquiesça Joachim.

— J'ai mis de côté les premiers feuillets concernant la découverte d'Esus par l'ouvrier Jean Despons… la seule chose que nous y apprenons, c'est qu'Esus mesure environ six mètres de haut ! Voici donc ce que j'appellerai le premier combat connu d'êtres humains contre un dieu gaulois :

« De Valard, mon père, considérait que toute minute passée hors de son laboratoire était une pelletée de vie jetée dans le gouffre du passé. Il avait érigé la misanthropie en système philosophique, uniquement heureux au milieu de ses livres et de ses cornues. Le tonnelier Cazade avait consulté mon père lors de l'achat et de l'aménagement du *frigidarium* romain. Mon père vivait dans notre maison de famille, près de la Sorbonne. Dans cette bâtisse que les révolutionnaires ont oublié de nous confisquer et où je rédige ces notes.

« Il était connu et estimé pour ses qualités de savant, de lettré mais aussi pour sa science du bâtiment et des règles de l'art technique. Aussi, lorsque l'ouvrier Despons prévint le tonnelier Cazade de son affreuse découverte, les gens de Cluny s'adressèrent naturellement au marquis de Valard pour diriger la répression.

« Le lendemain matin, aux environs de dix heures, une troupe d'une cinquantaine de personnes composée d'ouvriers porteurs de fourches, de Cazade et de trois contremaîtres armés de fusils s'engouffrait dans les thermes de Cluny. La petite armée était guidée par le marquis et était résolue à en découdre avec le géant à la faux. De Valard menait ses hommes en brandissant une spectaculaire "patte d'oie" qu'il perdit au cours de la lutte contre Esus. En arrière-garde suivaient le peintre Hubert Robert et son jeune aide du moment. Robert avait rendez-vous avec mon père pour des questions liées à un monument de pierre récemment mis à jour à une dizaine de lieues

de Paris. L'artiste qui gardait toujours sur lui le matériel nécessaire pour croquer quelque ruine ou bâtiment délabré saisit l'occasion de pénétrer dans l'antique *frigidarium* de Lutèce.

« Le soleil pénétrait dans l'édifice par des ouvertures étroites ou percées très haut dans les salles. Mon père me confessa à plusieurs reprises lors de la narration de ces événements tragiques que la peur tomba sur les hommes dès que la pénombre les cerna. Ceux qui vociféraient en plein jour et se vantaient d'en finir très vite avec le monstre devinrent subitement silencieux. Les torches éclairaient des visages blafards et tendus. Il n'y avait pas la moindre trace du géant dans les thermes mais les lieux inspiraient, par on ne sait quel phénomène, une peur cosmique.

« Mon père aimait à dire que cette troupe d'hommes armés fut sûrement l'un des prémices des émeutes qui, quelques années plus tard, aboutirent à la prise de la Bastille.

« Après une lente progression pendant laquelle ils s'attendaient à voir surgir, d'une seconde à l'autre, le dieu à la faux, ils débouchèrent dans la salle du *frigidarium*.

« L'ouvrier Despons désigna à mon père l'endroit où il avait vu Esus. Accompagné d'un porteur de torche, le marquis s'avança dans la zone indiquée. Il brandissait à deux mains sa patte d'oie. La patte d'oie est un pistolet à plusieurs canons utilisé par les capitaines de vaisseau pour réprimer d'éventuelles mutineries. Les chiens claquaient simultanément en une salve unique mais dévastatrice qui, en général, tuait de nombreux matelots.

« Des craquements naturels du bois ou des courses de rongeurs mettaient à rude épreuve les nerfs de la troupe. Finalement, il fut acquis que le *frigidarium* était désert. Cependant des vestiges de tonneaux disloqués et des étagères de bois brisées en plusieurs morceaux témoignaient d'un carnage nocturne. Rassérénés, les hommes se dispersèrent, évaluant la force de l'être qui avait vandalisé le dépôt de Cazade.

« Une exclamation angoissée les fit sursauter !

« Deux hommes effrayés contemplaient une marque sur le sol de terre battue.

« Cazade et le marquis de Valard firent dégager les ouvriers qui s'agglutinaient autour de l'étrange découverte. Des murmures inquiets enveloppaient les rangs de l'armée improvisée.

« Mon père vit ce qu'il nomma régulièrement dans ses récits ultérieurs : "la chose la plus ignoble vue sur cette Terre !"

« Il s'agissait de l'empreinte d'un pied gauche de plus d'un mètre de long. Les contours des doigts étaient épais et grossiers mais l'être qui reposait sur une telle assise devait être un condensé de force brute redoutable. Par la suite, le marquis demanda à Cazade d'en réaliser un moulage. Ce "pied gauche d'Esus" fut détruit lors du pillage de notre maison pendant les journées révolutionnaires.

« Mon père possédait un esprit vif et logique qui lui permettait de s'adapter aux situations les plus diverses. Il comprit de suite que si le colosse avait disparu de l'entrepôt, il existait à n'en pas douter une issue souterraine. Avec l'assentiment du tonnelier Cazade, il divisa la troupe en groupes de trois ou quatre ouvriers chargés de déplacer les tonneaux vers le centre de la grande salle. Seuls les hommes possédant des armes à poudre étaient dispensés de cette tâche afin de monter la garde, en embuscade au niveau supérieur.

« Hubert Robert et son élève demeurèrent au niveau du sol pour des questions de perspective classique. Malgré le climat tendu qui régnait dans les anciens thermes, l'artiste œuvra. D'ailleurs, je possède toujours dans mon bureau, face à la table sur laquelle je rédige ces péripéties, le tableau d'Hubert Robert illustrant cette scène… »

La voix d'Éric surgit avec l'enthousiasme de l'élève fier de ses connaissances :

— Je connais ce tableau… il est au Musée Carnavalet !

L'inspecteur Brosser regarda la petite assemblée afin de s'assurer qu'il pouvait continuer. Un léger froncement de sourcils de Joachim lui délivra cette autorisation.

« Ce jour-là, en inspectant l'espace entier du *frigidarium*, le marquis repéra les consoles des Nautes. En ces temps, la pierre était noircie par les mousses et les moisissures. Il remarqua tout de suite leur disposition suivant les lignes d'une conique hyperbolique mais il ne comprit tout le sens de cette trouvaille que bien plus tard. Cette découverte fut, comme il me le raconta, à l'origine de son traité sur les formules apotropaïques chères à notre société des gardiens. Dans l'ouvrage que je lèguerai à notre ordre, j'expliciterai la démonstration de mon père concernant les formules du *frigidarium* de Cluny. Le raisonnement en est fort simple. »

Philippe Brosser releva les yeux pour s'adresser à Joachim :

— Là, je ne suis pas suffisamment initié aux secrets des gardiens pour savoir si le legs de Valard est effectivement en notre possession.

Joachim soupira bruyamment :

— L'original a disparu pendant la Commune de Paris… brûlé par les Versaillais ou caché par l'un des nôtres dans un lieu inconnu !

— Tous les travaux du marquis de Valard ont disparu ? demanda Dominique avec une moue de dégoût.

— Je vous rappelle, ma chère, qu'à l'époque il n'y avait pas de photocopieuses et que la technique des daguerréotypes au moment du legs Valard était rudimentaire, répondit Joachim d'un petit ton cassant et ironique. Certains gardiens européens copiaient à la plume les formules du traité qui les concernaient… nous avons ainsi reconstitué en 1875 un traité Valard, sans annotation et très incomplet ! Si la bibliothèque d'Alexandrie n'avait pas été mise en sac, nous serions peut-être également les possesseurs de savoirs immémoriaux… mais elle a brûlé ! Rien ne sert de pleurer sur le passé.

— Si vous permettez… il y a une suite ! fit Brosser.

– IHAPITRE XX –

Bruxelles, 6 juillet, 2 h 35

Francis Bernstein avala d'un trait le petit verre de cognac. Peu à peu, une certaine énergie revenait en lui. Il passa dans son bureau sis dans l'arrière-boutique et alluma son iMac myrtille.

Il n'avait pas rêvé. Camille l'avait réellement contacté dans son sommeil. À son âge, le gardien de Bruxelles avait depuis longtemps intégré le fait que la psychanalyse n'avait pas saisi toute la signification des rêves. Sa Camille lui avait dit qu'elle était toujours là, dans ce monde ou près de ce monde… il la croyait !

Les morts communiquaient avec les vivants par le biais des rêves et le nier était absurde !

La raison première de ce contact était pourtant autre. Camille était menacée par des créatures d'essence divine. Depuis le tremblement de terre à Assise, des dieux oubliés étaient réapparus.

Francis Bernstein se brancha sur internet. Dans la case de recherche, il tapa « libération » et accéda au site du quotidien parisien. Une fois entré dans la base de données du journal, il lança une nouvelle piste : « Assise ».

Un « Extrait du Cahier Livres » s'afficha en titre, l'article de Roland Recht, en date du 14/5/98 :

« ASSISE PAR TERRE.

« Venu pour photographier les fresques de Giotto, Ghigo Roli a enregistré le tremblement de terre qui ébranla la basilique :

« "Voilà le grondement qui revient (…). Le tonnerre pénètre la basilique en explosant. Celle-ci est soulevée, elle retombe, elle est percutée ; l'échafaudage est secoué comme un jouet (…). Le plafond de la voûte est voilé par un nuage de poussière blanche et, à certains endroits, coulent encore les filets de sable. Le sol est couvert de poussière mais également saupoudré de rouge, de bleu, de vert — ce sont les couleurs des fresques, et j'ai envie de pleurer."

« C'est ainsi que le photographe Ghigo Roli raconte le tremblement de terre du 26 septembre 1997 qui a définitivement endommagé la basilique supérieure de Saint-François d'Assise. Roli était chargé de procéder à une campagne photographique complète des cycles de fresques peints par Giotto, Cimabue et quelques-uns des grands peintres de la fin du XIIIe siècle lorsque, le 4 septembre déjà, une première

secousse a ébranlé l'édifice. À partir de ce moment-là, les chauve-souris ont déserté l'église sans jamais y revenir. Quatre personnes trouveront la mort lors de la chute d'une voûte.

« On est tenté d'interpréter cette catastrophe comme une fable. »

Francis Bernstein contempla un moment l'écran luminescent de son Mac. Il téléchargea le document et le sauvegarda dans un dossier de son disque dur. Le gardien de Bruxelles puisait dans ses formidables réserves intellectuelles, essayant de reconstituer la tragédie cachée derrière les lignes du fait divers.

Quatre humains étaient morts et Camille avait dit que quatre dieux la menaçaient. En outre, le premier tremblement de terre à Assise avait eu lieu le 4 septembre, quelques jours après les événements du musée d'Orsay. Un spectre avait ouvert une Porte à Paris vers la fin du mois d'août puis, début septembre, la terre avait tremblé à Assise, en Italie. Suivie d'une seconde secousse vingt-deux jours plus tard… l'amplitude de temps entre les deux séismes était trop grande pour qu'il s'agisse d'une simple réplique ! En outre, quatre mortels avaient été sacrifiés et des dieux cruels ressurgissaient.

Une hypothèse prenait forme dans le raisonnement du gardien. Longtemps, les gardiens avaient cru que les Portes donnaient sur une autre dimension comme des grottes ouvrant sur des gouffres sans fond et un vide inconnu. Cependant, l'ahurissante chronologie des événements d'Orsay, d'Assise, du Palatin et de Cluny sous-entendait quelque chose de plus terrible : les Portes communiquaient entre elles par un réseau de couloirs incrustés au cœur même du continent européen. En poussant la logique à son point extrême, on pouvait considérer que tous les lieux artistiques mythiques étaient les stations maléfiques d'un réseau infernal. Des êtres colossaux que les hommes avaient appelés des dieux se mouvaient à l'intérieur d'une prison, véritable termitière dont les sorties étaient les fameuses Portes.

En 1930, au congrès d'Auch, le gardien Bougaiev avait exposé devant les autres gardiens ébahis une conception très proche des couloirs. Selon Bougaiev, les formules apotropaïques étaient les points de fermeture du réseau-prison. Bernstein se souvenait encore, soixante-dix ans après, de la conclusion du Russe :

« Notre rôle de gardien consiste donc à inspecter le réseau des fissures afin qu'il demeure étanche grâce à l'entretien des symboles apotropaïques ! »

À l'époque, Kappus, Rabier et le vieux Surieux avaient réfuté la démonstration de Bougaiev en soulignant la fragilité des différentes assertions. Bernstein se souvenait de la fascination qu'il avait éprouvée pour le Russe. Bougaiev possédait un charisme rare et il avait même été question de l'élever au rang de maître-gardien européen lorsqu'il avait été tué en Sibérie avec son assistant par un représentant du dieu-ours Artahé.

Plus de deux cent dix ans après la création de la société des gardiens par le marquis de Valard, une conception nouvelle des fissures s'amorçait. Les fissures, justement, n'étaient pas des fissures sur l'au-delà mais des couloirs fermés plus ou moins hermétiquement par les Portes.

Il fallait que Francis peaufine ses arguments puis qu'il appelle Joachim à Paris.

Le gardien de Bruxelles éteignit son ordinateur. Il regagna le salon. En passant de la pièce à l'iMac à ce lieu de vie privilégié que constituait le magasin d'antiquités organisé en salon, le vieil homme sautait du XXIe siècle au XIXe en quelques pas.

Assis dans un fauteuil Empire, Francis Bernstein se servit un autre cognac, hypnotisé par le bronze des amants de Camille et Rodin, œuvre commune, œuvre de rupture. Il songea à l'une des études les plus subtiles de la destinée de Camille : *L'Interdite* d'Anne Rivière. L'historienne de l'art voyait un raccourci de la trajectoire de Camille dans trois pièces maîtresses symboliques : tout d'abord la Pomone, jeune femme épanouie et comblée par son amant dans *L'Abandon*, puis la deuxième femme nue qui, agenouillée, tente de retenir en vain son vieil amant happé par la vieillesse dans *L'Âge mûr* et, finalement, *Niobide* seule, blessée, déséquilibrée, aux chairs distendues… *Niobide*, le dernier chef d'œuvre de Camille redécouvert tardivement, presque par hasard dans les jardins de la résidence de l'Amiral, à Toulon.

Francis Bernstein possédait une quatrième pièce qui aurait ravi Anne Rivière et tous les thuriféraires de Camille : ce couple s'unissant violemment en une nudité agressive avait été modelé à quatre mains. Rodin avait esquissé Camille. Camille avait sculpté Rodin puis achevé la composition. Francis avait coulé les deux bronzes. Un riche collectionneur italien possédait le second exemplaire de l'œuvre.

Quand le Vénitien avait demandé à Francis quel était le titre de cette composition, l'antiquaire avait répondu sans hésiter : *La Rupture*.

Pour la millième fois peut-être, Francis Bernstein caressa les courbes de bronze de sa Camille.

La sonnerie de son téléphone portable retentit.

Il s'en saisit d'une main mal assurée.

La voix paniquée de Jacques-François explosa dans l'écouteur.

– IHAPITRE XXI –

Paris, 6 juillet, 1 h 40

Lucien Ward entra dans l'une des cabines du boulevard Saint-Michel, en contrebas de la Sorbonne.

Il engagea la télécarte et composa le numéro de Romuald.

Après une dizaine de sonneries, quelqu'un décrocha. Une voix pâteuse vomit :

— Ouais… qui c'est ?

— Romuald, c'est Lucien, tu te fous de ma gueule ?

— Ah merde, t'énerve pas… je pense à toi… j'aurai les papiers, demain, en fin d'après-midi ! Tu devrais pas m'appeler…

— Je suis dans une cabine !

— Ouais, mais pas moi…

— On dit rien de mal, là… juste que j'en ai plein le cul d'attendre et puis, Romuald, me fais pas un enfant dans le dos, compris ?

— Rien de mal… O.K… O.K… demain, je passe… dès que le colis est prêt !

— T'as intérêt, Romuald !

Lucien Ward raccrocha d'un geste vif.

Maintenant, il lui fallait trouver des clopes !

***

Paris, 1 h 55

Le numéro cinq du groupe Cou-Cou somnolait dans son fauteuil. La sonnerie lancinante le tira d'un mauvais rêve.

Il décrocha presqu'à l'aveugle :

— Sergent Laulom, j'écoute !

— Ouais, ici l'inspecteur Raupp… je crois que l'on a rechopé Ward. Un certain « Lucien » vient de téléphoner à Romuald d'une cabine au bas de la Sorbonne, sur le boul'Mich.

— Ah, merde ! lâcha Laulom.

***

Appeler Couput à cette heure-ci, c'était le risque de se faire passer un savon si ce n'était pas le bon Lucien. Après avoir fait quelques enjambées nerveuses autour de son bureau, Laulom crut avoir une bonne idée. Il composa le numéro de l'adjoint Samuel. Au Quai, tout le monde savait que Samuel était insomniaque, sillonnant Paris de bar en bar jusqu'au petit jour.

Il était deux heures pile lorsque la voix cassée répondit au bout du portable :

— Samuel, j'écoute !

— C'est Laulom, d'après les gars des écoutes téléphoniques, on aurait Lucien Ward au bas de la Sorbonne… à côté des cabines !

— Nom de dieu, j'y vais… je suis à l'Odéon ! Préviens le patron sur son portable ! Et fais boucler le périmètre !

***

2 h 01

Samuel laissa un billet de cinquante sur la table et se rua sur le boulevard Saint-Germain. Sa course était rendue hésitante par l'alcool ingurgité. Par contre, son cerveau se remettait à fonctionner avec sa lucidité coutumière.

Si Ward avait remonté le boulevard Saint-Michel, il avait bien peu de chance de le retrouver. Cependant, si le tueur avait la bonne idée de redescendre le boul'Mich par la rue de l'École de Médecine, il pouvait l'avoir en point de mire dans une petite minute… il sortit son Manurhin sous le regard effrayé d'un trio d'étudiants à la dérive.

– AHAPITRE XXII –

Paris, 6 juillet, 2 h 00

Brosser reprit les écrits de Valard :

« Ce fut derrière un amoncellement de tonneaux abandonnés, dans le recoin le plus bas et le plus sombre à quelques mètres de la sortie ouest du *frigidarium*, que les ouvriers trouvèrent l'entrée du souterrain.

« Sous la protection des armes à poudre, les hommes dégagèrent la place. Avec stupéfaction, le marquis et sa troupe constatèrent la présence d'un gigantesque trou de taupe. Une petite butte de terre et de pierres mêlées qui avait été jusqu'alors masquée par les tonneaux surgit à la lueur des torches. En son centre, béait un trou parfaitement noir d'où s'exhalait une odeur forte d'humus fraîchement retourné.

« De Valard et Cazade s'approchèrent avec méfiance du cratère aux contours instables. Il s'agissait d'une galerie mal étayée qui s'enfonçait dans le sous-sol de Paris.

« "Il faut boucher cette entrée de l'enfer !" s'était instinctivement écrié le tonnelier.

« Mon père lui avait intimé l'ordre de se taire d'un geste de la main : "Non, il faut d'abord comprendre ce qu'est cette créature… nous murerons le passage, ensuite !"

« Le marquis s'adressa aux hommes : "Il me faut trois volontaires en armes et avec des torches !"

« Cazade et deux ouvriers, Baudron et Miller se désignèrent aussitôt. On redistribua les fusils.

« Les quatre hommes, de Valard en tête, disparurent en file indienne dans le trou de taupe.

« Le marquis craignait autant l'éboulement de la galerie de terre que l'apparition du géant. Étant donné sa taille, le monstre devait progresser dans la galerie en rampant comme un serpent gigantesque.

« Pendant une vingtaine de minutes, la descente se poursuivit, silencieuse, à peine ponctuée par la dégringolade de mottes de gravats argileux. Puis le quatuor sentit un vent coulis qui les enveloppait. Un appel d'air d'une qualité différente venait brasser les gaz viciés du trou terreux. Par réflexes, les mains se crispèrent sur les fusils.

« Un paysage nouveau apparut à la lueur des torches.

« "Nous avons rejoint les carrières !" s'exclama le marquis. "La Bête a élu domicile dans les carrières…"

« En contemplant le fantastique paysage de gypse, de calcaire et de grès dont la pâleur trouait plus sûrement l'obscurité que les flammes orangées portées par les hommes, le marquis comprit que la lutte contre le monstre était inévitable. Un moment, il avait cru pouvoir murer le géant dans un trou de galerie. Cependant, le *frigidarium* communiquait avec les carrières souterraines. Or, depuis le XIe siècle, les Parisiens avaient creusé leur sous-sol sans souci d'organisation. Autrement dit, le géant vivait dans un dédale de galeries que personne ne connaissait réellement. En bouchant l'entrée des thermes, le tonnelier n'aurait rien résolu.

« Le monstre régnait, inexpugnable, dans les carrières comme le Minotaure dans le labyrinthe de Dédale.

« Avec anxiété, les hommes observaient ce nouvel environnement. L'un des ouvriers, le dénommé Miller, avait travaillé dans les carrières, quelques années plus tôt. Il précisa au marquis que, d'après ses souvenirs, ils étaient du côté de Port-Royal. À Cazade qui demandait ce qu'étaient ces trous coniques inversés qui semblaient vriller le plafond, Miller expliqua qu'il s'agissait de cloches de fontis. Parfois, la brèche en cône se propageait jusqu'au niveau de Paris et une maison ou une rue s'effondrait dans un fracas infernal comme dans la catastrophe de la rue d'Enfer en 1777 ou celle de Ménilmontant en 1778 qui fit sept morts.

« Le marquis avait constaté avec effroi que les carrières étaient suffisamment larges et hautes (sept à huit mètres environ) pour permettre au géant de se déplacer debout. Dans cet espace, le quatuor n'aurait aucune chance dans un face à face avec le monstre. Il ne laissa rien paraître de son inquiétude. Il ravala son angoisse et chercha au sol d'éventuelles traces de la créature. C'est alors qu'il vit ce qui allait motiver la création de notre ordre des gardiens et, par ricochets, influencer la topographie de la ville de Paris : une écriture primitive sillonnait le chemin des carrières en des zigzags à la signification hermétique. Les signes se propageaient continûment de gauche à droite et de droite à gauche à la manière d'un boustrophédon[1] gigantesque qui semblait se dérouler vers l'infini. Parallèlement à ces formules d'un autre âge, le sol de calcaire était défoncé à intervalles réguliers par les coups de boutoir infligés par les pas du géant.

« Le marquis remarqua tout de suite que le monstre longeait le ruban des écritures sans jamais les toucher ou les enjamber.

« "Avançons, les armes prêtes à tirer !" lança le marquis.

« De Valard ouvrait la marche, sa patte d'oie au poing droit. Au fur et à mesure qu'ils progressaient, le marquis commençait à comprendre les formules tracées à même le gypse. Il s'agissait d'incantations en crétois très ancien, contemporain des premiers boustrophédons. De temps à autre, inexplicablement, une série de trois à cinq mots latins ou hébreux s'intercalaient dans le ruban de protection. Une créature proche des Titans primitifs nommée *Esus* (mot latin) était enfermée en ce lieu et les formules étaient destinées à l'emprisonner aussi fortement que la plus grosse des chaînes de la Bastille. Le problème venait de l'érosion du boustrophédon complètement effacé par portions, conséquence des allées et venues des ouvriers des carrières aussi bien que de l'usure du temps.

---

[1] Boustrophédon. Littéralement "Comme tourne le bœuf". Écriture primitive (du grec et de l'étrusque) utilisée pour décrire les inscriptions dont les lignes se lisent sans interruption de gauche à droite et de droite à gauche, à la manière des sillons d'un champ.

« Aux endroits où le ruban s'interrompait, le géant avait traversé son lien, comme en témoignaient les traces de pas.

« Ils poursuivirent leur exploration du sous-sol pendant vingt bonnes minutes. Miller marchait à la droite du marquis, lui commentant la géographie du lieu. Cazade et le second ouvrier, Baudron fermaient la marche à dix mètres d'intervalle du duo de tête.

« Soudain, une vision onirique se précisa à la frontière du champ lumineux des torches : la maquette imposante d'une ville sculptée à même la pierre se détachait du mur de la carrière !

« Miller sourit : "C'est la forteresse de Port-Mahon, une ville de Minorque… nous ne sommes pas loin des carrières sous la plaine de Montsouris !"

« Oubliant toute prudence, les quatre hommes se regroupèrent en une troupe compacte face au petit monument insolite. La sculpture ne mesurait guère qu'une cinquantaine de centimètres de haut mais elle s'étalait sur plusieurs mètres.

« Cazade se tourna vers Miller : "Qui a fait ça et pourquoi ?"

« L'ouvrier eut un mouvement des épaules : "J'ai oublié son vrai nom mais, entre nous, on le surnommait Beauséjour. C'était un vétéran des armées de notre roi. Il disait qu'il avait passé plusieurs années dans cette prison espagnole. Quand on avait fini notre travail aux carrières, Beauséjour, il restait ici à sculpter la pierre. Il a commencé en 1777 et il a fini en 82."

« Cazade s'esclaffa : "Et il vient souvent admirer son ancienne prison, ton Beauséjour ?"

« Miller fit une pause avant de répondre : "Quand il eut fini sa construction, Beauséjour a voulu abattre un pilier tourné que l'on avait laissé en place pour soutenir le ciel de la galerie. Sûrement qu'il désirait élargir le chemin jusqu'à son œuvre… il s'y est mal pris et la masse de pierre l'a écrasé sans toucher sa construction !"

« Le marquis de Valard sursauta : "En quelle année a eu lieu cet éboulement, dites-vous ?"

« Miller répéta la date.

« Mon père désigna la maquette de Port-Mahon : "À n'en pas douter, ce Beauséjour est involontairement responsable de l'apparition de notre monstre !"

« Cazade le pressa de s'expliquer : "Marquis, quel rapport y a-t-il entre ce pauvre gars mort écrasé et cette créature que nous traquons ?"

« Baudron et Miller cessèrent d'observer les alentours pour se concentrer sur les explications du marquis. À cet instant-là, le quatuor avait oublié toute prudence, obnubilé par la démonstration de Valard : "Le géant était sûrement emmuré dans une cavité au cœur des carrières. En provoquant l'abattement du pilier tourné, Beauséjour a ouvert une sorte de prison séculaire… et depuis deux ans, cette bête doit errer dans les souterrains de Paris. Sans votre vigilance, Cazade, nous n'aurions pas encore…"

« Un brame terrifiant interrompit le monologue de mon père. Accaparé par la quête d'une explication logique, le quatuor avait abaissé toutes ses défenses.

« Selon les souvenirs du marquis, il s'agissait d'une créature légèrement plus petite qu'un homme, à la peau visqueuse, au visage sans figure poussant sans interruption des cris inhumains. Cette chose n'avait aucun point commun avec le géant à la faux

décrit par le contremaître Despons. Mon père la dépeignait plutôt comme une silhouette de grand brûlé qui aurait été enduite d'une gelée répugnante.

« Par la suite, il désigna cet être sous le terme de "visqueux". À ce propos, je constate que les autres gardiens européens ont définitivement officialisé ce mot à la date où je rédige ces notes, en 1831. Nous utilisons tous cette appellation pour désigner les créatures parasitaires qui grouillent autour des fissures et des êtres immortels que nous devons maintenir hors de notre monde. Selon moi, les visqueux seraient des êtres humains coincés dans les fissures et agressés par des sucs acides à effets lents qui les défigureraient. Je n'ai cependant aucune preuve pour démontrer cette hypothèse… »

Éric sursauta à la lecture de cette phrase. Il pensa aussitôt à Aurélie prisonnière de ces fissures. Le jeune homme se força à écouter la suite du récit :

« Le visqueux agrippa l'ouvrier Baudron qui hurla de terreur. La confusion était totale. Cazade laissa tomber sa torche et brandit son fusil. À bout touchant, il fit exploser horriblement la tête du visqueux.

« Le quatuor n'eut pas le temps de se ressaisir. Une gigantesque faux trancha en deux le corps de l'ouvrier Miller. Un géant barbu, légèrement courbé pour se mouvoir dans cette partie basse des carrières, se penchait sur les trois survivants.

« Mon père seul brandissait encore une torche. Il eut le réflexe de lever sa patte d'oie vers les yeux du monstre. Les projectiles fusèrent dans un fracas assourdissant, amplifié par la structure des cavernes.

« Le géant poussa un cri.

« Les trois hommes tentèrent de le contourner.

« Baudron fut broyé comme un insecte entre la paroi de pierre et la main gauche de la créature. De Valard et Cazade réussirent à passer. Pour protéger leur fuite, le marquis jeta sa torche et les deux hommes s'engouffrèrent dans le dédale obscur des carrières.

« La poursuite qui s'ensuivit fut cauchemardesque. Les deux mortels entendaient le géant, quelques mètres derrière eux dans la nuit totale. Alors, ils décidèrent d'un commun accord de se séparer afin de perdre plus facilement la créature.

« Mon père se souvint d'une interminable fuite dans le noir qui dura une trentaine d'heures. Au début de l'impitoyable poursuite, Esus se trouva à quelques mètres à peine de lui. Seules les formules toujours intactes à cet endroit du boustrophédon l'empêchèrent de pulvériser le marquis. La créature fouettait l'air de sa faux, incapable de traverser le mur ésotérique invisible des formules séculaires. En longeant la paroi des carrières, pour ne pas passer du mauvais côté du boustrophédon, de Valard quitta la zone dangereuse. Deux ou trois fois, le marquis s'assoupit le dos contre un mur. Il entendit alors des murmures incompréhensibles et des plaintes qui lui étaient adressées en des langues inconnues, à jamais oubliées des hommes. Un être visqueux le toucha même au visage… il se retint de hurler de peur pour ne pas attirer le géant !

« Finalement, mon père retrouva le chemin de taupe et, en courant, à bout de force, il réapparut dans la salle du *frigidarium*.

« L'attendaient Cazade, le visage blême et crispé d'angoisse et une cinquantaine d'hommes d'armes du roi.

« Le géant ayant pris en chasse mon père, le tonnelier était rentré en longeant les carrières par le chemin pris à l'aller. Au nom du marquis de Valard, il avait prévenu les autorités royales… »

Brosser se tut et releva les yeux du document :

— Je saute une trentaine de lignes peu intéressantes, expliquant comment de Valard prit la décision de combler ce qu'il appelle « un trou de taupe géant » et de murer l'accès au *frigidarium* de Cluny… voici, par contre, ce qui concerne les gardiens des fissures :

« Le roi Louis XVI fut finalement convaincu de l'imminence du danger qui errait dans le sous-sol parisien. Le marquis avait entrepris des recherches dans ses ouvrages ésotériques. Il avait retenu par cœur certaines parties du boustrophédon et élucidé la disposition en courbes des coniques des consoles en pierre des Nautes. Ce savoir oublié qu'il tentait de reconstituer, nos ancêtres gallo-romains l'avaient connu. À l'aide de formules apotropaïques et de courbes mathématiques magiques, ils avaient appris à museler leurs dieux. Puis des pans entiers du savoir humain avaient été éradiqués par le christianisme.

« Je n'écrirai jamais assez quel homme remarquable fut mon père ! Il était un puits de science et de sagesse. Après un an de labeur acharné, il élabora une nouvelle prison pour neutraliser le géant Esus. Depuis plusieurs années, les résidents proches du cimetière des Innocents se plaignaient de l'insalubrité de leur quartier. À cause de l'accumulation des morts, le sol s'élevait à plus de deux mètres au-dessus du niveau des rues adjacentes et l'administration royale songeait à évacuer certains cimetières saturés de corps, véritables foyers d'infection en plein centre ville.

« Le marquis de Valard avait élaboré un nouveau labyrinthe dont la structure reposait sur certaines figures géométriques connues des Grecs dès le IIIe siècle avant Jésus-Christ comme les coniques d'Apollonios de Perga. En outre, certaines formules caractéristiques des boustrophédons devaient être clairement exposées pour couper toute retraite au géant Esus.

« En 1786, on commença à transférer le cimetière des Innocents dans l'ancienne carrière située sous la plaine Mont-Souris (sic) au lieu-dit de la Tombe Isouard (sic). Ainsi naquirent les Catacombes. Ce travail énorme mis en œuvre par mon père n'est toujours pas achevé et, moi-même, je risque fort de n'en point voir la fin. En tant que nouveau gardien des fissures, je continue à superviser les travaux d'aménagement de l'ossuaire des Catacombes. Cependant, il faudra bien une trentaine d'années encore avant que l'évacuation soit achevée. Alors, les six millions de cadavres de Saint-Étienne-des-Grès, de Saint-Benoît, de Saint-Julien-des-Ménétriers, de Saint-André-des-Arts ou de Saint-Jacques-de-la-Boucherie reposeront dans le sous-sol parisien. Les os et les crânes seront disposés suivant les plans établis par mon père selon une logique connue de lui seul.

« S'il ne s'est pas trompé dans ses calculs et ses interprétations des boustrophédons, Esus l'immortel restera à jamais prisonnier des Catacombes. »

— Magnifique ! s'exclama Dominique. Franz avait tout juste eu le temps de me suggérer cette origine concernant les ossuaires entreposés dans les carrières souterraines…

— J'ai vérifié dans *Le Paris sous Paris* de Maurice Barrois et dans *Le livre des hantises* de Bergal, ajouta Brosser. Tout concorde au point de vue datation en ce qui concerne la mise en chantier des Catacombes… débutée en 1786 et achevée en 1860 !

En outre, les historiens attribuent aux facéties des ouvriers le curieux rangement des os et des crânes dans les rangées de l'ossuaire.

Joachim émit un petit ricanement aigre :

— L'habituel bon sens des historiens qui préfèrent expliquer par le hasard ce qui ne relève pas du strict cartésianisme ! Mon cher Brosser, le document que vous venez de nous lire est, hélas, parfaitement authentique. Aussi loin que je me le rappelle, il a toujours fait partie des archives des gardiens parisiens.

— Que pouvons-nous faire ? demanda Éric. Apparemment, vous ne disposez pas des écrits complets de la famille de Valard…

— De toute façon, Esus n'est plus dans les Catacombes ! intervint Dominique. Il a été libéré par un nouvel éboulement, comme celui provoqué par Beauséjour, datant de quelques jours ou de plusieurs mois et il rôde en des endroits non balisés, quelque part dans les trous de gruyère du sous-sol parisien…

— Dominique, ce que vous venez de dire ! s'exclama Joachim. Évidemment, c'est une partie de la solution. Le tremblement de terre à Assise, en septembre dernier… c'est la catastrophe géophysique la plus récente en Europe… ce séisme a sûrement un lien avec la créature du Palatin et le géant de Cluny !

— Vous pensez que le séisme d'Assise est lié aux retours de Tarvos Trigaranus à Rome et d'Esus à Paris ? demanda Brosser dubitatif.

Joachim regarda la petite assistance :

— Oui, je crois que ces deux dieux du pilier des Nautes ont été libérés par un tremblement de terre !

– IHAPITRE XXIII –

Paris

Couput avait eu envie de conduire vite en malmenant les commandes de l'Escort rouge. Son instinct de séducteur lui avait édicté *in extremis* une tactique opposée. Il ne connaissait pas Odile depuis longtemps mais il sentait confusément que cette fille faisait disjoncter les mecs. Elle les privait de toute lucidité par ses attitudes contradictoires. Tantôt Lolita féline, tantôt femelle agressive, elle phagocytait les mâles avec sa sexualité reptilienne de constrictor.

Maintenant, il prenait un malin plaisir à rouler en respectant les limitations de vitesse et les priorités à droite. L'homme et la femme fumaient sans dire un mot. Petit à petit, le commissaire sentait qu'il regagnait des points. Odile frémissait de tensions internes en tirant sur sa Camel. Le silence bâtissait une brume de non-dit à l'odeur de clopes. Pour se calmer, ils se forçaient à regarder les lumières du fleuve et de la ville. L'Escort passa le pont d'Austerlitz, longea les quais et, devant l'Institut du monde arabe, elle obliqua vers la rue des Écoles.

— Où habites-tu, exactement ? demanda Couput.

— File vers l'avenue du Maine… après, je t'expliquerai !

Pour bien montrer qu'un autre homme l'attendait, elle consulta sa montre :

2 h 15 min.

***

Lucien Ward pensait qu'il trouverait un épicier ouvert du côté de Saint-André-des-Arts. Il ramènerait quelques canettes de bière fraîche à l'hôtel, ainsi il pourrait tenir jusqu'au rendez-vous de Romuald.

Un chantier à ciel ouvert cerné de barrières métalliques barrait le trottoir gauche du boulevard Saint-Michel, au niveau de chez Gibert. Il décida de rejoindre SADA via la place de l'Odéon et traversa finalement en direction de la rue de l'École de Médecine. Ward marchait vite, échafaudant des plans pour un futur plus rose lorsqu'il entendit le bruit de chaussures qui claquaient sur l'asphalte.

Il se retourna et vit le flic qui courait dans sa direction, un flingue à la main. Le type était trop loin pour tirer mais il n'allait pas tarder… dans le même temps, il aperçut l'Escort rouge qui ralentissait à une quinzaine de mètres de lui, bloquée par le feu rouge.

***

La journée du commissaire Couput s'étirait en longueur. Cela faisait presque vingt-quatre heures qu'il n'avait pas dormi. À peine sorti du lit d'une inconnue, il avait rencontré Odile et hérité d'une enquête étrange. L'Escort rouge approchait à faible allure de Cluny. De la rue des Écoles, on ne distinguait pas le dispositif policier qui interdisait l'accès des thermes de jour comme de nuit. Ses hommes étaient discrets et efficaces.

Couput avait toujours aimé regarder Cluny, la nuit. Ces énormes pierres éclairées par des projecteurs au sol étaient autant de joyaux du passé parisien qui défiaient les fast-food et les autos du Quartier latin actuel.

Après une journée harassante de mise en place de l'enquête, il y avait eu ce restaurant avec Odile puis cet affrontement sexuel… et, enfin, cet affrontement moral… Couput sentit qu'il se détendait insensiblement. Il avait tenu grâce à ses nerfs. Là, il dormait presque. Sa conduite devenait automatique. L'attitude d'Odile n'avait plus aucune importance. Dans une demi-heure, au plus tard, il retrouverait son appartement.

Le commissaire flottait.

Il mit le levier de vitesse au point mort.

La Ford glissait maintenant vers le feu rouge.

Couput regardait distraitement les ruines de Cluny.

Odile fumait, cherchant une formule cinglante pour réveiller son nouvel amant…

La porte du passager s'ouvrit en grand. Un homme à la forte odeur de sueur et de tabac l'arracha du véhicule.

Ward bloqua Odile contre son torse, à l'aide du bras gauche. Avec sa main droite, il lui enfonçait son revolver sous le menton.

— Tu bouges, le flic et j'éclate cette nana ! gueula Ward.

À cent mètres, Samuel cassa net sa course. Son bras armé fouettait l'air comme une branche de saule malmenée par le vent.

Dans la voiture, Couput reprenait tous ses esprits. Il vit Ward qui criait après Samuel. Les deux hommes étaient armés et se faisaient face. Odile était en grand danger. Elle servait de bouclier au tueur.

Couput se pencha vers la boîte à gants. Il pesta contre lui-même.

Il avait laissé son revolver de service et son portable chez lui.

– AHAPITRE XXIV –

Galgenberg, faubourg de Bruxelles, trois jours après le vendredi saint 1370, fin d'après-midi

Le vieil Aaron guidait le rabbin Schatz à travers les ruelles des Marolles. La peste sévissait sur Bruxelles, et les bourgeois retranchés derrière la muraille de la ville payaient un aussi lourd tribut à l'épidémie que les quartiers populaires du faubourg. Les deux hommes contournèrent la léproserie et se dirigèrent vers le Galgenberg, le mont des Potences.

— Ils les ont brûlés puis ont laissé les corps aux charognards, geignait Aaron. Hier soir, je me suis décidé à aller chercher le cadavre de ma fille… avec tous ces enterrements de nuit, je pensais passer inaperçu !

Schatz n'avait pas cinquante ans mais son savoir était incommensurable. Dès que le vieil homme était venu lui expliquer son étrange découverte, le rabbin n'avait pas hésité à le suivre. La communauté juive venait d'être cruellement frappée par le massacre d'innocents envoyés au bûcher pour un vol d'hosties à Sainte-Gudule. En ces temps d'épidémie, la population indigène se tournait d'abord vers la communauté juive, la rendant responsable du grand mal. Le moindre incident servait de prétexte à un sacrifice humain maquillé en parodie de justice. Les Chrétiens ne voulaient pas l'avouer mais ils avaient brûlé des Juifs pour enrayer la peste galopante. Malgré l'interdiction, Aaron avait voulu récupérer la dépouille de son enfant.

— Je me suis caché dans ce bosquet d'arbustes ! dit Aaron, à quelques mètres du bûcher.

Le brasier infernal juché sur la collines aux potences défiait les vents purificateurs. L'odeur de bois calciné et de chair brûlée se maintenait, entêtante, malgré les jours passés et les courants d'air.

Pendant quelques secondes, le rabbin Schatz contempla d'un air écœuré le massacre organisé par les hommes puis il se dirigea vers le lieu indiqué par Aaron.

L'amas végétal était constitué d'une dizaine de buissons épineux et d'enchevêtrements de ronces. Les Bruxellois ne fréquentaient guère le Galgenberg et, en outre, la cachette du vieil Aaron était peu attirante.

— C'est en bougeant pour trouver une position accroupie sans être lacéré par les ronces que j'ai senti le contact de la pierre, expliquait Aaron.

Schatz ramassa un long bâton et se fraya un chemin dans le bosquet. Il repéra l'endroit indiqué par le vieil homme et gratta la terre tout autour.

— Tu as raison, fit-il, il y a une dalle de pierre juste en dessous.

Le rabbin tapa rapidement plusieurs coups avec le bâton. Il n'y eut aucun écho.

— Non, ce n'est pas vraiment une dalle, ajouta-t-il, ou alors elle est inexplicablement très épaisse ! Elle ne sonne pas creux.

Schatz s'agenouilla et commença à dégager la terre et l'herbe sèche.

— Aide-moi ! ordonna-t-il. Je veux voir à quoi cela ressemble.

Aaron s'accroupit. À eux deux, ils mirent très vite à jour un carré de pierre de cinq mètres de côté. La terre noire cachait en partie une inscription usée par les siècles.

D'un geste nerveux, Schatz frotta les lettres gravées dans la masse.

Treize lettres réparties en deux mots apparurent :

MARS SMERTRIUS

Le castrum de Bruocsella avait été créé par Charles de Basse-Lotharingie dans un coude de la Senne vers la fin du Xe siècle. L'érudit rabbin Schatz connaissait parfaitement les origines de la ville de Bruxelles. Or, cette inscription était indiscutablement plus ancienne. Elle remontait peut-être même à l'époque de la guerre des Gaules…

Schatz avait visité Rome dans sa jeunesse et il se souvenait des inscriptions latines sur certaines ruines. Ces treize lettres lui rappelaient ces vieilles pierres.

Il avait entendu parler du dieu romain Mars mais Smertrius lui était parfaitement inconnu.

Les deux hommes étaient agenouillés depuis dix minutes sur la pierre plate lorsqu'une secousse brève ébranla imperceptiblement le sol.

— Rabbin, qu'est-ce que c'est ? demanda Aaron sous le coup d'une peur intense. On dirait que ça vient d'en dessous… de très bas !

Schatz plaqua l'oreille contre la pierre.

Il demeura ainsi immobile, puis il se redressa, le visage livide.

— Aaron, ton couteau, donne-le !

Le vieil homme sortit un outil grossier qu'il tendit à son rabbin.

Alors, sans un mot, Schatz s'appliqua à graver, en haut et à droite de la pierre carrée, une étoile de David.

— Aaron, n'en parle plus à personne ! ordonna-t-il d'une voix tremblante. Oublie tout ce que tu as vu et entendu… j'en informerai l'échevin Everard T'Serclaes en personne ! Que ce lieu maudit ne soit connu que de nous trois.

Puis le rabbin Schatz camoufla consciencieusement la dalle sous une mince épaisseur de terre.

– AHAPITRE XXV –

Paris

Dominique reposa la tasse de thé et sourit à Éric :

— En quoi consistait donc votre thèse ?

— Ah ma fameuse thèse ! Accrochez-vous bien, je vais vous donner son véritable titre, celui qui est inscrit au registre de la Sorbonne : « Ébauche d'une approche sémiotique de la conception picturale d'Eugène Delacroix exprimée dans son *Journal* (1822-1863) », fit ironiquement Éric… thèse en cours, « éternellement en cours » faudrait-il ajouter !

Dominique émit un sifflement d'admiration.

— Que se cachait-il derrière cette approche sémiotique ? dit-elle.

Éric réfléchit, vida son café, hésitant entre le ton de l'ironie et l'envie d'expliquer ce travail qui l'avait absorbé pendant plusieurs années, en vain.

— Un exemple… de mémoire ! À un certain moment, dans son *Journal*, Delacroix écrit « les choses qu'on éprouve seul sont bien plus fortes et vierges. Quel que soit le plaisir de communiquer son émotion à un ami, il y a trop de nuances à s'expliquer, ce qui affaiblit l'impression de chacun »… Eh bien, mon boulot consistait à montrer comment cette méfiance de Delacroix vis-à-vis de la parole et de l'écrit a influencé en profondeur sa conception romantique de la peinture. Pour cela, la théorie triadique de Peirce est particulièrement bien adaptée afin d'analyser…

— Hum, je préfère Caspar David Friedrich à Delacroix. Il y a une tentative de représenter l'infini et les mystères de l'au-delà qui m'a toujours fascinée. Vous savez que mon maître Franz Kappus m'a abordée lors d'une exposition Friedrich à Hambourg ? J'étais en véritable extase devant *Le Moine au bord de la mer*… il a compris que j'étais en quête de quelque chose que j'ignorais moi-même…

Avant de poursuivre, Dominique fixa Éric d'une façon plus intense :

— En fait, dit-elle, je crois en la réincarnation… si j'aime Friedrich, c'est sûrement que je l'ai connu dans une existence antérieure ou que j'ai été un artiste contemporain proche de ce peintre ou… que je fus Friedrich lui-même !

Ils rirent de bon cœur.

— Donc, d'après vous, mon amour pour Delacroix signifierait que, dans une vie antérieure, je fus proche de lui, physiquement, moralement ou bien artistiquement…

— Oui, à la fin du XIXe siècle, vous avez dû être un supporter de Delacroix, à votre façon…

— Oui, oui… j'ai dû être Chassériau, Baudelaire ou, plus lointain, Rodin ! ironisa-t-il.

Joachim Belloy entra dans la pièce en discutant bruyamment avec Philippe Brosser. Le marivaudage discret qui s'établissait entre Éric et Dominique s'arrêta net.

— Nous avons consulté nos archives internationales à Athènes via internet mais nous n'avons rien concernant le mythe d'Esus et de Tarvos Trigaranus, tonitrua Joachim. Les livres collectés par notre ami Brosser sont effectivement exhaustifs sur la question des dieux gaulois ! Quant aux piliers des Nautes, ils furent donc trouvés en 1711 sous le chœur de la cathédrale Notre-Dame et récemment transférés à Cluny grâce à Franz Kappus et à certains de ses appuis politiques. Franz devait penser qu'ils pourraient ultérieurement servir de bornes apotropaïques…

— Maître Kappus ne m'avait pas encore initiée à toutes les subtilités des fissures parisiennes, fit Dominique.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda Éric.

Joachim grimaça :

— Je crains que nous ne soyons obligés de monter dans les jours à venir une expédition dans le sous-sol parisien.

Le vieux gardien se tourna vers l'inspecteur Brosser :

— Vous avez un contact à l'inspection des carrières et aux égouts de Paris ?

Philippe Brosser acquiesça :

— Nous collaborons souvent avec les égoutiers, dès qu'il y a un cadavre dans les égouts ou lorsqu'ils travaillent près de la Banque de France. Quant aux carrières, il ne devrait pas y avoir de problème non plus !

— Comment allons-nous neutraliser ce monstre ? fit Éric. Quand vous parlez de « dieu gaulois », vous voulez dire qu'il est immortel ?

Joachim leva les bras comme dans un pièce de boulevard.

— Mortel ou immortel ? telle est la question ! déclama-t-il. Ces êtres ne sont pas humains. Leurs organismes n'obéissent pas aux mêmes lois biologiques que les nôtres. Par exemple, je crois personnellement qu'un siècle ne représente guère pour eux qu'une petite semaine pour nous. Ils craignent l'électricité, le feu, cela a été prouvé, et nous utilisons donc contre eux des sortes de gaffes électriques à très haute tension ou des lance-flammes. Ce qui ne sera pas possible dans les égouts à cause des nappes de gaz résiduel. Pour l'armement classique, disons qu'une grenade à main leur inflige autant de dégâts qu'une carabine à plomb. En deux siècles d'existence de notre société des gardiens, nous en avons réduit en cendres trois dont le Minotaure ! Sont-ils pour autant morts ?…

La sonnerie du téléphone retentit dans la pièce de l'ordinateur où Joachim et Brosser avaient consulté internet.

— Ah merde, ça c'est sûrement une urgence au Quai ! pesta Brosser.

***

Samuel braquait son Manurhin sur Ward, bras droit tendu comme s'il désignait la tête du tueur. L'adjoint avait reconnu Couput au volant de l'Escort. Il songea qu'à eux deux, ils pourraient coincer Ward sans trop de casse. La main gauche de Samuel tenait son portable. Avec le pouce, il composa le numéro de Laulom au Quai. Il obtint aussitôt le numéro 5 du groupe Cou-Cou. Étant donné la situation, le numéro 2 était provisoirement le chef des opérations :

— Ici, Samuel, j'ai Ward à vingt mètres dans ma ligne de mire… il a une femme en otage… coin boulevard Saint-Michel, rue de l'École de Médecine… Cou-cou est hors service, je ne peux pas te dire pourquoi… t'informes Brosser et les autres, terminé !

Couput sortit de l'Escort, mains en l'air, à la fois pour mobiliser l'attention de Ward et pour montrer à Samuel qu'il n'était pas armé. L'adjoint ne pourrait pas compter sur une intervention du commissaire.

Pendant quelques secondes, la scène se figea. Odile et les trois hommes étaient pétrifiés. Le silence de la nuit était à peine troublé par le claquement de boutons de culottes qui s'entrechoquent d'un vieux diesel qui ronflait, cinquante mètres plus loin, à un feu rouge.

Soudain, des sirènes lointaines mugirent de la place Maubert et de l'Île de la Cité. L'opération de blocage du Quartier latin débutait en fanfare. Ward s'accrochait désespérément à Odile. Il cherchait une échappatoire. Mentalement, il fit le bilan de la situation : un otage, cinq balles, un flic qui le menaçait déjà et les autres qui cernaient le quartier. Ce soir, il avait la poisse. Un instant, il envisagea de négocier mais il était à découvert. Dès que les flics se pointeraient en nombre, il serait foutu… alors, il vit le chantier à ciel ouvert et la tranchée qui semblait sans fond, collée comme une sangsue au cylindre de béton d'un accès aux égouts, juste derrière les barrières métalliques.

Il empoigna la fille et recula en fixant Couput et Samuel. Ward risqua un bref coup d'œil en arrière. D'une talonnade rageuse, il bouscula une barrière et il aperçut ce qu'il espérait… le regard d'égoutier dont la plaque n'avait pas été remise en place !

La voix du conducteur de l'Escort retentit, stoppant Ward dans son élan.

Couput connaissait le tempérament de l'adjoint Samuel et il craignait que celui-ci ne tire :

— Lâche-la et prends-moi en otage ! Je suis commissaire à la Criminelle… je te serai une meilleure couverture.

Samuel grimaça en écoutant son supérieur. Il considérait que ce que venait de dire Couput était une connerie.

Les sirènes des premières voitures de police se rapprochaient du lieu de l'affrontement.

Ward faisait la même taille qu'Odile. Il se colla vivement contre elle pour se protéger et l'entraîna devant le disque béant en une étreinte potentiellement mortelle.

Il lui murmura hargneusement à l'oreille :

— Toi, la femme du flic, tu fais exactement la même chose que moi sinon je te bute…

Odile frissonna en voyant la gueule noire de la bouche d'égout. Elle espérait que les deux flics allaient la sortir de cette galère avant la plongée dans le noir.

Ward descendit le premier dans le cylindre obscur.

Elle hésita à se jeter au sol. La peur de prendre une balle dans les reins l'en empêcha.

La main gauche du tueur se referma sur sa cheville :

— Descends !

Et tous les deux disparurent dans le boyau de béton.

Samuel et Couput coururent jusqu'au regard.

Avec précaution, l'adjoint se pencha vers l'ouverture :

— J'entends le claquement de leurs pas… ils progressent dans le noir.

Couput se releva et se précipita vers l'Escort. Il fouilla dans la boîte à gants et en extirpa une lampe torche. À cinq cents mètres, une première voiture de police pointait ses lumières bleutées.

Couput se planta devant Samuel :

— Passe-moi ton revolver ! Tu te mets en relation avec les égoutiers et tu essaies de boucler le réseau. Il va tenter de ressortir par une autre bouche.

À contrecœur, Samuel tendit son arme de service. Le commissaire lui donna une tape affectueuse sur l'épaule.

— C'est à moi de lui reprendre cette fille. Allez, t'es le chef maintenant !

Couput disparut à son tour dans le sous-sol parisien alors que la première Renault tricolore pilait net devant l'adjoint Samuel. Les hommes en uniforme jaillirent l'arme au poing.

Samuel gueula :

— Vous vous dispersez, deux hommes par bouche d'égout, il doit y en avoir tous les cinquante mètres ! Vous prévenez les autres voitures !… et vous m'appelez le service de garde des égouts du secteur !

***

Brosser raccrocha le téléphone et revint dans la pièce principale :

— Une tuile ! dit-il à Joachim. On a un tueur en cavale aux alentours de Cluny. Faut que j'y aille !

TROISIEME PARTIE

PARIS SOUS PARIS / BRUXELLES-GALGENBERG

Le rituel et le geste.
Si certains gestes commencent à être reconnus
par l'agencement de bon nombre des puits évoqués…,
leur raison d'être reste une énigme. On peut y voir
une manifestation d'une activité religieuse. Le puits, avec
ses dépôts profonds et certains agencements particuliers,
viserait alors une divinité chthonienne.

Rituels celtes d'Aquitaine, 1996,
Richard Boudet, éditions Errance.

De tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves.

Jules César

– AHAPITRE XXVI –

Bruxelles, Palais de justice anciennement Galgenberg, 6 juillet, 2 h 55

Francis Bernstein gravissait l'ancien mont des Potences par le square Breughel l'ancien. Il prit le trottoir de la rue de l'Épée au niveau de l'estaminet *Le Chicon Masqué* puis s'arrêta un instant, trop essoufflé pour continuer à ce rythme. Pendant la courte halte, il leva la tête vers le Mammouth. La coupole menaçante, ombre formidable dans le ciel gris pâle, dominait le quartier des Marolles. Les pendus du Galgenberg avaient été remplacés par une silhouette bien plus impressionnante. La rumeur populaire voulait que Léopold II ait édifié le Palais de justice à cet emplacement pour bien rappeler aux Marolliens que le royaume belge ne les oubliait pas et pouvait sévir avec célérité et rigueur…

« Pauvres innocents ! » murmura Francis Bernstein.

D'après ce que les gardiens savaient de Mars Smertrius, le Titan aurait été emprisonné par l'armée romaine dans une fosse incroyablement profonde que les troupes de César auraient empierrée. L'échevin Everard T'Serclaes mentionne la découverte en 1370 de cette dalle-prison dans des écrits secrets conservés de génération en génération par un notable de Bruxelles. Lors de l'indépendance de la Belgique, en 1830, le parchemin de l'échevin fut confié à la famille royale. Ce fut Léopold II, sur les conseils du gardien Poelaert, qui prit la décision de consolider la prison de Smertrius en édifiant le Palais de justice.

Le vieil antiquaire reprit son ascension par la rue des Minimes, artère pentue en forme de Z renversé. Le Mammouth attendait son gardien car, au fond de ses entrailles, un autre colosse s'agitait qui risquait de le mettre à terre.

***

Jacques-François gardait son calme mais un autre que lui aurait fui en hurlant. Le second gardien de Bruxelles progressait avec difficulté dans le grand escalier qui s'enfonçait dans les entrailles du Galgenberg. Un violent séisme très localisé agitait les caves du Palais de justice. Les énormes pierres choisies par Poelaert résistaient mais une force incontrôlée se déchaînait contre elles. Jamais, depuis l'élévation du Mammouth, Mars Smertrius n'avait tenté une attaque aussi violente. Les coups de butoir se suivaient avec des intervalles de trois à cinq secondes. Alors qu'il dévissait la dernière hélice de l'escalier, une onde de choc propulsa Jacques-François à terre.

Son arcade sourcilière gauche éclata en percutant le mur. Groggy, le gardien se releva en titubant.

Il fallait à tout prix qu'il voit en quel état était la dalle de blocage !…

Un filet de sang lui coulait le long de la joue jusqu'à la commissure des lèvres. Il grimaça à cause du goût soudain dans sa bouche.

Il déboucha enfin dans la salle qui recelait la dalle posée par les légions romaines de César à l'époque où Bruxelles n'était qu'un ensemble de collines arrosées de marécages… aux temps lointains où les armées de Rome avaient vaincu les Gaulois et leurs dieux belliqueux…

Sous les yeux de Jacques-François, l'horreur tant redoutée se produisit : instantanément, une cassure franche et nette fendit la dalle de Mars Smertrius suivant une de ses diagonales.

Un hurlement terrible monta du fond de l'abîme terrestre.

La prison du Galgenberg venait de céder !

***

Francis Bernstein ressentit les secousses alors qu'il n'était plus qu'à cent mètres du Palais de justice. Véritable fourmi au pied du Mammouth.

Malgré lui, il leva la tête vers l'édifice. La perspective renversée lui rappela un dessin animé de Grimaud. Un sentiment d'impuissance l'envahit. Il songea à Jacques-François enfermé à l'intérieur. Son disciple était-il prêt à affronter le dieu gaulois ?

Le vieux gardien mobilisa toutes ses forces morales et physiques pour pénétrer dans le Palais, cette arène où un être titanesque s'apprêtait à affronter deux simples mortels. Il actionna avec sa propre clef la haute porte latérale et s'engouffra dans le grand escalier de pierre. Plus haut, c'était la vaste salle surmontée par la coupole, plus bas, c'était le sous-sol inconnu de tous les plans officiels du Mammouth. Le bâtiment tremblait sur ses bases comme si un gigantesque métro roulait dans ses fondations. En titubant, Francis Bernstein atteignit les premières rampes qui allaient le mener en enfer…

C'est à ce moment que la dalle, quelques dizaines de mètres en contrebas, se fendit en deux et que le Titan poussa son cri.

Du fond de son gouffre, Mars Smertrius comprit qu'il était désormais libre.

Aussi puissant qu'un bélier gigantesque, Smertrios, le dieu gaulois du pilier des Nautes de Cluny défonçait les restes du couvercle de gravats qui le maintenaient encore sous terre. En poussant des grognements formidables, le Titan grimpait à la surface.

Francis Bernstein vit Jacques-François sanguinolent et impuissant qui remontait en courant, puis des dalles de marbre et de pierre explosèrent comme sous l'effet d'une grenade ultrapuissante.

Le vieil antiquaire eut juste le temps d'apercevoir un immense visage barbu à la peau luisante et grise comme celle d'un crocodile qui remontait de l'abîme. Il aperçut encore l'arbre qui servait de massue dans une main horrible.

Une pierre percuta le front du gardien. Bernstein perdit connaissance dans l'escalier qui se lézardait et s'effondrait sur lui-même.

– AHAPITRE XXVII –

Paris sous Paris, 2 h 35

Sous le coup de la colère, Couput avait descendu l'échelle métallique sans se soucier de l'obscurité qui l'enveloppait au fur et à mesure qu'il s'enfonçait. Puis, le silence, la puanteur et le noir des égouts le saisirent à l'instant où il posa le pied sur la banquette de béton. Une odeur fétide d'eau de vaisselle stagnante lui emplit les sinus. Il venait de pénétrer dans un monde totalement inconnu et forcément hostile. Avec horreur, il pensa qu'Odile et Ward étaient à quelques mètres de lui, sans la moindre lampe torche. Un hasard malveillant avait embarqué sa nouvelle maîtresse dans un cauchemar hallucinant. Lui-même hésitait à allumer sa lampe. Il lui aurait fallu de la lumière pour comprendre exactement où il se trouvait mais le moindre faisceau lumineux le transformerait en cible de tir aux pigeons…

Parfaitement immobile, il commençait à entendre la vie de l'égout. De l'eau ruisselait à quelques centimètres de ses pieds, des rats couraient pas très loin à une vingtaine de mètres et des pas rapides claquaient tantôt dans l'eau, tantôt sur le béton à une cinquantaine de mètres devant lui.

Ward obligeait Odile à courir dans la nuit puante, suintante et grouillante du sous-sol.

Alors Couput alluma la lampe torche. Et, lui aussi, il se mit à courir.

***

Pour Odile qui baignait dans la littérature française depuis la plus tendre enfance, cette descente infernale dans les égouts rappelait le dénouement des *Misérables*. Parmi les nombreux passages d'anthologie de la prose du père Hugo, la fuite de Jean Valjean et de Marius dans les ténèbres des égouts l'avait toujours écœurée et terrifiée. Le romancier avait mis tout son génie pour exprimer la noirceur et la crasse de ce Paris sous Paris.

Hélas, ce soir, la puanteur était réelle et son compagnon de route était un tueur qui la rudoyait.

Des éclaboussures d'eau souillée lui claquaient les chevilles. Rapidement, elle songea aux maladies potentiellement transmissibles par ces eaux usées. La double crainte du pistolet et de l'obscurité totale fit taire cette angoisse séculaire des hommes vis-à-vis de leurs égouts.

La main de son tortionnaire se referma méchamment sur son bras gauche. Ils étaient arrivés sous un nouveau regard. Une faible lueur transperçait le disque de métal et tombait dans le cylindre de montée.

Ward la força à grimper les premiers niveaux de l'échelle lorsqu'un bruit de course résonna au-dessus de leurs têtes. Des éclats de voix amplifiés et déformés leur parvenaient à travers la cheminée de béton. Ils comprirent que les flics prenaient position autour des regards d'égout. Évidemment, ils ne seraient jamais assez nombreux, ni assez rapides pour contrôler tous les accès du cinquième et du sixième arrondissement mais c'était à Ward de trouver celui qui ne serait pas surveillé… une quête au hasard, dans le noir, sans rien connaître de ce fichu labyrinthe souterrain !

***

La course aveugle reprit dans une explosion d'eaux usées. Odile avait du mal à respirer. Elle ne savait si c'était le rythme de cette course effrénée ou l'air vicié de l'égout qui l'empêchaient d'inspirer normalement. Jusqu'à présent, il lui avait semblé qu'ils se déplaçaient dans un couloir relativement large. Le tueur se contentait de les guider en raclant le mur avec son épaule droite. Ce n'était désormais plus le cas… il venait de s'engouffrer dans une section très étroite, une sorte de boyau dans lequel ils pouvaient tout juste se mouvoir en baissant légèrement la tête. Ils n'avaient plus la place d'avancer de face. Son tortionnaire la poussa en avant.

Cette fois, il n'y avait plus d'endroit où marcher à sec. Ils pataugeaient sans retenue dans la fange citadine.

Elle songea à une sorte d'utérus primal dans lequel ils allaient crever tous les deux.

Une fois de plus, le souvenir de sa lecture des *Misérables* revint la torturer.

Une phrase lancinante de Victor Hugo qu'elle croyait avoir oubliée surgit de son inconscient et lui tarauda l'esprit :

« Il y a assez de ténèbres pour que ce soit l'enfer, et assez de fange pour que ce ne soit que le bourbier, et le mourant ne sait pas s'il va devenir spectre ou s'il va devenir crapaud. »

– AHAPITRE XXVIII –

Bruxelles-Galgenberg, 3 h 25

Quand Francis Bernstein reprit connaissance, quelque part au milieu des marches défoncées, il vit d'abord une perspective d'escaliers à la Escher. Les notions de haut et de bas avaient perdu toute signification. La logique du monde réel s'en était allée avec l'irruption de Smertrios au cœur de Bruxelles. Le vieux gardien se mit sur les genoux, reprenant peu à peu ses esprits comme un boxeur qui vient de perdre son match. Il aperçut le cratère occasionné par la fuite du Titan. Releva la tête. En haut, les portes qui donnaient dans la grande salle du Palais de justice étaient ouvertes en grand. Le Mammouth semblait avoir été construit aux dimensions de Smertrios et, une fois sa prison pulvérisée, le dieu s'était déplacé au sein du bâtiment sans rien endommager.

Malgré la douleur, Francis Bernstein se remit debout. Laborieusement, il gravit le grand escalier. Il n'entendait aucun son suspect. Le sol ne tremblait plus. Tout ce qui avait été vécu ce soir-là aurait pu passer pour une hallucination. Avec angoisse, le gardien songea que Smertrios était peut-être déjà dehors, dans les rues de Bruxelles…

Le souffle puissant d'une respiration parvint à ses oreilles au moment où il s'approchait du niveau principal du Palais. Le vieil homme comprit que le combat n'était pas encore achevé… Smertrios n'avait pas quitté la grande salle… il arpentait dubitativement le sol de marbre, sous la grande coupole haïe par les contempteurs du Mammouth.

***

Smertrios mesurait environ une dizaine de mètres. Le corps du Titan entièrement dénudé luisait d'une étrange manière. Si l'aspect du dieu gaulois était humanoïde, la consistance de sa peau montrait qu'il n'était pas un simple mortel atteint de gigantisme. Sa chair rappelait le cuir des reptiles. Cet être avait peut-être connu l'ère des grands dinosaures et il en avait gardé une peau épaisse et brillante.

En se courbant, il avait réussi à passer sous la porte de quatre mètres de hauteur qui séparait le grand escalier de pierre de l'immense salle principale du Palais. Son arbre à la main, Smertrios inspectait ce lieu qui lui était inconnu.

Quand les légions de César l'avaient piégé au prix de pertes humaines effroyables, les lieux étaient vierges de toute construction humaine. Le champ de bataille n'était que collines, marais et végétation rabougrie autour d'un fleuve paresseux.

Il vit des escaliers qui montaient à un premier étage aux immenses vasques qui lui rappelèrent des sacrifices anciens, à l'époque où les Gaulois le vénéraient. De grandes colonnes s'élançaient de ce niveau-là jusqu'à un deuxième balcon perché à une quarantaine de mètres. Un nouveau rang de colonnes constituait un troisième plan à quelques soixante mètres d'altitude… et, tout là-haut, à plus de cent mètres, il distinguait avec difficulté la masse sombre d'une structure placée juste sous la coupole.

Dix fois moins haut que la pointe du Palais de justice, Smertrios était ainsi ramené à des proportions plus humaines.

Le dieu gaulois ne le savait pas, mais il était dans les entrailles du dispositif élaboré avec patience par le gardien-architecte Poelaert et le roi des Belges, Léopold II.

***

Francis Bernstein avait réussi à se glisser jusqu'à l'escalier latéral qui menait au premier étage, celui des vasques. À cause de l'intense fatigue qui l'accablait et, aussi, par peur d'être repéré par Smertrios, le vieux gardien avait grimpé les degrés de pierre à quatre pattes comme une bête blessée. Espérant se trouver dans un angle mort de vision du Titan, Francis n'avait pas osé lever la tête vers le monstre.

Ce n'est qu'une fois arrivé près de la base des premières colonnes, qu'il se risqua à contempler le spectacle du dieu ressuscité. En voyant ce concentré de force sauvage qui arpentait la grande salle d'un pas vigoureux, Francis Bernstein comprit parfaitement les dimensions colossales choisies pour le Palais de justice. Le regard du vieil homme étudiait ce visage barbu aux yeux incroyablement cruels et cet atroce torse luisant et rugueux. Enfin, l'antiquaire se focalisa sur l'arbre mal taillé que brandissait un bras droit musculeux.

Smertrios se trouvait à sept ou huit mètres de la frise en mosaïque qui ornementait le sol du Palais : trois cercles concentriques baguaient une grande étoile à seize branches.

Francis Bernstein sentit à cet instant qu'il n'aurait ni la force d'atteindre le troisième étage où se tenait le mécanisme de Poelaert, ni la possibilité d'amener le géant gaulois à l'endroit adéquat pour que le piège fonctionnât.

– AHAPITRE XXIX –

Les Dieux

Ils ne connaissaient rien des hommes modernes, ni leur langage, ni leur technologie.

Ils s'ébrouaient dans ce que leurs nouveaux geôliers nommaient : « collecteur principal »… ils l'ignoraient !

Ils éprouvaient un bonheur primal à courir dans ce grand couloir souterrain.

Tarvos Trigaranus, majestueux, galopait dans les eaux boueuses qui lui rappelaient les flaques stagnantes et grouillantes de la nuit des temps. Ses trois grues, ivres de plaisir, glapissaient à intervalles réguliers.

Esus, courbé, courait derrière son compagnon de l'éternité.

Tarvos avait tenté de fuir par les galeries du Palatin mais il avait dû abandonner son projet, errant le long des interminables couloirs jusqu'à ce qu'il rejoigne le géant à la faux.

À nouveau réunis, Tarvos et Esus se sentaient irrésistibles.

Ils savaient que Smertrios à l'arbre sacré était lui aussi libre…

Quand Cernunnos serait enfin retrouvé, les dieux gaulois règneraient, pour toujours, sur la Terre.

***

Les égouts

Ward était retardé par son otage mais il n'osait s'en séparer.

Juste avant de prendre un nouveau coude du boyau, il eut le réflexe de se retourner. Ils avaient progressé en ligne droite sur une trentaine de mètres. C'était l'occasion de vérifier s'ils étaient suivis…

L'ellipsoïde blanche d'une lampe torche apparut à l'autre bout de la rue souterraine.

Instinctivement, Ward tira.

Une gerbe d'eau claqua, vingt mètres plus loin, à hauteur de tête. Le tueur venait d'exploser une conduite d'eau potable.

D'une ruade, il obligea Odile à accélérer.

La poussant en avant dans le cul de l'enfer.

***

Couput éteignit la lampe.

Il se remit à courir.

Une douche d'eau fraîche lui lava le visage au passage de la canalisation crevée par Ward.

Mouillé de pied en cap, il avançait avec la détermination d'un taureau qui cherche à démolir une palissade.

Pour le commissaire, la crasse, les odeurs et l'humidité des égouts étaient abolies par un sentiment de haine absolument pur.

***

Boulevard Saint-Michel

Philippe Brosser arriva sur le boulevard Saint-Michel cinq minutes après la camionnette des égoutiers.

Samuel discutait avec un type à lunettes, vêtu du ciré et du casque des égoutiers. L'adjoint tirait rageusement sur son cigarillo. Visiblement, le numéro deux du groupe Cou-Cou était débordé par la situation.

— Ah te voilà ! gueula Samuel à l'adresse de Brosser.

L'homme au casque traînait cette odeur caractéristique de poubelle pleine. Sans aucun doute, il remontait d'une virée dans le collecteur.

— Monsieur Pereira est ingénieur à la ville de Paris, aux égouts, dit Samuel. Il est de garde cette nuit. Comme Ward s'est introduit « chez lui », en quelque sorte, avec une otage, j'ai appelé monsieur… il est arrivé d'autant plus vite qu'il était à trois cents mètres d'ici en train de ramener les corps de deux de ses hommes tués en plein boulot !

— Tués ? fit Brosser.

— Vous verrez, c'est atroce ! dit Pereira. Une boucherie, et les rats s'y sont tout de suite attaqués…

— Expliquez à mon collègue ! Avec les mêmes termes que vous avez employés avec moi.

— Le premier ouvrier que nous avons découvert avait le thorax enfoncé à deux endroits et il avait été comme piétiné par un animal furieux… quant au second de mes hommes, il a été coupé en deux par une lame géante au niveau des épaules.

Samuel fixa Brosser :

— La lame géante, ça te rappelle rien ?

— Notre victime de Cluny…

Les deux policiers ne savaient que faire. Brosser se retenait d'appeler Joachim Belloy pour l'avertir des derniers événements. Si Cou-Cou avait été là, tout aurait été plus facile. Après ce qu'il avait vécu au musée d'Orsay, le commissaire Couput aurait pu être informé de ce qu'il se passait réellement dans le sous-sol parisien. Mais l'adjoint Samuel était un individu trop cartésien pour admettre l'existence des dieux gaulois.

— Il y a un tueur hors norme dans les égouts ! fit Brosser. Il faut suspendre toutes les activités de routine et d'entretien de l'égout. Nous allons organiser quelques patrouilles de policiers bien armées et guidées par des égoutiers. Nous allons descendre dans ce cloaque pour trouver ce connard à la faux.

— T'oublies Ward ! dit Samuel. Il a pris en otage une fille… et cette nana est la nouvelle maîtresse de Cou-Cou.

— Et Couput, il est où ?

— Il leur colle au cul avec mon arme de service…

***

Les égouts

Il y avait des tuyaux partout dans ces galeries pourries.

À plusieurs reprises, Ward avait cogné une canalisation suspendue dans les airs à hauteur d'homme.

Ils couraient à l'aveugle dans ce dédale humide aux odeurs fétides. Son bras droit restait en contact permanent avec la paroi ruisselante de béton à la manière d'un bras de guidage de train électrique. Un parfum ignoble imprégnait ses vêtements. Des concrétions s'incrustaient dans les tissus, s'accumulaient dans le creux du coude ou remontaient parfois jusqu'à la base du cou. Un mélange de pisse, d'eaux de ruissellement, de moisissures et de mousses prenait possession de Lucien Ward.

Devant lui, la fille servait de pare-chocs vivant et gémissant.

***

Le portable

Ils étaient encore dans la rue, au pied d'un immeuble, à discuter de la tactique à tenir…

Joachim devait dormir dans le cinq-pièces de Franz Kappus, avenue d'Italie, où résidait également Dominique Deghilage.

Éric allait remonter dans le taxi qui le déposerait chez lui, rue Royer-Collard lorsque le portable de Joachim sonna.

— Ici, Brosser ! Esus se déchaîne dans les égouts, rive gauche vers Saint-Jacques, Saint-Michel… il faudrait que vous interveniez tout de suite… des patrouilles mixtes de policiers et d'égoutiers vont descendre dans le réseau souterrain, dans une demi-heure ou une heure.

— Où peut-on se retrouver ?

À l'autre bout du téléphone, l'inspecteur réfléchissait, consultant la carte des équipes possibles.

— Je serai à trois heures avec une équipe réduite, place de l'Odéon… venez avec le matériel habituel des gardiens !

***

Les égouts

Soudain, le sentiment d'oppression se dissipa.

Odile sentit un léger vent coulis lui rafraîchir le visage. Le boyau venait subitement de s'élargir. Elle ne pataugeait plus dans les eaux usées et puantes mais elle courait le long d'une étroite bordure de béton sec. Sur sa gauche, elle entendait le bruit d'écoulement de l'égout dans une rigole légèrement en contrebas.

Dans leur fuite suicidaire, Ward et Odile venaient de quitter un égout élémentaire pour un collecteur secondaire. Sans le savoir, ils avaient dû passer d'une rue à une avenue. Le Paris sous Paris était un négatif du Paris d'en haut.

Lucien Ward comprit qu'ils pouvaient prendre le risque de se déplacer encore plus vite sans redouter le moindre obstacle devant eux.

— On accélère, fifille ! lui gueula-t-il.

Essoufflée, Odile sentit le goût du sang qui lui montait à la bouche.

***

Maintenant, il leur fallait sortir de cette prison souterraine.

Tarvos Trigaranus et Esus avaient achevé leur danse infernale.

À pas lents, les dieux gaulois arpentaient le collecteur principal.

La libération de Smertrios était le signal.

Ils cherchaient la sortie pour déboucher à l'air libre.

Ils n'avaient pas arpenté la Terre depuis dix-neuf ou vingt siècles…

Mais, pour les dieux gaulois, le temps n'existait pas !

– AHAPITRE XXX –

Place de l'Odéon

La statue de Danton contemplait les quatre hommes qui s'activaient autour du regard d'égout. Le petit groupe était curieusement harnaché. Par-dessus la tenue réglementaire la plus légère des égoutiers, ils avaient enfilé un gilet pare-balles des forces d'intervention. Le casque avec la torche frontale parachevait cet uniforme disparate.

À la hâte, Samuel et Brosser avaient constitué trois patrouilles armées. La troupe la plus importante, dirigée par l'adjoint Samuel et l'ingénieur Pereira, avait pour objectif de refaire le chemin emprunté par Ward et Couput. Un deuxième groupe dirigé par Cervantès, le numéro 4 du groupe Cou-Cou était descendu dans une bouche de la rue Saint-Jacques, à proximité du lieu où avaient été découverts les deux égoutiers massacrés. Quant à Brosser, il avait prétexté la création d'un groupe de soutien sur le flanc gauche du groupe Samuel pour monter une équipe légère. Le quatuor comprenait, outre Brosser muni d'un fusil à pompe, deux policiers spécialisés dans les interventions coups de poing et équipés également de riot-gun et un technicien égoutier, un nommé Laplace qui travaillait dans le réseau souterrain depuis vingt ans. Un cinquième homme, Roustyt, un égoutier également, attendait près du regard. Celui-là resterait en surface pour veiller à la sécurité du groupe.

— On y va, chef ? demanda Peyrot, l'un des flics.

Brosser répondit avec le plus grand naturel :

— On attend quelques techniciens spécialisés dans les animaux dangereux et on y va…

— Des animaux dangereux ? interrogea hargneusement Laplace, l'égoutier au faciès d'un Henri IV dégarni. Les animaux dans les égouts, c'est une légende, ils crèveraient aussitôt. Les conditions de vie tout au fond sont les pires qu'on puisse envisager… des gaz toxiques, des miasmes, pas d'ultraviolet !

— Une idée à moi… acquiesça Brosser avec un petit air entendu. On verra bien ce qui vit sous nos pieds.

Apparemment, Laplace ne lâchait pas le morceau aussi facilement :

— Vous savez quand même qu'il y a 2 100 km de galeries souterraines ? Alors, avec nos trois équipes, on risque d'être un peu légers, non ?

Le taxi s'arrêta pile devant le quatuor, évitant au policier de poursuivre la polémique avec l'égoutier.

Joachim et Éric surgirent de l'arrière tandis que le chauffeur ouvrait le coffre de la voiture. Ils en extirpèrent la longue gaffe électrique dans sa housse verte, empruntée au matériel de Franz Kappus. Joachim payait le taxi. Éric portait la perche mystérieuse.

Habitués à obéir, les deux policiers se turent.

— C'est quoi ce truc ? dit Laplace. Je vous dis tout de suite que si ça fonctionne à l'électricité, il n'est pas question de vous en servir en bas… il y a des nappes de gaz qui stagnent un peu partout… faut pas se faire péter la gueule avec des conneries !

— Et vos appareils électriques pour entretenir les égouts ? dit Brosser, énervé.

Laplace ricana :

— Nos appareils électriques ! Hormis nos lampes de casque, il n'y a rien d'électrique dans les égouts. Chaque fois qu'un technocrate quelconque s'est mis en tête d'expérimenter un matériel à base électrique, ça a pété à cause de l'eau ou des gaz ! On travaille dans les galeries comme travaillaient mon père et mon grand-père… avec des machines à l'huile de coude.

— Vous êtes égoutier de père en fils ? demanda Éric.

— Mon arrière grand-père a quitté Pau en 1905 pour travailler aux égouts parisiens… j'y suis toujours ! Les égouts, c'est comme la mine dans l'ancien temps. Des familles entières vivent et meurent par et pour l'égout !

— Quand vous parlez de gaz stagnant, cela signifie que les conduites de gaz passent dans les couloirs d'égout ? dit Brosser avec un soupçon d'inquiétude dans la voix.

Le Béarnais émit un rire bref :

— Non, pas du tout, le gaz de ville passe ailleurs… mais le moindre rat mort ou la moindre viande qui tombe dans l'égout pourrit très vite en émettant des gaz très dangereux. Tout se décompose à l'exception du verre et du plastique.

Joachim sourit avec ce petit rictus ironique en coin :

— Eh bien, messieurs, bienvenue à Égoutland ! J'enfile des bottes et nous y allons !

***

Paris sous Paris

Depuis combien de temps couraient-ils dans ces collecteurs ?

Odile avait l'habitude de faire un footing hebdomadaire au bois de Vincennes, le dimanche matin. Elle pouvait courir autour du lac pendant cinquante minutes, son record. Là, elle était au bout du rouleau. Toutes les astuces du coureur de fond pour oublier sa douleur se révélaient désormais inefficaces. Elle se força à penser à autre chose et se décida à regarder autour d'elle. Il n'y avait pas la moindre lumière et pourtant, ils n'étaient pas dans le noir absolu. Quelques ouvertures invisibles devaient par réflexion procurer un éclairage extrêmement diffus issu de l'extérieur… ou alors, elle devenait nyctalope.

Elle eut un petit rire nerveux.

Folle, elle était en train de devenir folle… elle allait crever étouffée dans ces boyaux nauséabonds à moins qu'elle ne sombre dans la folie…

Elle y voyait de mieux en mieux !

C'était impossible…

En regardant autour d'elle, elle commença à comprendre le phénomène.

À force de courir droit devant eux, en prenant systématiquement les collecteurs légèrement sur la gauche, ils approchaient de la Seine… le couloir de béton était maintenant immense. Le claquement de leurs chaussures résonnait différemment dans le boyau. Des formes apparaissaient de-ci de-là.

Ils venaient d'entrer dans un collecteur principal.

***

Couput n'avait jamais pu se rapprocher à moins de trente mètres.

Il courait plus vite que Ward et Odile mais, à chaque intersection, il devait perdre une quinzaine de secondes à rester immobile, guettant le bruit de course des fugitifs. L'écho perturbait parfois son écoute. Il n'avait pas le moindre droit à l'erreur. Choisir une seule fois le mauvais boyau, c'était perdre définitivement la trace des fuyards dans ce dédale pestilentiel.

Le pire était sûrement de penser qu'il ne saurait pas quoi faire si jamais il les rejoignait…

***

Laplace marchait vite, il était chez lui.

Les six hommes avançaient à la queue leu leu. Brosser et Joachim collaient aux pas du technicien égoutier. Suivaient Éric avec la gaffe emmitouflée dans une housse imperméable et les deux policiers, Peyrot et Lacroix armés de fusil à pompe.

Laplace dansait véritablement sur la banquette de béton. L'égoutier connaissait par cœur la moindre portion du réseau. Ils arrivèrent rapidement à l'endroit où Ward avait éclaté une canalisation :

— Quel est le connard qui a fait ça ? maugréa Laplace. Pouvez pas jouer à la guéguerre en haut… sur le plancher des vaches !

Après quelques dizaines de mètres, le technicien cogna deux coups sur un support métallique. Plusieurs mètres au-dessus, Roustyt, l'égoutier qui surveillait le regard comprit que tout allait bien. Il pourrait refermer la bouche et se déplacer cinquante mètres en aval sur leur trajet pour ouvrir le prochain regard.

— C'est pas possible de progresser plus vite ? fit Brosser. On retrouvera jamais le tueur et son otage à cette allure-là !

Laplace maugréa :

— J'applique les consignes de sécurité ! Mon collègue sur la voie publique est l'équivalent d'une corde de rappel en alpinisme. Si on traverse une nappe de gaz nocif, il est le seul à pouvoir s'inquiéter de notre sort, maintenir le regard ouvert pour ventiler et nous envoyer du secours. Si vous voulez qu'on le largue, je le préviens et la suite est de votre entière responsabilité…

— Vous n'avez pas de talkie-walkie ? questionna Brosser. C'est quand même pas à cause des piles électriques…

Laplace esquissa un sourire de carnassier :

— Les ondes ne passent pas. Il faut installer des relais coûteux. Il n'y a qu'au musée de l'Égout de l'Alma et en expérimental dans le secteur où nos deux collègues ont été tués qu'on peut utiliser le talkie… partout ailleurs, on utilise des codes en tapant sur les tuyaux… comme les Indiens peaux-rouges avec leurs signaux de fumée…

Joachim secoua la tête :

— On ne s'en sortira pas… on arrivera trop tard !

Laplace les regarda attentivement :

— Si vous m'expliquiez un peu mieux la situation… je pourrais trouver une idée !

Brosser acquiesça :

— D'accord ! Le tueur doit foncer dans l'obscurité la plus totale dans ce merdier avec un otage… et derrière, normalement, il y a un commissaire de police qui lui colle aux fesses.

— Je comprends… puisqu'il n'y voit rien, il doit se guider en suivant le mur côté banquette et, aux intersections, pour se repérer, il doit systématiquement choisir de prendre à gauche ou à droite…

— Et alors ? fit Éric impatient.

— Alors, s'il a choisi de toujours prendre à droite, continua Laplace, ce sont nos collègues de la rue Saint-Jacques qui ont une petite chance de les cueillir sinon, à gauche, on doit pouvoir les choper vers l'Alma, pas loin du grand siphon !

— On a une petite heure de retard sur eux ! commenta Brosser.

Laplace rit :

— Oui, mais vous m'avez, moi !

Il tapota son front de l'index :

— J'ai une carte du réseau gravée là-dedans… et, dans les égouts, on peut perdre ou gagner cinq kilomètres comme qui rigole !

— Eh bien, faites-nous rire, mon vieux ! conclut Brosser. La chasse à courre vient de commencer !

– AHAPITRE XXXI –

À travers les vibrations de l'arbre, Smertrios avait compris que Tarvos et Esus s'étaient libérés de leurs prisons.

Aux premiers temps de leurs existences, Tarvos Trigaranus avait trouvé l'arbre aux pouvoirs dans la forêt primitive. Le Taureau divin avait prévenu Esus, et Esus avait arraché le végétal avec sa faux. Cernunnos, l'immortel à tête de cerf avait parcouru la grande forêt pour porter l'arbre à Smertrios, et Smertrios, le plus belliqueux et le plus fort d'entre tous, en avait fait une arme puissante, le symbole de sa dictature.

Trois des quatre dieux à l'arbre avaient brisé les entraves posées par les mortels. Seul Cernunnos errait sûrement dans les labyrinthes d'un piège, en plein cœur de l'ancien pays romain.

En contemplant l'architecture colossale du Palais, Smertrios crut qu'il était dans le temple d'une nouvelle civilisation. Il n'avait fait qu'entrevoir l'un de ses geôliers, brisé au milieu des débris de pierre. Il n'y avait pas prêté grande attention… il le regrettait maintenant, se demandant ce qu'était devenue la race de ses tourmenteurs.

Soudain, un bruit lui fit relever la tête.

Il vit un mortel pétrifié de terreur à proximité des vasques de sacrifice.

***

Francis Bernstein se prit le pouls. Il compta jusqu'à quarante en quinze secondes. Son cœur battait à cent soixante pulsations à la minute. Le vieil antiquaire était recroquevillé sur lui-même, en proie à une crise de tachycardie.

Il leva la tête vers les colonnes du troisième étage…

Poelaert n'avait pas pensé à équiper le Mammouth d'un ascenseur !

Francis comprenait la logique de son illustre prédécesseur. Face à un adversaire aussi gigantesque que Smertrios, il fallait que le gardien chargé d'actionner le piège soit hors d'atteinte du monstre, le plus haut possible dans le Palais. C'était uniquement sa faute s'il était trop vieux et trop épuisé pour réaliser la tâche qui lui était assignée depuis des décennies.

Son cœur le pinça à l'intérieur de sa poitrine : la tête de Jacques-François venait de surgir entre une petite colonne et une grande colonne. À l'endroit où se trouvait la commande du dispositif.

Le visage de son assistant était un masque de sang, tordu par la douleur… mais Jacques-François, malgré ses blessures, avait réussi à grimper aux cimes du Mammouth.

Francis Bernstein se redressa et vit Smertrios.

Le dieu gaulois était à l'opposé de la grande salle. Sept ou huit mètres au-delà de l'étoile à seize branches.

Une décharge de haine et d'orgueil le fit se lever.

Alors, Francis Bernstein, sculpteur, élève et amant de Camille Claudel, gardien de Bruxelles, antiquaire, l'un des hommes les plus vieux du monde, brandit son téléphone portable qu'il brisa sur la vasque la plus proche.

Le géant Smertrios se retourna vers l'avorton. Et se rua dans sa direction.

***

À quelle hauteur se trouvait donc Jacques-François ?

Soixante… soixante-cinq mètres, peut-être soixante-dix… ?

Jacques-François observait depuis cinq minutes son maître et Smertrios.

Sa main droite caressait le levier en cuir posé là, par Poelaert lui-même.

Dès qu'il avait compris que le dieu gaulois était en train de se libérer, Jacques-François s'était traîné vers les hauteurs du Palais. Il ne servait à rien de rester en bas. Seule la procédure de dernier recours élaborée par Poelaert pouvait encore annihiler le géant barbu.

Jacques-François était fasciné par l'alignement parfait que formaient, vus d'en haut, au plan du sol les trois points : Francis Bernstein, l'étoile à seize branches et Mars Smertrius…

Quand Francis brisa son téléphone sur le bord d'une vasque, le point Smertrios se rapprocha du point Bernstein, et, ce faisant, de l'étoile qui se trouvait entre les deux…

***

Smertrios se mit en branle et, tel un lanceur de javelot, il jeta le tronc d'arbre en direction de Francis Bernstein. Un son à la fréquence incroyablement aiguë emplit le volume de la salle.

Pris de panique, Francis Bernstein se tordit la cheville en voulant fuir et tomba au moment où l'arbre maléfique allait le transpercer. La hampe le fouetta violemment au thorax. Le souffle coupé, le gardien perdit connaissance en s'effondrant sur la vasque.

Sur sa lancée, Smertrios atteignit l'étoile à seize branches.

Jacques-François actionna le levier en cuir.

Sous la coupole du Palais de justice, cette structure sombre qui intrigue tous les visiteurs du monument depuis des dizaines d'années s'ouvrit en deux comme un fruit maléfique. De la gueule renversée chuta lourdement un énorme filet d'acier plombé.

Entre quatre et cinq secondes plus tard, une grande fleur métallique de quinze mètres de diamètre enveloppait le dieu gaulois.

Douze des seize branches de l'étoile de marbre se relevèrent à ses pieds, découvrant des gicleurs incrustés dans le sol.

Momentanément privé de son arme magique, Smertrios se débattit gauchement contre cet adversaire tombé du ciel. Ses mains puissantes commençaient à lacérer les fines mailles du filet lorsque les douze gicleurs envoyèrent un hydrocarbure gazeux. Les jets de vapeur baignaient les jambes du colosse jusqu'aux genoux. Plus léger que l'air, le gaz monta vivement le long du corps de Smertrios, stagnant autour de lui.

Les quatre dernières branches de l'étoile, disposées à angle droit, se dressèrent à leur tour.

Quatre flammes blanches aussi droites que celles de fers à souder jaillirent simultanément.

Smertrios hurla de douleur.

Une explosion suivit.

Une flamme gigantesque parfaitement blanche noya le dieu gaulois empêtré dans son filet plombé.

Smertrios brûlait vif sur l'emplacement même du Galgenberg où six siècles plus tôt des Juifs innocents avaient été immolés pour un vol d'hosties qu'ils n'avaient pas commis.

– AHAPITRE XXXII –

Tarvos est fils de la Terre.
Les trois grues, filles de l'Air.
Cernunnos aux bois de cerfs
représente tous les animaux.
La force d'Esus est l'égale
De celle de Smertrios qui possède
L'arbre du pouvoir…

Chant druidique, IIIe siècle avant J.-C.

Siphon de l'Alma

Tarvos Trigaranus et Esus piétinaient à l'entrée du grand tunnel. Le siphon s'enfonçait en pente douce sous la Seine. Une eau aux remous fangeux intriguait les dieux gaulois. Tarvos était fils de la Terre. Les trois grues, filles de l'Air. La divinité Tarvos Trigaranus était la fusion parfaite de la Terre et de l'Air. L'eau l'effrayait, elle n'osait pénétrer dans le maelström menaçant.

Esus était l'incarnation de la force. Il ne craignait rien, hormis la perte de l'Arbre.

Esus pouvait respirer sous l'eau ou dans l'air. Il plongea dans le gouffre.

Il nageait avec la grâce d'un reptile. Les sables et les gravats fouettaient sa peau rugueuse sans l'importuner. Malgré sa puissance, il sentit que des courants tourbillonnants l'assaillaient, de plus en plus nombreux.

Esus atteignit le point le plus bas du coude sous la Seine puis il commença à remonter.

Un réseau de turbulences, comme un maelström monstrueux, le déstabilisa momentanément.

À l'instant proche où il allait surgir de l'autre côté de la Seine, rive droite, une sphère en bois de quatre mètres de diamètre lui ferma la voie. La boule de curage d'un dixième inférieure au diamètre du conduit avançait inexorablement vers le dieu. La sphère curait le siphon par un effet incroyablement puissant de chasse d'eau. La pression en aval de la boule était dix fois supérieure à la normale. Esus comprit qu'il risquait de se coller contre cette masse mobile sans pouvoir la déplacer.

La vase, le sable et les gravats étaient aspirés par le courant sous la boule de curage.

Esus ne pourrait pas traverser.

Le siphon n'était pas le chemin de la liberté. Le dieu gaulois devrait chercher un autre passage.

Lentement, il s'extirpa du courant qui tendait à l'emporter vers la sphère.

À reculons, il s'en retourna vers la rive gauche. Le mouvement de ses pieds ressemblait au va-et-vient de la queue d'un grand crocodile.

À l'entrée du siphon, Tarvos Trigaranus arpentait nerveusement le collecteur principal. Soudain, deux coups de feu ébranlèrent l'atmosphère renfermée et nauséabonde des égouts.

***

Ward et Odile coururent une bonne centaine de mètres en ligne droite dans le grand collecteur puis ils stoppèrent.

Ils y voyaient dans l'énorme tunnel souterrain comme lors d'une nuit avec croissant de lune. Quelques dizaines de mètres derrière eux, la silhouette de Couput dansait sur un fond de brume grise.

Ward tira à deux reprises vers le fantôme noir.

L'ombre s'effondra sur la banquette, et Ward ne vit plus rien.

Le flic était couché sur le trottoir de béton. Mort, blessé ou simplement fondu dans le décor.

Ward ne pouvait prendre le risque d'aller vérifier…

Alors, il se retourna pour reprendre sa fuite désespérée.

Odile poussa un hurlement.

Tarvos Trigaranus chargeait dans la brume grisée de l'égout.

La beauté du dieu gaulois n'avait d'égale que la force de mort qu'il représentait.

***

Le groupe Samuel-Pereira composé d'une quinzaine d'individus entendit l'écho de la double détonation, un kilomètre à l'est de l'Alma. Sous l'impulsion de l'adjoint Samuel, les hommes prirent le pas de course.

***

— Ils sont vers l'émissaire d'Hachères, à cent mètres du siphon de l'Alma, dit Laplace parfaitement immobile, guettant le moindre bruit.

— Cela semble tout proche ! commenta Joachim.

Les yeux du Béarnais étincelèrent dans le halo des lampes électriques :

— Disons, quatre cents mètres… je vous avais promis de rattraper tout le monde !

Le vieux gardien se tourna vers Éric :

— Il faudrait sortir la gaffe de sa housse !

***

Le taureau divin chargeait tête baissée.

Ward tira au jugé sur la masse noire qui fondait sur lui. Après la seconde balle, le percuteur frappa à vide. Les grues hurlaient, anesthésiant les réflexes du tueur.

Terrorisée par le monstre, Odile s'arracha à l'étreinte de Ward. La jeune femme plongea dans la cunette centrale où les eaux souillées amortirent sa chute.

Ward amorça une feinte du thorax mais la corne gauche de Tarvos lui laboura la poitrine. Il hurla de douleur, laissant choir son arme désormais inutile.

Tarvos pivota sur lui-même. Sa vélocité et sa puissance surpassaient celles du taureau classique. Lors de son deuxième passage, il prit de vitesse Lucien Ward. La longue corne droite transperça avec un craquement terrible le dos de l'homme. Elle ripa sur une omoplate. Ward cria dans un flot de sang.

D'un formidable mouvement du cou, Tarvos enfonça plus profondément sa corne.

La masse musculaire et cartilagineuse céda sous le coup de boutoir. Ward implosa dans un hachis d'os et d'hémoglobine.

Odile aperçut le monstre gris qui secouait son énorme tête pour en détacher le pantin désarticulé. Ward agonisant chuta de son pal. Le taureau furieux se mit à piétiner sa victime en soufflant bruyamment. Les trois grues trompetaient hargneusement.

Une main saisit Odile à l'épaule gauche.

Elle faillit crier.

Couput ensanglanté la tirait en arrière.

— Viens ! Il faut fuir ! lui intima-t-il.

Le commissaire blessé à la cuisse droite rampait dans la cunette en poussant Odile devant lui. Ils avaient parcouru une cinquantaine de mètres dans la rigole centrale du collecteur lorsque Tarvos sentit leur présence.

Le taureau délaissa sa première victime et, à petit trot, il descendit dans la ravine des égouts. Le regard fixé au loin sur ses deux prochaines proies, Tarvos Trigaranus remontait la cunette.

En opposition au calme du taureau divin, les grues se déchaînaient hystériquement.

***

Galgenberg

Jacques-François descendait lentement les escaliers monumentaux du Palais de justice. Blessé à la tête, il ressentait également une douleur atroce au niveau des côtes. Il restait hypnotisé par la flamme blanche d'une quinzaine de mètres de haut qui enveloppait Smertrios. D'autre part, un sentiment d'angoisse le broyait quand il contemplait, tout en bas, le corps lointain et inanimé de son maître, Francis Bernstein. Il aurait voulu dévaler quatre à quatre les marches du Mammouth mais il était exténué, au bord de l'évanouissement.

La mâchoire crispée par les poignards de la douleur, il poursuivait sa descente sous l'immense dôme du Palais.

***

Siphon de l'Alma

Tarvos Trigaranus humait les eaux ensanglantées par la blessure de Couput. Inexorablement, la bête se rapprochait des deux misérables mortels.

— Lève-toi et cours ! dit Couput à Odile.

— Et toi ?

— Impossible, l'autre salopard m'a bousillé la jambe… fiche le camp, par pitié ! Je vais le retenir… il faut que quelqu'un puisse prévenir l'extérieur, fuis !

À regret, Odile se releva et, à petites foulées, la jeune femme s'éloigna de cette zone infernale.

Couput s'adossa à la banquette de béton, les jambes trempant dans la cunette. Posément, il ajusta ce qu'il devinait être la tête du monstre.

Il tira une première balle 9 mm qui fit tressauter la bête. Comme une balle de ping-pong sur le crâne d'un pitbull.

Une deuxième balle suivie par une troisième occasionnèrent le même résultat.

Énervé par les projectiles, Tarvos poussa son cri qui ne ressemblait que lointainement à celui du taureau.

Les grues craquaient.

Couput, au jugé, tira deux balles en direction des oiseaux. Une masse grisâtre s'effondra en un fracas d'ailes brisées dans les égouts.

Alors Tarvos chargea, tête baissée.

Une salve de trois fusils à pompe lui balaya les deux pattes avant.

Surpris, Tarvos resta couché dans la grande rigole centrale.

Des faisceaux de lumière peignirent la nuit du collecteur principal.

Les six hommes dépassèrent Odile en courant et se mirent en arc de cercle autour de Couput. Laplace se pencha vers le commissaire pour l'aider à se relever.

Déjà, Tarvos se redressait.

Les six ellipsoïdes de lumière éclairèrent les pattes avant souillées d'un liquide verdâtre. Le dieu était blessé mais les stigmates ne semblaient être guère plus graves que des écorchures de ronces.

— À la tête ! ordonna Brosser.

Les trois fusils à pompe crachèrent une nouvelle volée de 12 mm.

Les projectiles fouettèrent la gueule de Tarvos. Des coulées verdâtres zébrèrent la face noire du taureau légendaire.

Tarvos Trigaranus chargea sur Peyrot, le flic le plus proche, lui défonçant le thorax.

Alors, Joachim hurla une formule, mélange d'hébreu, de celte et de latin.

Le dieu gaulois stoppa net. Il toisa le vieil homme. Tarvos reconnut le gardien qui l'avait affronté, plusieurs mois auparavant, dans les couloirs du Palatin.

La rage déformait le visage de Joachim en découvrant le tueur de Tristan. Le grand maître des gardiens comprit en un éclair que la théorie des couloirs communicants soutenue par certains de ses coreligionnaires était avérée.

— Éric, la gaffe !

Joachim se saisit de la grande perche électrique. Il voulait affronter seul le dieu gaulois. Joachim avait jugé que Dominique blessée n'était pas en état de les suivre dans les égouts. Quant à Éric, il n'avait jamais manié la gaffe électrique.

Une zébrure bleutée mordit la peau rugueuse de Tarvos qui poussa un horrible cri de douleur.

Sous les assauts de Joachim, le taureau divin reculait.

Soudain, une troupe nombreuse issue d'un collecteur secondaire latéral envahit l'énorme tunnel de béton.

— Visez le taureau ! gueula Samuel.

Quatorze fusils à pompe firent feu sur Tarvos.

– IHAPITRE XXXIII –

Tarvos Trigaranus reculait sous la violence de l'attaque de Joachim. Les policiers en arme avaient déchargé leurs riot-gun sur le dieu gaulois. Sous les multiples faisceaux lumineux, la peau rugueuse du taureau ruisselait d'un liquide verdâtre.

Les flics et les égoutiers pensaient qu'il s'agissait du sang de la bête monstrueuse.

Joachim qui avait affronté de nombreux dieux savait que la vérité était plus inquiétante : ces créatures millénaires que les hommes avaient érigées en dieux se régénéraient en même temps qu'elles saignaient. Tarvos semblait affaibli, au bord de l'agonie. En fait, il temporisait pour se fabriquer une nouvelle carapace.

Joachim lui décocha une pique rageuse entre les yeux. Il se devait de harceler la bête, pour l'empêcher de se ressourcer.

Tarvos hurla de rage.

Les policiers poussaient des cris d'encouragement comme lors d'une corrida particulièrement cruelle.

Samuel et Brosser restaient calmes, rechargeant méthodiquement leurs fusils à pompe.

La grue abattue par Couput se redressa soudainement de la cunette et elle s'en prit à Pereira. Trois policiers vinrent en aide à l'égoutier, tentant à coups de crosse de faire fuir le volatile.

Les deux autres grues accrochées au dos de Tarvos glapissaient hystériquement.

Des hommes erraient dans le collecteur principal, ne sachant où aller. Devaient-ils harceler le taureau ou, au contraire, secourir l'ingénieur malmené par la grue ?

C'est alors que le filament de tungstène de la gaffe électrique changea de couleur…

Laplace hurla :

— Une nappe de gaz, bordel !

Joachim lâcha son arme et sauta dans la cunette. Le souffle secoua les entrailles de la terre, formidable implosion localisée au niveau de la gueule même de Tarvos.

***

Jacques-François se pencha près de la vasque où était tombé son mentor.

Francis Bernstein respirait encore.

Il avait été assommé par l'Arbre du pouvoir. Le vieux gardien avait subi un knock-out de boxeur.

La flamme blanche de Smertrios irradiait une chaleur difficilement soutenable. Les yeux de Jacques-François se desséchaient rapidement. Il fallait les fermer et les ouvrir sans cesse pour maintenir une humidité oculaire satisfaisante.

Francis reprit connaissance.

Il sourit en voyant Jacques-François.

— Et Smertrios ?

D'un mouvement de tête, Jacques-François désigna le brasier :

— Le piège du maître Poelaert a fonctionné !

Quand il vit l'Arbre qui reposait à un mètre à peine de son propre corps, Francis Bernstein fit une grimace d'horreur.

***

Le brouillard de poussières se dissipait lentement dans le collecteur principal.

Un policier aveuglé par l'explosion titubait sur la banquette en béton. Sept ou huit silhouettes se relevaient avec peine… des râles d'agonie montaient de la cunette.

Une centaine de mètres en arrière, Odile sanglotait, nerveusement détruite.

Couput baignait dans les eaux de la cunette au goût de sang. Il n'osait bouger.

Un bloc de béton avait fracassé la tête de Samuel.

Brosser crispait ses mains sur son ventre. Un flot rouge quittait son corps.

La grue aux ailes brisées picorait les yeux de Pereira, mort.

Des policiers ne bougeaient plus, allongés sur la banquette défoncée ou bien ballottés par le courant dans la cunette.

Éric, le visage balafré de sang se rua vers Joachim.

Avec un pâle sourire, le gardien tentait de s'asseoir contre une bordure.

Tarvos était avachi, parfaitement immobile.

La bête était peut-être morte… mais la mort avait-elle un sens pour ces dieux gaulois ?

Le policier aveugle hurla de douleur.

Avec effroi, Éric et Joachim virent, dans la brume de cet enfer, la silhouette du géant à la faux.

Esus venait d'émerger du siphon de l'Alma.

Il venait d'abattre sa faux sur le premier mortel rencontré.

La lame avait sectionné le policier.

Le thorax tomba alors que les jambes étaient encore debout.

Esus sortit du brouillard.

Avec sa lampe torche, Éric éclaira l'abominable visage du géant.

Le dieu gaulois regarda son compagnon millénaire, Tarvos Trigaranus.

Puis.

Esus se tourna vers Joachim, le maître des gardiens.

Il leva sa faux.

***

— Brûle cette saleté d'arbre ! balbutia Francis Bernstein.

Jacques-François se saisit avec difficulté de l'Arbre au pouvoir. Le jeune gardien traîna son trophée dans les escaliers jusqu'à la grande salle de l'étoile à seize branches.

La chaleur dégagée par le foyer central rendait l'air irrespirable. Les cheveux, les cils et les sourcils de Jacques-François se recroquevillèrent sur eux-mêmes en une odeur de roussi.

Il enfourna l'Arbre au pouvoir dans la longue et puissante flamme blanche.

L'arbre s'enflamma. Un feu parfaitement pur.

***

Esus balança sa faux d'avant en arrière.

Son bras droit s'enflamma.

Très vite, Esus ne fut qu'une flamme blanche.

Tarvos et les grues formaient des foyers secondaires disséminés dans les égouts autour du géant à la faux.

Des feux parfaitement blancs.

La pureté.

L'Arbre au pouvoir qui unissait les dieux gaulois se consumait avec ses maîtres.

– APILOGUE –

Florence, 6 h 05

L'or terni aux reflets cuivrés de la *Porte du Paradis* étincelait dans la pâle lumière du matin de Firenze. Dans le périmètre du Duomo, désert à cette heure, la pierre et le marbre n'avaient pas bougé depuis plusieurs siècles. Michel-Ange, Brunelleschi, Cimabue et Ghiberti auraient pu flâner là, ce jour, sans être dépaysés. Pourtant, un siècle nouveau se préparait où l'art italien n'avait plus guère sa place, hormis dans le cœur de quelques esthètes.

Trois hommes debout, parfaitement immobiles, contemplaient la porte dorée de Ghiberti. Trois sentinelles chargées de secrets millénaires.

— Elle aurait inspiré Rodin ? demanda Éric.

Francis Bernstein acquiesça :

— Comme vous l'aviez remarqué lors de votre visite à Bruxelles, les œuvres belges de Rodin sont de bonnes sculptures classiques… mais tout génie en est absent ! C'est lors d'un voyage initiatique en Italie que l'artiste Rodin a pris une nouvelle dimension. Il a vu les Michel-Ange, les Donatello et cette *Porte du Paradis* de Ghiberti… alors… alors, seulement, Rodin est devenu Rodin !

— Et quel est le lien entre la *Porte de l'Enfer* de Rodin et la *Porte du Paradis* de Ghiberti ? dit Éric.

Le trio demeura, quelques secondes, admiratif et silencieux, tournant le dos à la cathédrale Santa Maria del Fiore surnommée le Duomo par les Florentins. Les trois compagnons gardaient les yeux fixés sur les dorures des dix panneaux du Paradis de la porte du Baptistère.

— Du marbre, de l'or et de la pierre ! récita mystérieusement Joachim Belloy.

Francis Bernstein sourit en écoutant la rêverie éveillée de son supérieur et ami.

— Rodin a vu la porte du Baptistère de Ghiberti et ce fut un choc artistique au-delà de tout ce que l'on peut imaginer, continua Joachim. Sa vie peut se résumer à deux grands noms : Camille Claudel et Ghiberti ! Finalement, le sculpteur a passé sa vie à étudier des compositions pour remplir sa *Porte de l'Enfer*… et nombre de ses têtes, de ses fesses, de ses mains sont des morceaux de Camille. Camille est partout dans la *Porte de l'Enfer*… elle est même sûrement l'auteur de quelques membres, têtes ou corps… vous êtes d'accord, Francis ?

À l'évocation de la vie amoureuse de Rodin et de Camille, des larmes avaient surgi sur le visage ridé de l'antiquaire bruxellois.

— Oui, Joachim, vous avez parfaitement compris ce qu'était Rodin ! C'est sûrement ici que tout a réellement commencé pour lui. Comme nous, présentement, il a dû se gaver des dix scènes dorées de la *Porte du Paradis*. Puis, quelques années plus tard, il s'est gavé de la chair et du génie de Camille… avant de la laisser tomber comme une vulgaire putain ! J'en veux énormément à Paul Claudel et à Rodin pour les trente années d'internement en asile de Camille. Le premier l'a fait interner et le second n'a rien tenté pour elle quand il le pouvait encore.

— Mais quel est le lien unissant le fantôme rouge disparu dans la *Porte de l'Enfer* en plâtre du musée d'Orsay, les dieux gaulois de Cluny, Camille Claudel et la *Porte du Paradis* de Ghiberti ? fit Éric.

— Votre amie Aurélie a réveillé le fantôme des Tuileries qui l'a emportée dans la *Porte de l'Enfer* de Rodin, répondit Francis Bernstein. Leur intrusion dans les couloirs des fissures a, je pense, généré le tremblement de terre à Assise. Ce séisme a libéré trois des quatre dieux gaulois enfermés dans ce réseau inconnu. D'après mon rêve et l'avertissement de Camille, il va se passer quelque chose ici même à Florence.

— Quand et pourquoi ? répéta obtusément Éric.

Joachim Belloy éclata de rire, un rire contagieux qui s'empara de Francis Bernstein. En souriant niaisement, Éric contemplait ses deux mentors qui semblaient se moquer de lui.

— Qu'ai-je dit de si hilarant ?

Joachim se ressaisit le premier :

— Quand ? Pourquoi ? Comment ? Où ? Ce sont des questions fondamentales auxquelles vous devrez répondre, Éric !

— Moi ?…

— Oui, vous, Éric ! C'est le rôle du nouveau gardien des fissures de Firenze que de garder *La Porte du Paradis* autant de temps qu'il le pourra… guettant le jour ou la nuit maudite où un dieu tentera de revenir sur notre monde !

— Je vous aiderai, Éric, surenchérit Francis Bernstein. Jacques-François n'a plus besoin de moi à Bruxelles. Il a montré qu'il était bien devenu le nouveau gardien du Galgenberg. À lui de se trouver un disciple… quant à vous, vous êtes mon nouvel assistant à Firenze !…

Joachim riait encore comme un enfant lorsqu'un jeune Italien s'approcha du trio.

L'homme s'exprimait dans ce français presque parfait que pratiquent de nombreux Florentins :

— Je suis désolé de vous interrompre mais je vois que vous êtes en admiration devant la porte du Baptistère.

Les deux vieux gardiens confirmèrent dans la langue de Dante tout l'émerveillement que provoquait en eux l'œuvre de Ghiberti.

— Comme tous les Français, vous êtes sensibles à notre art, fit ironiquement l'Italien, mais je vous conseille d'attendre plutôt l'heure d'ouverture du Museo del Opera del Duomo…

Devant l'air étonné des vieillards, l'Italien poursuivit :

— Dans ce musée, vous pourrez y contempler la véritable *Porte du Paradis* de Lorenzo Ghiberti… celle que vous regardiez est une simple réplique dorée en France et mise en place à la fin des années quatre-vingts pour satisfaire les touristes.

Avec un clin d'œil, l'Italien les salua et reprit son chemin.

Cette fois, ce fut Éric qui éclata de rire devant l'air outré de ses maîtres.

— *Errare humanum est*, philosopha Joachim. *Sed perseverare est diabolicum* ! Eh bien, allons au Museo del machin-chose !

Ils prirent trois espresso dans un café florentin, attendant l'heure d'ouverture du musée. Une certaine sérénité les gagnait. Les combats victorieux à Paris et à Bruxelles démontraient l'efficacité du corps des gardiens et la nécessité de son existence. Le soleil gagnait Florence. Ils avaient l'intime conviction que rien de grave ne se produirait avant plusieurs semaines…

Joachim désigna la coupole de Brunelleschi et le campanile de Giotto :

— *À Florence, les palais et les statues opposent à l'étranger un front muet… c'est une chose tout à fait étrange que la méfiance armée de ces vieux palais…*, c'est du Rainer Maria Rilke ! Je partage son point de vue. Je connais très bien l'Italie et j'avoue que Florence est la ville que j'ai le plus de mal à comprendre.

Éric marchait en silence. Rilke faisait lui aussi partie de ce puzzle démoniaque dont les premières pièces étaient apparues au musée d'Orsay. Rilke, le secrétaire particulier de Rodin… Rilke, le poète qui avait écrit à un autre poète, Franz Kappus… Kappus qui, plus que centenaire, venait de mourir à Cluny.

Absorbés dans leurs pensées, ils arrivèrent un bon quart d'heure avant l'ouverture officielle du musée.

Aucune fissure n'ayant jusqu'à présent été répertoriée à Firenze, les gardiens n'avaient aucun contact dans la ville. Francis et Éric devraient patiemment organiser la surveillance de la *Porte du Paradis* en partant de zéro. Il leur faudrait trouver un moyen régulier pour accéder à l'œuvre originale de Ghiberti sans dépendre des heures d'ouverture du Museo.

Après avoir payé, ils purent enfin contempler les dix panneaux de la véritable *Porte du Paradis*.

En la voyant, Éric comprit que c'était la vraie !

Un frisson semblable à celui provoqué par une caresse savante s'empara de son corps. Un léger tremblement le secouait sans arrêt.

La Porte du Paradis de Lorenzo Ghiberti était le parfait pendant de la *Porte de l'Enfer* d'Auguste Rodin. Elles étaient le Yin et le Yang du symbole taoïste. Les deux extrémités d'un même phénomène difficilement concevable.

— Comment avons-nous pu ne jamais nous méfier de cette Porte ? murmura Joachim.

— L'avertissement de Camille était donc vrai… commenta laconiquement Francis Bernstein.

Éric contemplait avec fascination l'une des dix scènes : David décapitant Goliath.

Un couple de touristes anglais frôla le trio avant de poursuivre la visite en poussant des petits cris d'exaltation.

Soudain, une brume laiteuse suinta des carrés dorés.

Des craquements à peine audibles prirent possession du lieu.

Une nouvelle lumière pâle s'installait dans le Museo.

La Porte du Paradis de Lorenzo Ghiberti s'ouvrait.

Une nuée de lucioles blanches paraissait forcer le mouvement des vantaux.

Un rectangle de lumière non terrestre éblouit les trois gardiens ébahis.

Éric revivait l'aventure surnaturelle du musée d'Orsay.

Une fissure venait de se créer entre le monde réel et les couloirs de la mort.

Une silhouette de femme apparut. Floue. Hésitante.

— Camille !… bredouilla Francis Bernstein.

Elle passa le seuil.

— Aurélie ! souffla Éric.

Le spectacle que contemplaient les trois hommes était atroce. Une femme luisante d'une substance inconnue dont les traits du visage étaient partiellement gommés comme sous l'effet d'un acide se dirigeait vers eux.

Éric était certain de reconnaître le regard sombre d'Aurélie.

Francis voyait les yeux bleus de Camille.

Les deux hommes sentaient que cette femme défigurée était leur amour défunte. Ils percevaient sa nature profonde, indépendamment de son apparence répugnante.

— C'est un visqueux ! les alerta Joachim. Reculez-vous, c'est un visqueux !

Le visqueux se tourna vers Francis et lui sourit. Un sourire de remerciement. Ensuite, il se dirigea vers Éric. Un pauvre rictus déformé tentait d'exprimer dans ce visage meurtri le bonheur intense de la créature.

— Rodin, mon Rodin… cette fois, tu es venu me chercher !

– Fin –

L'auteur

Né en 1959 à Auch, François Darnaudet vit aujourd'hui dans le Languedoc-Roussillon. Il est l'auteur de nombreux romans et d'une quarantaine de nouvelles.

Novéliste, il débute en publiant dans les anthologies des éditions Corps 9 (nouvelles fantastiques) et Le Masque (anthologies *Hitchcock*), ainsi que dans le magazine *Hara-Kiri*.

En 1985, il publie son premier roman, *Le Taxidermiste*, aux éditions Corps 9, puis signe *Collioure Trap* au Fleuve noir, en collaboration avec sa femme Catherine Rabier. Depuis, il enchaîne la publication de romans, alternant les ouvrages fantastiques : *Les Dieux de Cluny* et *Le papyrus de Venise* (http://www.nestiveqnen.com), les romans de science-fiction : *Quartier bleu* (Le Rocher) ou les polars: *Boris au pays vermeil, Les ignobles du Bordelais* (« Le Poulpe », Baleine), *L'Or du Catalan* (Le Passage), *Le dernier Talgo à Port-Bou* et *Les ports ont tous la même eau* (Mare Nostrum). Il lui arrive aussi de rendre hommage à la littérature populaire française, avec des ouvrages remarquables comme *Trois guerres pour Emma* (Rivière Blanche) ou *Bison Ravi et le Scorpion rouge* (Mare Nostrum).

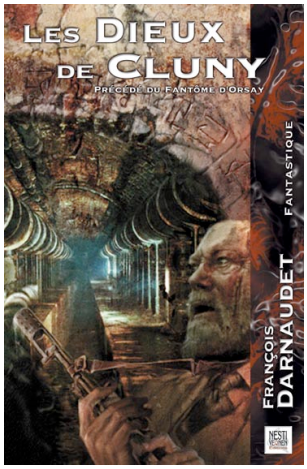
- Son site internet :

  https://francoisdarnaudet.jimdo.com/

- Sa page Wikipédia :

  https://fr.wikipedia.org/wiki/Fran%C3%A7ois_Darnaudet

Les Dieux de Cluny

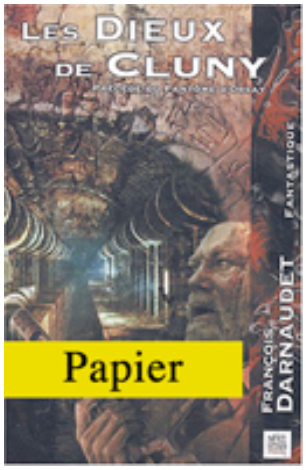


Le papier, c'est bien aussi…

Les Dieux de Cluny et *Le Fantôme d'Orsay* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Le Fantôme d'Orsay

de **François Darnaudet**



Retrouvez une autre enquête d'Éric Bernadi dans *Le Fantôme d'Orsay* :

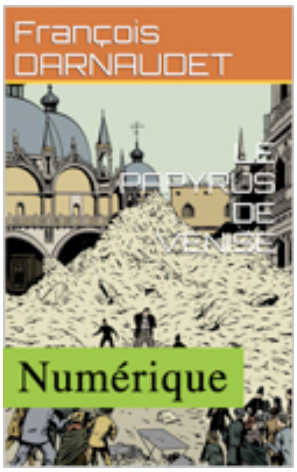
Dans *Le Fantôme d'Orsay*, une série de crimes à l'intérieur même du musée d'Orsay défraye la chronique. Éric Bernadi, étudiant en sémiotique, la jeune infirmière Aurélie Dantec et l'inspecteur Coupu mènent une enquête riche en révélations étourdissantes : le bronze de Carpeaux intitulé Ugolin cacherait la résurrection du fantôme rouge, un être légendaire et féroce qui aurait été malencontreusement libéré de sa malédiction. En outre, La Porte des Enfers, la célébrissime œuvre de Rodin, servirait bel et bien de passage vers le monde des ténèbres.

• La **version numérique** de *Le Fantôme d'Orsay* est disponible en PDF, ePub et Amazon Kindle.

• *Le Fantôme d'Orsay* et *Les Dieux de Cluny* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Papyrus de Venise

de **François Darnaudet**



Et parce que les « gardiens des fissures » ne sont jamais très loin…

Découvrez un autre roman de François Darnaudet, *Le Papyrus de Venise*.

Quel lien mystérieux unit les chasseurs de dinosaures du XIXe siècle, la mort du poète Lautréamont en plein siège de Paris, le massacre du général Custer près de Little Big Horn, la Dame d'Elche, l'effondrement du Campanile devant Saint-Marc, le disque de Phaistos, le philosophe Platon et Venise, l'immortelle Venise ?

« L'Atlantide ! » répond un curieux personnage vivant sur l'île de Burano et qui dit s'être appelé Jacques Bergier dans une précédente vie.

Une lutte sans merci qui s'étale sur plusieurs siècles oppose de mystérieux «Hommes en noir» et des géants atlantes. L'enjeu est un mystérieux papyrus de Venise qui contiendrait une histoire oubliée de l'origine des civilisations.

• La **version numérique** de *Le Papyrus de Venise* est disponible en format PDF et Amazon Kindle.

• Le **livre papier** de *Le Papyrus de Venise* est également disponible. Paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-33-5 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Vous aimez le fantastique ?

Vous aimerez aussi…

La Légende de Billy Ray

de **Guillaume Roos**

Un recueil de nouvelles fantastiques, dont la novella *La légende de Billy Ray*.

États-Unis – 1952. C'est dans un wagon à bestiaux que Billy Ray se réveille, à plusieurs centaines de miles de chez lui. Heureusement, le jeune blouson noir de seize ans rencontre Clem, un vieux bluesman aveugle qui se prend d'amitié pour lui.

Clem lui raconte alors une bien étrange légende : celle d'un homme solitaire, qui serait le plus grand des guerriers et qui n'aurait de cesse de parcourir le pays.

Lorsque ses rêves sont hantés par la mystérieuse silhouette d'un homme en noir, Billy Ray sait qu'il a rendez-vous avec son destin.

La novella *La légende de Billy Ray* est suivie de sept contes démoniaques.

• La **version numérique** de *La légende de Billy Ray* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

• Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* est également disponible. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Mort Virtuelle

de **Guillaume Roos**

Un recueil de nouvelles fantastiques

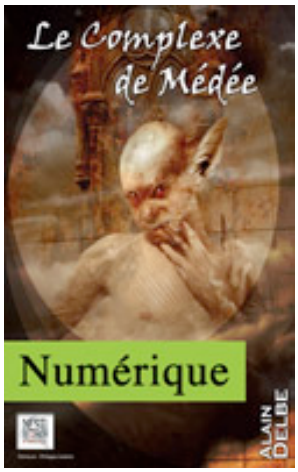
Ce recueil de Guillaume Roos réunit des contes fantastiques qui, de façon surprenante, fleurtent avec la fantasy et la science-fiction. Huit nouvelles angoissantes, émouvantes et captivantes.

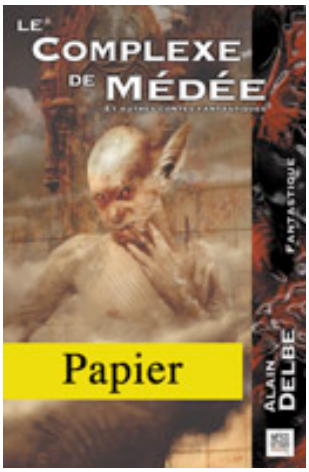
• La **version numérique** de *Mort Virtuelle* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

• Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* réunit l'intégralité des nouvelles de Guillaume Roos dans un seul volume, dont les huit nouvelles de *Mort Virtuelle*. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le complexe de Médée

d'**Alain Delbe**





***Le Complexe de Médée*, un autre recueil d'Alain Delbe en numérique…**

En visitant une charmante église lors d'une promenade à la campagne, Catherine Wilfart connaît la peur de sa vie : dans le cimetière, près d'une tombe profanée, une voix lugubre se manifeste à elle, comme jaillie de sous ses pieds. La blague d'un mauvais plaisant ? Pas si sûr. Car, quelques jours plus tard, la voix se fait à nouveau entendre, en pleine rue, lui enjoignant de pousser son enfant sous une voiture.

De ce jour, la vie de Catherine bascule dans l'horreur : est-elle en train de devenir folle ? Époux, amies, prêtre, psychiatre, pourront-ils aider le jeune femme à contrôler cette force maléfique qui l'envahit chaque jour davantage et ne manifeste qu'un seul et unique but : pousser au crime.

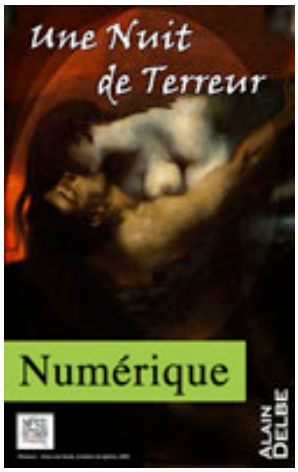
Réunissant les meilleures nouvelles d'Alain Delbe, dont la novella *Le Complexe de Médée*, ce recueil vous fera découvrir d'angoissantes nouvelles fantastiques.

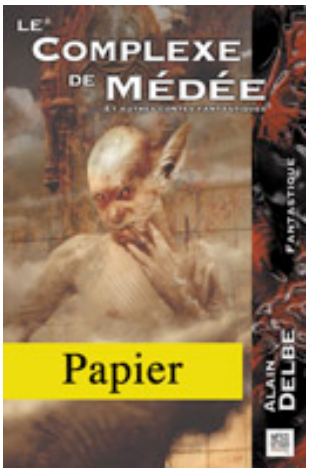
• *Le Complexe de Médée* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

• Ces nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Une nuit de terreur

d'**Alain Delbe**





***Une nuit de Terreur* : 15 nouvelles en numérique…**

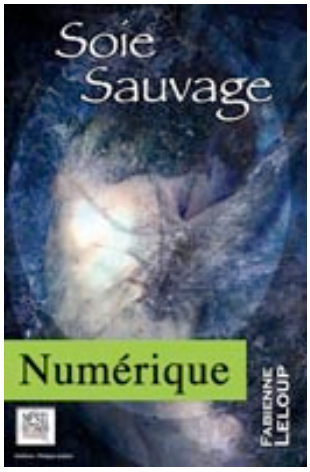
Réunissant quinze des meilleurs textes d'Alain Delbe, ce recueil vous fera découvrir des nouvelles étranges, angoissantes et captivantes.

• *Une Nuit de Terreur* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

• Ces quinze nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Soie Sauvage

de **Fabienne Leloup**



Se faire tatouer le buste d'une femme-araignée sur l'épaule quand on est une jeune fille, est-ce bien raisonnable ? Et donner à son tatouage un nom, comme à une vraie personne, n'est-ce pas un peu insensé ? Qui plus est quand ce nom est celui de l'adolescente du mythe grec que les dieux transformèrent en mygale…

Pourtant, Barbara souhaitait seulement se rendre intéressante. Capturer des garçons dans sa toile, comme sa sœur, une vraie allumeuse celle-là. Alors, quand votre tatouage soudain prend vie, qu'il vous ensorcelle et vous entraîne à commettre l'irréparable, quelle est la solution ?

• *Soie Sauvage* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

• Le roman *Soie Sauvage* a été publié en 2004 en **livre papier**, aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 208 pages – ISBN : 978-2-910899-95-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Baba Yaga et autres Amours Cruelles

de **Daniel Walther**

Vous pensiez que les ogresses de votre enfance ne sont que des êtres de fiction ? Vous croyiez que les fatales Gorgones sont seulement issues de l'imagination des anciens peuples païens ? Vous espériez que les créatures de vos cauchemars n'ont aucune existence réelle ?

Heureusement, voici un recueil de nouvelles qui va vous raconter la vie d'une tout autre manière.

• *Baba Yaga* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

• Ces nouvelles ont été publiées en 2005 dans le **livre papier** *Baba Yaga*, aux éditions Nestiveqnen : http://www.nestiveqnen.com – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-15-1 – Moyen Format (13 x 20 cm)